

JEUNESSE!

PAR MAGDA BRIL



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS^{XXIV}

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C 927 88

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monelle.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vau d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitabile.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenella.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicio PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÈRE : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêves d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire D'avril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C 92788

MAGD-ABRIL

JEUNESSE!



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

JEUNESSE !

PREMIÈRE PARTIE

I

Lili cria de toutes ses forces :

— Raymond ! Voilà Raymond ! Là-bas !

Un cavalier trottait non loin de la route, dans quelque sentier invisible ; on eût dit qu'il chevauchait à travers les épis de maïs. On ne distinguait pas grand'chose de lui, si ce n'est qu'il se tenait fort élégamment en selle.

Lili, son oncle et sa tante se mirent à appeler :

— Raymond ! Raymond !

Il parut entendre son nom jeté dans le vent. Il tira sur le mors de sa monture et, se dressant sur les étriers, il promena un regard à la ronde. Lili agitait son chapeau, faisait une pantomime effrénée.

— Reste ici ! Je le veux ! ordonnait sa tante, correcte.

Déjà, la gamine courait à travers champs. Les maïs, aussi hauts qu'elle, chatouillaient et fouettaient ses joues. Qu'importait ! Le cavalier avait mis pied à terre et attendait, un peu surpris. Lili, avant même de lui avoir dit bonjour, de l'avoir regardé, lui sauta au cou :

— Raymond ! Raymond ! C'est moi !

— Eh, je le vois pardieu bien ! Tu m'étouffes, petite cousine. Vous venez en vacances aux *Chouettes* ? Soyez les bienvenus !

Elle le lâcha et le considéra un instant. Puis, d'un ton de réserve comique :

— Si j'avais su, je ne t'aurais pas embrassé!

Il ne put s'empêcher de rire.

— Tu y penses un peu tard!

— Non, vrai, ça me gêne. Tu as l'air plus monsieur que l'année dernière!

Raymond Dercourt, un robuste garçon d'une trentaine d'années, aux cheveux luxuriants et aux yeux ardents, fut pris à nouveau d'un accès de gaieté :

— J'étais donc encore un moutard, l'année dernière? Oh! mais, elle est trop drôle, cette enfant! C'est toi, ma fille, qui as changé. Quel âge as-tu? Quatorzé ans? Et puis, assez de turlutaines. Avez-vous fait bon voyage?

L'oncle et la tante Fabre, qui débouchaient à ce moment d'un sentier de traverse, répondirent. Ils arrivaient à pied de la gare de Fonsgrêie, ayant laissé leurs bagages au voiturier.

M. Fabre, receveur de l'enregistrement en retraite, marié avec une Normande, habitait Pont-sur-Mer. Il était parent des Dercourt, et, depuis de longues années, lui et sa femme venaient passer chez eux, dans le Quercy, le premier mois d'automne. Cela créait entre les deux familles une de ces paisibles intimités intermittentes, pleines de « T'en souvient-il? » et de « A l'an prochain! » Septembre, aux *Chouettes*, était consacré aux visites familiales. Les amis, les hôtes bruyants et chasseurs, « les Parisiens de M. Raymond », comme on les appelait au village, n'arrivaient qu'en octobre, lorsque les parents d'humeur plus calme étaient repartis.

— Ta mère va bien, Raymond? demanda M. Fabre. Et ta tante Brigitte? Etes-vous nombreux en ce moment?

— Il y a Clotilde et son mari, puis Georges...

— Gentil d'être comme ça des tas de cousins, émit judicieusement Lili. Raymond, est-ce que ta peinture marche bien? Il faut que je te félicite! Il paraît qu'au dernier Salon, tu... Oh! ne tire pas ainsi sur le mors de *Sultan*, tu lui fais mal!

Est-ce qu'il aime toujours le sucre, *Sultan*? Tu nous accompagnes?

Raymond s'excusa. Il allait à sa métairie, à deux pas. Dès qu'il aurait parlé au métayer, il ferait prendre à *Sultan* le galop. Il arriverait encore le premier et serait aux *Chouettes* pour recevoir les voyageurs.

Le jeune peintre, lorsqu'il retournait en province, menait un peu la vie de gentilhomme-fermier. Il s'occupait tant bien que mal, plutôt mal que bien, du vieux domaine. Bah! la maison, le verger, le bois, devaient à son pinceau d'avoir figuré avec honneur dans le récent Salon, et d'avoir été photographiés par le reporter d'un journal illustré en quête d'interview. Il s'estimait quitte envers eux, et, pour le reste, se reposait sur la sage administration de sa mère.

Lorsque les Fabre arrivèrent à la propriété, le jeune homme n'était pas encore là pour les accueillir.

Son absence mit Lili de mauvaise humeur. Ses réflexions, faites comme toujours à haute voix, s'en ressentirent : « Oh! ils ont reblanchi la maison! Quel dommage! On a déjà cueilli les pêches des espaliers! Ne pouvait-on m'attendre! *Stop!* Mon petit *Stop!* »

L'apparition d'un gros chien-loup, qui bondit sur elle en gémissant de joie et en remuant la queue, empêcha Lili de s'élançer vers M^{me} Dercourt, fort belle avec ses cheveux blancs et sa toilette violette, qui s'avancait sur le perron. Mais, après avoir dit bonjour au chien, elle alla saluer les gens : la tante Dercourt, Georges, Clotilde et son mari, M^{lle} Brigitte.

Lili ne parlait plus. Au milieu de l'inattention des « grands », qui l'avaient embrassée et maintenant ne la regardaient guère, elle s'était assise sur une des marches de pierre, les bras autour du cou de *Stop*, et, levant la tête, considérait de bas en haut le groupe qui bavardait au-dessus d'elle. Elle notait que M^{lle} Brigitte, la belle-sœur de M^{me} Dercourt, avait le dos plus voûté, que Clotilde, la toute nouvelle mariée, était devenue

mignarde. Est-ce donc là l'effet du mariage? Quant à Georges, le petit frère de Clotilde, un collégien chétif tout heureux d'être en vacances, Lili s'aperçut, non sans un secret plaisir, qu'il paraissait aussi embarrassé de ses mains qu'elle-même. Sans compter qu'il avait pris une voix ridicule, tantôt basse, tantôt claire. Ah çà! le faisait-il exprès? Et cette façon de mettre son mot dans la conversation! « Mon Dieu! pensa Lili, comme les garçons de quinze ans sont insupportables! »

Une fois, avec Georges, elle avait descendu la rampe de l'escalier à califourchon. Il n'était pas aussi poseur, alors!

On se réunit au salon. Lili s'assit sur une chaise basse qu'on lui assigna. Elle reconnaissait comme dans un rêve la senteur familière de la maison, odeur de vieil ivoire exhalée du piano, de naphthaline, il y avait tant de vieilles tapisseries! Et aussi odeur de térébenthine, de couleur fraîche pétrie sur la palette. Un rayon rose du couchant filtrait à travers des nuages d'orage qui ressemblaient à des outres sombres. Elle manquait de confort, cette chaise basse. On était obligé de remonter ses genoux jusqu'à ses yeux. C'est bien gênant d'avoir de trop grandes jambes.

Elle se frotta les yeux. L'électricité n'arrivait pas aux *Chouettes*. Est-ce qu'on avait allumé soudain la suspension dans le crépuscule? Non! Un grand éclair venait de jaillir des nuages noirs. Elle pensa à son père, frère de la tante Fabre, un marin dont le navire avait sombré pendant un orage. Elle était orpheline. Les Fabre étaient ses tuteurs. Elle se sentit soudain un peu abandonnée. Elle eut un gros soupir et s'endormit.

Un violent coup de tonnerre et un nom prononcé très haut, à plusieurs reprises, la réveillèrent.

— Raymond! disait-on. Raymond!

Elle regarda autour d'elle. Il n'était pas là, et, justement, on s'inquiétait de son absence. On avait allumé la suspension, cette fois. Mais, à tout instant, la petite lumière de la lampe semblait s'éteindre dans la grande clarté blafarde qui inon-

daît la fenêtre. En faisait-il, des éclairs! Il pleuvait avec furie et les gouttières mêlaient leur plaintif glouglou au grondement de l'orage. En une seconde, Lili fut sur pied, saisie d'une grande crainte. Où était Raymond? La robe violette de M^{me} Dercourt, enveloppée d'argent par un éclair, lui parut semblable à ces ornements d'église qu'on revêt pour les enterrements. « S'il gisait foudroyé, sous quelque chêne aux branches carbonisées, Raymond? »

Elle eut envie de gifler Clotilde qui, au milieu de l'inquiétude générale, trouvait moyen de quereller son mari :

— Sais-tu avec quoi tu as enveloppé ton poison? Avec deux feuilles de mon journal de mode! Moi qui croyais te faire plaisir en venant m'asseoir à tes côtés pendant que tu pêchais! Ah! tu penses bien à moi!

M^{lle} Brigitte dévidait un écheveau de laine aux mains de Georges qui, un peu honteux de se prêter à ce rôle féminin, faisait preuve d'une parfaite mauvaise grâce. Mais la pauvre vieille fille ne s'en apercevait même pas. Toute sa maternité était mise en émoi par l'extraordinaire retard de son neveu. Tout en empetotant la laine d'un geste machinal, elle répétait, la voix chevrotante :

— Si on envoyait le jardinier s'informer à la métairie, explorer les chemins?

— Le jardinier? Pourquoi le jardinier? J'y vais, moi! s'écria Lili. Mon oncle m'accompagnera! Il portera la lanterne!

M. Fabre, qui refaisait pour la dixième fois le récit de la rencontre avec Raymond, acquiesça sans enthousiasme. La pensée d'une battue dans les sentes obscures, sous l'averse qui crépitait, à la recherche de quelque possible drame, répugnait à son tempérament pacifique. Puis, il était très avare, et la pensée de mouiller son pardessus le contristait. Cependant, il en remontait le col avec résignation. Le mari de Clotilde lui offrit de se joindre à eux pour échapper à la petite scène conjugale qui avait *crescendo*. Georges, tirant brusquement ses mains de l'écheveau de laine,

déclara d'un ton martial qu'il suivrait avec sa carabine de chasse. Et c'était Lili qui avait donné le branle-bas à tous ces courages attiédés, à tous ces altruismes hésitants. La fierté la soulevait. Raymond! Cher Raymond! Ah! son équipement fut vite fait! Elle jeta, sous une chaise, le chapeau qui n'aurait pu que l'embarrasser, et dégringola l'escalier sans attendre qu'on la suivit. Elle entra en coup de vent à la cuisine.

— Toinon, donne-moi ta lanterne et ta capeline!

— Pour quoi faire? grogna Toinon sans se retourner.

— Je vais me mettre à la recherche de Raymond!

Et Lili attendit. Mais ses yeux ne se résignaient pas à l'immobilité de quelques instants imposée à sa fièvre; ils faisaient le tour de la cuisine comme des furets. Des casseroles luisantes pendaient aux murs. Des cordons de petits oignons couleur clair de lune séchaient aux solives du plafond. Par les battants ouverts du buffet, on apercevait, dans les soupieres en terre brune, du confit d'oie, des quartiers de canard, et une vessie de graisse, et un énorme lard à demi enveloppé d'une toile, raide de sel. Sur le fourneau, chuchotements et grésillements évoquaient sauces et rôtis.

Au milieu de tous ces apprêts de cuisine, Lili se sentit soudain transportée d'enthousiasme. Elle n'avait presque plus d'inquiétude au sujet de Raymond depuis qu'elle avait décidé de se mettre à sa recherche; il lui semblait que nul danger ne pourrait lutter contre son dévouement. Et la nature humaine est ainsi faite, surtout à quatorze ans, que, lorsqu'on a bien faim, des fumets de rôtis ne nuisent pas à un début d'épopée... Soudain, elle prêta l'oreille. On ouvrait la porte d'entrée dans la rumeur de l'orage.

— Voici Monsieur! maugréa Toinon.

Lili se sentit un peu irritée contre lui. Ne pouvait-il attendre qu'elle allât à sa rencontre, bravement, sous les coups de tonnerre?

Soudain, une terreur folle s'empara d'elle. Ce n'était pas Raymond. Le rapportait-on blessé,

mort? Des voix inconnues chuchotaient dans le corridor. Pourtant, ces voix n'avaient pas un accent tragique; elles minaudent plutôt. On eût juré qu'elles appartenaient à des femmes.

Lili se précipita sur le palier. Deux belles dames en deuil se débarrassaient des longs manteaux de voyage qui les avaient tant bien que mal préservées de la pluie; un homme, Raymond, mais oui, c'était bien lui! les aidait discrètement. Quand ce fut fini, il tourna un visage radieux:

— Permettez-moi de vous faire les honneurs de chez moi.

Il passa près de Lili, qui ouvrait des yeux écarquillés. L'ingrat! Il n'eût pas l'air de la voir! Il guidait ces dames, dont la plus âgée s'extasiait, avec un fort accent espagnol, sur la beauté de l'escalier.

Lili eut une furieuse envie de suivre. Mais on a sa dignité. Elle resta en bas. Seulement, elle ne s'écarta point. Elle voulait assister à l'ascension des intruses et surtout à leur rencontre avec le groupe muet, curieux, défiant, qui les attendait au sommet de l'escalier. Raymond s'écria d'une voix vibrante:

— Je vous amène deux voyageuses dont l'automobile a versé à la dangereuse descente de la route. Léger accident, par bonheur! Elles s'en sont tirées indemnes. Mais l'orage les a surprises dans la chênaie, comme elles essayaient de regagner à pied Fonsgrêde. Sans moi, qui les ai découvertes dans une hutte de bûcheron et sauvées, le loup les aurait mangées cette nuit!

— Ah! Monsieur, quelle reconnaissance! Un si affreux temps!

— Soyez les bienvenues! dit M^{me} Dercourt, d'un accent aimable, mais froid, d'un accent très dame de province accueillant des personnes qu'elle ne connaît pas. Et elle ajouta:

— Mesdames?...

— Mesdames Pepa et Hélène Suarez! lui répondit la plus jeune.

Tout le monde entra au salon, et, lasse de le lever, la pauvre Lili baissa le nez. Elle demeura

indécise en face de la boule de l'escalier et vit bientôt descendre un tout petit chien de luxe qui boitillait, et dont les pas menus faisaient un bruit léger sur les marches mouillées. La fillette ne l'avait pas remarqué tout à l'heure. Il était couvert d'un petit paletot écarlate d'où sortait sa tête vieillotte tout embroussaillée de poils gris. Il se dirigeait innocemment vers la cuisine. Il n'y a que les bêtes pour s'orienter tout de suite dans la maison où on les introduit! Lili le laissa passer. Toinon fut moins magnanime. Elle lui jeta un de ses sabots. Le petit chien ne fut pas atteint, mais il se sauva en hurlant tout de même, et, à petits pas, boitillant, remonta l'escalier.

— Dire, gémit Toinon, qu'en voilà deux de plus à présent! Deux bouches! Vous et vos parents, Lili, ça faisait déjà trois bouches que je n'attendais point ce soir. Il n'y aura pas assez à manger! Qu'est-ce que je m'en vas faire, Jésus? M'amener deux nouvelles bouches, sans prévenir!

Elle prit sa fameuse lanterne et sortit.

— Où vas-tu? lui demanda Lili.

— Au poulailler!

Telle fut la réponse sinistre.

Lili, son petit cœur serré, s'apprêtait à entendre les cris désespérés des pauvres poulets saisis en plein sommeil, sur leur perchoir croûteux. Mais elle n'entendit rien. Bientôt, Toinon reparut, son tablier bleu pacifiquement rempli d'œufs. Elle en avait trouvé assez pour n'avoir point besoin de commettre de meurtres. Ainsi pensa Lili, et elle en conclut, bénissant les pondeuses, que, comme à certains sièges de ville où se sont distinguées les femmes, les poules venaient de sauver le poulailler!

Toinon, à tour de bras, fouetta une omelette monstre. Lili se glissa la première dans la salle à manger et y attendit les convives et les événements.

II

Des bruits de voix animées dans l'escalier. Allons, la glace paraissait rompue! La porte de la salle à manger s'ouvrit. Raymond parut, donnant le bras à qui? A tante Fabre, comme ç'aurait été son devoir? Non! A la plus âgée des voyageuses. La grosse dame, exubérante et vulgaire, répondit aimablement au salut de Lili. Quant à la jeune, elle tapota du bout de ses doigts fins la joue de l'enfant et murmura :

— On dirait un petit garçon!

Georges se mit à rire de son gros rire enroué d'adolescent ; Lili remarqua par la suite qu'il riait avec admiration chaque fois que la belle visiteuse ouvrait la bouche. C'était une femme grande et mince, d'une aristocratique élégance. La pâleur de son teint, la mélancolie de ses superbes yeux sombres, dont le blanc semblait bleuté, donnaient à sa physionomie un caractère presque inoubliable.

On se mit à table. Raymond, décidément ravi, faisait assaut de gaieté avec la grosse dame à la prononciation de *tras los montes*. Sa compagne se montrait plus réservée. Tristesse, divination de l'espèce de malaise que faisait régner sous ce vieux toit provincial la présence inopinée de deux inconnues? Oui, inconnues! Au potage, elles n'avaient encore rien dit d'elles. La grosse dame plaisantait Raymond :

— Il nous a fait peur, n'est-ce pas, Hélène? quand nous l'avons rencontré au bois!

— J'avais donc si mauvaise mine?

— Je crois bien! Par-dessus le col du cheval, vos yeux brillants et votre chapeau enfoncé vous donnaient l'air d'un bandit de la sierra... N'est-ce pas, Hélène?

— Certes! répondit Hélène, qui daigna sourire.

Lili trouva la plaisanterie déplacée. Elle n'admettait pas que son cousin n'eût point bonne mine,

ne fût radieusement beau. Cette opinion avait la fougue des opinions nouvelles, car elle n'était celle de Lili que depuis le commencement du repas. Mais sapristi! où avait-elle les yeux auparavant pour ne s'être pas aperçue de cette vérité incontestable? Raymond était beau!

Au rôti, les visiteuses se décidèrent à raconter leur histoire. Raymond, que la curiosité commençait à gagner, venait de leur demander si elles connaissaient déjà le pays. Pepa soupira en posant une main sur son opulente poitrine.

— Nous connaissons à peine la France! Nous sommes Sud-Américaines. Vous avez dû le deviner à notre accent!

— Au vôtre, dit M^{me} Dercourt, mais point à celui de Madame!

— Hélène parle le français comme sa propre langue. Elle a reçu une éducation si soignée, la pauvre carissima! Le malheur l'a frappée bien jeune, chers amis! Hélas! c'est une veuve, veuve à vingt-six ans! Pedrico, mon pauvre Pedrico!

Ses gros yeux à fleur de tête devinrent humides.

— Vous êtes la mère du mort? demanda avec douceur M^{me} Dercourt.

Et mère, elle plaignit de tout son cœur cette autre mère.

— La fièvre jaune nous l'a enlevé! Depuis, Hélène est inconsolable! Puisque j'ai perdu mon fils, qu'au moins je ne perde pas ma fille! Je la fais voyager pour la distraire. Et je suis gaie, bonnes gens, gaie, la mort dans l'âme..., mais il me faut bien rire à cause d'elle!

Hélène écoutait, impassible, le récit pathétique de cette belle-mère modèle. Elle baissa les paupières lorsque Raymond s'inclina vers elle pour dire, avec l'ardeur d'une émotion vraie, sa grande et respectueuse sympathie. Par la croisée ouverte, on voyait une ou deux étoiles s'effilocheer dans le ciel encore humide, et il montait du jardin des odeurs de feuilles hachées par l'orage, de fleurs meurtries. Lili prit immédiatement Hélène en grippe et s'avoua qu'elle ne la plaignait pas du tout.

La grosse dame, une fois lancée, ne s'arrêta plus. Ce fut un débordement de détails. Elle habitait Buenos-Ayres. Depuis la mort de son malheureux fils, publiciste au journal *Las Noticias*, elle s'était retirée dans le quartier de Palermo, et sa maison blanche était éventée d'eucalyptus. Elle s'interrompit pour ramasser son petit chien (le petit chien au paletot rouge lui appartenait), qui s'était sauvé sous la table. Il avait eu peur des petite flammes bleuâtres de l'omelette au rhum.

— *Kiki*, mon trésor!

Lorsqu'on remonta au salon, M^{me} Dercourt, dans un sentiment de fierté maternelle, éleva la lampe devant les tableaux de son fils. Les paysages de Raymond Dercourt paraissaient tous éclairés par un reflet d'incendie. Les feuilles avaient d'extraordinaires colorations. Les toits de chaume semblaient d'or; les poussins picorant avaient un éclat d'oiseaux de paradis. Il voyait les choses ainsi, à travers l'excès d'imagination... et d'illusion qui enthousiasmait ses amateurs.

— Voyons, maman, tu ennues ces dames!

Il disait cela d'un ton mal convaincu, en fumant une cigarette d'un petit air infatué.

M^{lle} Brigitte prit la lampe des mains de sa belle-sœur, d'un geste de jalousie, pour montrer que Raymond appartenait aussi à elle. Et, obéissant un peu au même sentiment, Lili se suspendit au bras du jeune homme.

— C'est chic de savoir peindre comme tu le fais! dit-elle avec protection et tendresse.

Pour toute réponse, il lui pinça le bout du nez. Et, quand Hélène, qui examinait les toiles avec son face-à-main, lui tourna un compliment beaucoup moins gentil, il se fonda en remerciements, il balbutia qu'il n'oublierait pas cette parole, qu'elle lui serait un encouragement, et patati, et patata... Lili, avec férocité, songea que les automobiles qui culbutent devraient... enfin, rien! rien!

« Quand s'en iront-elles? » Ce fut bientôt la question qu'on se posa tout bas en de petits conciliabules secrets dont M^{me} Fabre formait le centre.

A la prière de son fils, M^{me} Dercourt avait invité ces dames à se reposer un peu aux *Chouettes*, puisque aussi bien elles voyageaient sans but. D'ailleurs, elles ne voulaient pas abandonner leur chauffeur qui, dans l'accident, s'était démis une épaule. Il leur fallait également attendre que leur auto fût réparée. A les entendre dire « leur auto, leur chauffeur », on avait supposé aux *Chouettes*... Puis, un jour, le mari de Clotilde avait appris à Fonsgrêle que l'automobile appartenait à un loueur de Montauban ; quant au chauffeur, soigné à l'auberge de Fonsgrêle, il se fût, à la rigueur, passé des visites de ses aimables clientes. Ces petites supercheries furent jugées sévèrement par tante Fabre :

— C'est louche ! Flanquez-les à la porte, cousine Dercourt !

Tante Fabre avait le défaut de prodiguer les conseils qu'on ne lui demandait pas, et de les articuler d'une voix de brigadier qui donnait envie de ne pas les suivre. M^{me} Dercourt lui répondit qu'elle trouvait excusable le désir des deux abandonnées de prolonger un peu leur séjour sous le vieux toit accueillant.

La semaine était terminée. Les voyageuses s'étaient bel et bien installées, et chacune apportait à cette prise de possession des *Chouettes* les formes que lui suggérerait son tempérament. Pepa n'y allait point par quatre chemins. Dans cette maison, où si nombreuses étaient les tantes, elle trouvait moyen de remplir le rôle de tante en chef, et avec une bonhomie, une précipitation qui désarmaient. Quant à Hélène, elle n'avait point l'air d'y toucher, prenait ses aises avec tant de tact que sa discrétion désolait le jeune peintre.

— Vous avez l'air gênée, lui disait-il.

Un matin, Raymond guidait Hélène à travers le jardin. Lili les suivait. Elle les suivait toujours. Il y avait de la rosée sur les dahlias et sur les choux, car, dans ce grand jardin campagnard, fleurs et légumes poussaient pêle-mêle, les oignons au milieu du réséda, les salades sous les rosiers, les œillets près des plans d'oseille. Mais ce fut

parmi les dahlias et les choux que l'attention de la rêveuse Hélène s'abaissa aux choses de la terre. Elle fit une petite moue, qui, vite réprimée pourtant, ne put échapper à son compagnon :

— Il ne vous plaît pas, mon jardin? Quelles transformations souhaiteriez-vous?

— Oh! mais cela ne me regarde pas du tout. Je ne voudrais point...

— Je vous en prie.

Décidément, Raymond avait une conception tout antique de l'hospitalité! Lili, qui lui réservait des trésors d'indulgence, jugea néanmoins sa politesse envers l'hôte exagérée.

Hélène consentit à parler. Ce qui choquait son bon goût, c'était justement le mélange des légumes et des fleurs. Ainsi, ce parterre de dahlias serait fort beau si...

Elle n'avait pas achevé que Raymond, s'emparant fougueusement d'une bêche appuyée au tronc d'un poirier, se mit en devoir d'arracher les choux... Lili, au milieu de l'allée, en resta immobile de saisissement... Quel dommage! Mais il était fou! Pauvres, pauvres choux! Elle les plaignait comme si une petite âme humaine avait été blottie entre leurs feuilles dentelées. Elle les plaignait avec colère. Hélène esquissait un sourire hautain, en balançant son ombrelle. Des vers de terre, brutalement délogés, se tortillaient sur le sol. Cela formait un tableau révoltant.

Lili roula toute la journée dans sa tête de sombres desseins. Quand vint le soir, on se réunit autour de la table de jeu et la fillette, profitant de l'inattention générale, se sauva au jardin.

La lueur de la lune lui permit de se guider jusqu'au parterre des choux... Fébrilement, elle les replanta, n'importe comment. Elle y voyait si peu! Mais l'essentiel était qu'ils fussent replantés, que de cet acte, destiné à rester anonyme, émanât une protestation.

Le lendemain, elle trouva un prétexte pour entraîner Raymond et Hélène au même endroit. Elle jouissait à l'avance de la déconfiture de l'étrangère et de la colère du cousin. Puis, lors-

qu'ils furent tout près, lorsque les têtes des dahlias rougirent le tournant de l'allée, Lili se sentit moins sûre d'elle-même. Ce qu'elle avait fait lui apparut d'une exceptionnelle gravité. Peu s'en fallut qu'elle ne criât à l'avance : « Ce n'est pas moi ! »

Raymond, qui contait des anecdotes à Hélène et se mettait en frais de bons mots, serait bien passé sans rien voir. Mais la jeune veuve murmura un tel « oh ! » qu'il s'arrêta net.

— Voyez ! dit-elle mélancoliquement, j'ai eu tort de vouloir embellir un parterre qui ne m'appartient pas. Quelqu'un me l'a fait sentir !

Raymond roula des yeux terribles :

— Lili, est-ce toi ? tonna-t-il.

— Non, Raymond, ce n'est pas moi ! Je t'en prie, ne me regarde pas d'un air si dur ! Je t'en prie !

Elle fondit en larmes.

— Eh bien, quoi ! Ne pleure donc pas. C'est fini, cousinette !...

Lili but ces paroles avec délices et eut à travers ses sanglots un petit rire d'enfant que l'on console. C'est essouffant, mais bon, de passer ainsi du froid au chaud. Toutefois, lorsque, dans la même minute, on repasse du chaud au froid, on ne sait plus bien où l'on en est. Lili achevait à peine d'entendre la phrase amicale de Raymond qu'elle le voyait se pencher vers les dahlias, couper les plus beaux et les tendre à Hélène.

— Peu à peu, je les cueillerai tous pour vous les offrir. La beauté du parterre, ainsi reconstitué, c'est entre vos mains que je la contemplerai.

Et il continua sa promenade avec la belle veuve. Et le couple était à peine à quelques pas que Lili, prise d'une rage aveugle, se rua sur les dahlias, pumpants comme des fraises empesées, et les brisa, les piétina. Puis, elle se mit à courir sans regarder en arrière, sans oser s'assurer qu'« ils » ne l'avaient pas vue.

Elle courut jusqu'à ce que la cressonnière lui barrât le passage, et elle se laissa tomber au bord. Oh ! cette femme, cette misérable femme qui lui

gâtait ses vacances! C'était bien la peine, toute l'année à Pont-sur-Mer, d'avoir effacé les jours sur un petit papier, en sortant du cours secondaire. « Je la hais! Je la hais! » Elle se roulaît sur la terre humide... Elle arrachait le cresson à poignée, à la grande terreur des têtards qui se cachaient dans la vase. Depuis l'âge de sept ans, il ne lui était pas arrivé de donner libre cours à aussi grande et irraisonnée colère.

La cloche du dîner la fit sursauter. Elle se leva, et, avec une lugubre indifférence pour les taches de boue et les brins de cresson qui maculaient sa robe, elle rejoignit la maison. Dans le corridor, des éclats de rire l'accueillirent; Raymond et l'oncle Fabre, qui fumaient en causant, tirèrent leurs cigarettes de leurs lèvres pour s'esclaffer. Elle passa, droite, sans même paraître les entendre. Elle fit pourtant la réflexion que Raymond n'avait sans doute rien surpris. Sa gaité en était garante. Soudain, elle se heurta contre Hélène, qui la regarda longuement et lui dit :

— Je vous ai vue tout à l'heure.

Lili frémit. L'autre poursuivit à voix basse :

— Méchante petite fille! Si vous voulez que je me taise, présentez-moi des excuses!

Lili tordit ses mains salies de terre, mais n'ouvrit pas la bouche.

— C'est bien! repartit Hélène avec une horrible douceur, laissez-moi passer.

Et elle l'écarta.

— Pardon!

Se détestant d'avoir cédé, Lili mordit ses lèvres jusqu'au sang. Raymond s'approchait. La jeune veuve haussa le ton :

— Allez changer de robe, mignonne! Voulez-vous me permettre de vous donner parfois quelques conseils, de vous diriger un peu?

— Oui, Madame, articula péniblement la fillette.

C'était une vraie déroute! Lili ne voulut pas dîner. Elle alléguait le classique mal de tête, et, dans sa chambre, seule en face d'elle-même, elle s'adressa des reproches amers : Pourquoi s'était-elle mêlée de ce qui ne la regardait point? Ray-

mond n'était-il pas libre, après tout, de disposer comme il l'entendait de ses choux et de ses dahlias? Lili, plongée dans un grand abattement, ne comprenait pas à quel mobile elle avait cédé. Et voici le plus fort : c'eût été à recommencer, elle aurait recommencé, elle le sentait!

En attendant, si elle n'obéissait pas à Hélène, Hélène parlerait. Ou rester sous la dépendance de cette femme haïe, ou encourir la colère de Raymond. L'enfant avait déjà choisi. Elle supporterait tout, plutôt que de perdre l'amitié de son cousin.

On s'étonna le lendemain, aux *Chouettes*, de la transformation subite de Lili. Ce jour-là, elle n'eut pas de riposte vive sur les lèvres. Elle ne mordilla point les oreilles poilues du chien *Stop*. Elle passa sa journée à coudre. Et, quand on s'aperçut que l'auteur de tous ces miracles était Hélène, chacun lui en sut gré, sauf M^{me} Fabre, un peu vexée de la voir réussir là où elle-même échouait.

III

... C'est le soir, au salon... Raymond s'est mis au piano. Il a découvert, au fond d'un placard, « la musique de tante Brigitte », et il s'amuse à déchiffrer tout ce fatras. On s'est groupé autour de lui : à la campagne, le moindre petit fait prend les proportions d'un événement. M^{lle} Brigitte, très animée, du rose sur ses vieilles joues, tend à son neveu une page jaunie qui s'est coupée aux plis et qu'on a recollée jadis avec du papier de soie :

— Raymond! Tiens! Voici ma gavotte! Ne te souviens-tu pas?

Non, il ne se souvient pas. M^{lle} Brigitte qui, peut-être, tout à l'heure encore, ne se rappelait point davantage, est presque indignée. Elle dit à M^{me} Dercourt.

— Les enfants n'ont pas de mémoire!

Cependant, sous les doigts de Raymond, les touches répètent l'air sautillant qu'elles reconnaissent sans doute, et qui semble venir du fond des années passées. Hélène, un peu ironique, tourne les pages. Dehors, les gouttes de pluie tombent du ciel noir, entraînant dans leur chute les roses de rosiers grimpants ; et les pétales détachés tournoient, embaumés et invisibles, devant la porte ouverte. Lili est assise à l'écart, bien sage, comme toujours à présent ; elle fixe un regard sauvage sur son éducatrice. Hélène ne sent-elle pas comme la pointe d'un poignard entre ses épaules nues ?

Puis les yeux de Lili cessent d'être méchants, elle ne voit plus, elle écoute. Les triolets évoquent pour elle la jeunesse de tante Brigitte... Qu'il y a des choses drôles ! Songer que tante Brigitte, autrefois, n'avait ni longs poils au menton, ni mains ridées ! Ce petit air vieillot qui hoquette l'adieu des beaux jours passés trop vite n'est pas réjouissant du tout. D'où vient que Lili le trouve si vibrant de vie, de joli espoir ? Quel virtuose, ce Raymond !

Et, toujours écoutant, Lili en arrive à penser à l'amour, non point aux amours finies de tante Brigitte, mais à des amours présentes, elle ne sait au juste lesquelles, par exemple!... enfin, des amours qui seraient en train d'éclorre dans le salon, où il ferait rudement bon n'être que deux, tandis que la pluie détache des feuilles de roses. Immobile, charmée, la petite prête l'oreille. Et, lentement, sans qu'elle sache pourquoi — pleure-t-on lorsqu'on prend du plaisir ? — des larmes grossissent dans ses yeux, tremblent au bout de ses cils.

— Mes compliments, Monsieur ! dit une voix moqueuse. Vous jouez si bien que vous faites pleurer Lili.

Un des talents redoutables d'Hélène est de toujours voir ce qui se passe derrière elle. Raymond se retourne, étonné, cherche du regard Lili. Et voilà Lili qui se sent devenir rouge, puis encore plus rouge, puis violette, et se demande quand

cette hausse de couleur s'arrêtera. La peau de ses joues la pique ; le sang fait « vloul » dans ses oreilles.

— Qu'est-ce qu'elle a? demande-t-on autour d'elle.

Georges, le grand dadais de collégien, qui se croit la perspicacité même, s'écrie de sa voix enrouée :

— Je devine! La musique l'agace, cette môme! Elle a les yeux mouillés parce qu'elle a trop bâillé dans son petit coin. Pas vrai, Lili?

Une flamme d'indignation sèche ses larmes ; mais elle se tait. Un grand combat se livre en elle. Une pudeur ignorée jusqu'alors, la pudeur des choses de l'âme, arrête sur ses lèvres l'instinctive protestation. Elle ne veut pas trahir l'émotion éprouvée tout à l'heure pour la première fois : il lui semble qu'à la nier, elle la profane moins encore.

— Pas vrai, Lili? insiste Georges, triomphant.

— Si, c'est vrai.

Et maintenant, aussitôt le mot dit, elle voudrait le reprendre ; une peur affreuse lui vient d'avoir fâché Raymond. Comment! Elle s'est pliée au joug détesté d'Hélène pour rester amie avec son cousin, et voilà que par un mensonge stupide elle compromet cette paix si chèrement achetée!... Cette fois, ça y est! Il est blessé... Il n'aime plus Lili... Et devant le fait accompli, elle s'épouvante, s'angoisse, comme si c'était pour elle la fin de tout, l'isolement en ce monde, le suprême abandon.

... En quittant le salon, Raymond l'aperçoit, assise sur le siège dont elle n'a pas osé bouger ; elle cache dans ses mains sa petite tête navrée aux courtes boucles fauves ; et lui, qui la frôle en sortant, surpris de la voir immobile, d'un geste machinal, il lui caresse les cheveux. Elle se lève d'un bond, se sauve sur le perron humide où, dans l'ombre, les pétales de roses continuent à voler. « Il n'y pense plus! Il n'y pense plus! » Elle crierait de joie. La minute après, cette phrase lui paraît triste, presque injurieuse. « Il n'y pense plus! » C'est donc que l'avis de sa petite cousine

lui est indifférent, qu'il tient bien peu à elle, ... bien peu!

Lili pleure de nouveau, et, inquiète sur elle-même, commence à se douter qu'elle a quelque chose ; mais quoi ?

IV

Le lendemain, lorsqu'elle s'éveille, elle a tout oublié.

Le soleil luit dans un grand ciel lavé ; par sa fenêtre où elle se penche, elle aperçoit les bois, les cimes cuivrées qui ondulent comme des nuages d'orage. Dessous, la pluie a dû faire pousser des champignons... Lili se rappelle qu'Hélène l'a chargée d'une reprise monstre... Elle regarde tranquillement l'accroc... Elle n'a plus peur... Elle se sent libre, protégée contre tout événement malheureux, contre toute réprimande, par elle ne sait quel talisman... Il n'y a plus une ombre dans le rose qui flotte autour d'elle... Et elle décide de faire toute la journée l'école buissonnière.

Dans le sentier qui va du jardin au bois, elle rencontre l'oncle Fabre, qui fume tranquillement sa pipe. Elle passe près de lui en courant... C'est le moyen très simple qu'a trouvé Lili pour n'être pas arrêtée lorsqu'elle n'en a point envie...

— Eh! petite, où vas-tu ?

Elle se garde de répondre... Au fait, où va-t-elle ?

Elle consent à s'arrêter et crie :

— Mon oncle, où est Raymond ?

— Il a pris son attirail et s'est dirigé vers le bois. Mais ne t'avise pas de l'ennuyer !

Parbleu! Lili savait bien qu'elle allait au bois!

Elle y est bientôt... Ça et là, dans l'ombre humide, éclate comme une fanfare le rouge des oronges, tandis que les cèpes onctueux se confondent avec les troncs d'arbre dont ils ont la teinte foncée. Lili module plaintivement :

— Hou! hou! Hou! hou!...

Dans ce bois plein de chouettes — n'ont-elles

pas donné leur nom à la propriété? — on a coutume le jour d'imiter le cri des oiseaux de nuit pour signaler sa présence aux autres promeneurs.

— Hou! hou! répond soudain une voix masculine.

Et Raymond, sa boîte de peintre à la main, sort des buissons.

A vrai dire, il n'a pas l'air ravi d'apercevoir sa petite cousine, et peut-être espérait-il que la chouette matinale n'était point Lili... Mais l'enfant ne s'aperçoit pas de la déception qu'exprime, nullement dissimulée, le visage de M. Dercourt. Elle est en train de remarquer la petite plume de geai qu'il a plantée sur son chapeau et le mouchoir de soie, artistement chiffonné, qui sort de la poche de sa veste... C'est gentil de mettre tant de soin à sa toilette... C'est gentil... pour ceux que l'on rencontre.

— Tu n'as pas vu M^{me} Hélène?

— Non, répond sèchement Lili.

Au même instant, une tache claire apparaît entre les branches; c'est là figure de la jolie veuve. Raymond se précipite :

— Merci d'avoir tenu votre promesse! Vous allez voir comme le soleil du matin décore bien le bois... Je vais vous mener...

— Aurons-nous le temps? Je vous ai fait attendre.

Hélène poursuit, coquette :

— Nous ne pouvons nous écarter... Il va être l'heure du déjeuner!

— Eh bien, nous déjeunerons à la métairie! s'écrie gaiement le jeune homme.

Aussitôt, Hélène recule d'un pas, et prend un air choqué :

— Déjeuner à la métairie! En tête à tête!

— Mais non! se hâte d'ajouter Raymond, Lili est avec nous!

Hélène balance. M. Dercourt insiste :

— Ce sera charmant, cette escapade! Soyez bonne! Dites oui! Ne privez pas Lili d'un grand plaisir!

Lili a un éblouissement... Ainsi, c'est pour Lili

que Raymond a envie de faire la dinette à la métairie! C'est pour elle qu'il organise cette partie dont la perspective le tente à ce point!... Hélène est celle que l'on emmène par-dessus le marché, sans y tenir, et seulement parce qu'elle est là... Lili en perd la tête... Dans un élan de reconnaissance, elle débarrasse le peintre de tout son attirail, prend le cheval, le pliant, les couleurs...

— Je veux tout porter... Laisse-moi faire!

Ce fardeau retarde un peu sa marche, mais que lui importe! Elle n'a plus envie, aujourd'hui, d'épier la conversation de Raymond et d'Hélène, qui la devancent sans se gêner. N'est-ce pas elle, malgré les apparences, qui est l'héroïne de la fête?

Et leur conversation, elle ne l'entendra pas davantage à table, lorsqu'ils causeront tout près d'elle, tant son exubérante joie emplira sa tête d'un ronronnement de toupie.

Elle parle, elle parle, fait l'importante, boit de la piquette à pleins verres, du lait à pleins bols, amuse les métayers dont elle occupe à elle seule l'attention... Raymond est charmant pour elle, l'encourage au lieu de la gronder, et, lorsqu'elle l'interpelle, tourne un visage radieux.

Au dessert, Lili, d'un geste large, jette une tartine de confiture aux poules qui picorent autour de la table, dans la salle carrelée. Une poule noire se saisit du cadeau, et, la tartine rouge pendant à son bec — ce qui lui donne tout à coup l'air d'un dindon, — se sauve dans la cour, suivie de toutes ses sœurs, qui battent des ailes et tendent le cou. Lili trouve la poule noire égoïste et se précipite derrière les volailles pour partager plus équitablement entre tant de becs la tartine de confiture, bientôt maculée de boue et de fumier.

Lorsque Lili rentre dans la salle, elle ne voit plus personne... Hélène et Raymond sont partis... Elle ne s'en formalise point, ne regrette même pas l'absence du cousin. Cette journée a eu sa part de bonheur; davantage serait presque trop... Et puis elle n'est pas fâchée de se retrouver seule, comme si elle avait conscience que les gentilles

de sa petite âme ne se manifestent que dans la solitude ; en compagnie des autres, Lili ne sait être que ridicule ou fantasque, elle appartient encore à l'âge ingrat... Oh ! l'âge ingrat !

Tout le soir, elle erre au hallier, sentant que dans son cœur il se passe des choses folles ; tout un bouleversement de fête. Elle a des élans de tendresse infinie, dont bénéficient les brins d'herbe, les glands rouges des églantiers, les petites grenouilles vertes qui se sauvent sur la mousse.

Cependant, aucune de ces rencontres ne la retient longtemps. Elle va toujours. Les ronces déchirent sa robe. Les feuillages mordorés qui remuent au vent secouent du soleil sur sa tête, et les ruisselets clairs qui filtrent au pied des arbres mouillent ses souliers... Lili cherche elle ne sait quoi qui soit encore plus beau que ces choses, encore mieux fait pour être aimé...

Où se trouvera-t-il, l'être inconnu qui comblera son cœur, ce petit cœur pourtant si vaste que tout un bois doré par l'automne ne suffit pas à le remplir?... Sans doute très loin...

Arrivée dans une clairière, elle a grimpé sur un chêne trapu ; elle s'est assise sur une grosse branche dont les feuilles vieux rose lui caressent la joue. Elle a l'attitude d'une petite fille qui s'apprête à voir la lanterne magique... Et elle regarde l'horizon, le cercle des montagnes dressées en écran sombre sur le ciel d'un vert lumineux où frémit la première étoile. C'est bien au-delà qu'il « doit être... Dans le silence un peu solennel du bois qui s'endort, Lili a un élan vers lui...

... Un frôlement tout près, sur la mousse, au pied de l'arbre.

— Que fais-tu, ainsi perchée, la mioche ?

Lili tressaille et regarde sans répondre le peintre qui s'impatiente.

— Ta tante te cherche... Vite ! descends !

— Je n'ose pas...

— Que je t'y reprenne à monter aux arbres comme un petit chat maladroit qu'on est obligé d'aller chercher !

Lestement, il grimpe vers elle, le visage levé,

Lili voit ce visage sortir de l'ombre du sous-bois, émerger peu à peu dans la lueur verte du soir...

— Allons! Tiens-toi bien à mon cou!

De son bras resté libre, le jeune homme l'enlève, et Lili renverse, éperdue, sa petite tête bouclée. Avec précaution il descend. Elle voit, comme en un songe, à travers les branches qui s'agitent, la lueur verte défaillir. Elle entend vaguement chanter une chouette... Oh! être ainsi abandonnée aux bras robustes de Raymond, telle une chose inerte qui serait à lui... S'il voulait la garder, la protéger toujours! Combien elle se ferait légère! Combien elle l'adorerait!

Déjà il l'a posée sur la mousse humide et obscure. Il s'aperçoit qu'elle est très pâle; il lui demande avec rondeur :

— Tu as eu peur, petite sotte?

Peur! D'un air crâne elle redresse le front.

— Oh! non.

Et c'est tout ce qu'elle lui dit, puisqu'il ne devine pas.

— Eh bien! Tu ne viens pas? Qu'y a-t-il encore?

— Rien, rien! Je viens.

Et vite, avant de s'éloigner, elle détache un rameau du vieil arbre pour l'emporter précieusement.

Hou! hou! Hou! hou!... hululent les chouettes. Lili, de sa chambre, les entend au lointain. Couchée dans son lit blanc, elle rêve, les yeux ouverts, en remuant beaucoup. Elle voit, pendue au mur, s'étendant comme pour bénir, au-dessus de sa tête, la branche aux feuilles roses qu'éclaire la veilleuse, et qui fait au plafond une grande ombre éparpillée; alors elle sourit.

Ce soir, elle a pénétré son secret; ce soir, elle sait qu'elle aime; et la surprise, l'émerveillement le disputent dans son âme à l'orgueil...

Eh oui! l'orgueil! On est une grande personne lorsque l'amour vient vous rendre visite! Sur-tout un tel amour! Lili se rappelle avec un peu de dédain qu'au cours, à Pont-sur-Mer, quelques

petites amies lui ont parlé avec mystère de collégiens... Mais aimer un grand garçon de trente ans, aux terribles yeux gris, à la chevelure rebelle, au pinceau magicien, on avouera que ce n'est pas là une mince aventure!

— Maintenant, je vais être heureuse! songe Lili, enfiévrée...

V

La fillette, quelques jours plus tard, eut besoin de se confier, ne fût-ce qu'à demi. Elle pensa aux corbeilles de fruits que, du verger à la maison, on portait à deux; et il lui sembla que son cher secret serait moins lourd si elle pouvait en partager le poids avec une amie... Mais qui?... Ce fut tout à coup Clotilde qu'elle choisit pour l'aider à porter la corbeille exquise.

En plein salon, elle alla, d'un air grave, trouver la nouvelle mariée et murmura :

— Clotilde, tu ne te moqueras pas de moi? Tu me le jures?

— Mais non, Lili. A quel propos?

— J'aime quelqu'un! chuchota la petite, dans un transport de fierté.

— Toi! Par exemple!

Et la jeune femme étouffa un éclat de rire, puis, sans répondre à Hélène Suarez qui s'informait du sujet de gaîté, elle attira Lili contre elle d'un vif mouvement de curiosité féminine, savourant d'avance la confiance d'amour.

— Conte-moi ton petit roman!

Mais Lili se dégagea d'un air digne :

— Tu sais tout ce que tu dois savoir!

— Son nom, Lili? Son nom?

— Oh! ça!...

Clotilde sourit à une idée soudaine. Depuis quelques jours elle remarquait que Georges, son petit frère, avait des distractions, des accès de tristesse et de gaîté; elle avait trouvé des vers sur un chiffon de papier qu'il lui avait furieuse-

ment arraché des mains, en sorte qu'elle avait pu voir seulement « amour » rimer avec « toujours »... Eh! mais! le chevalier de Lili, il y avait gros à parier que c'était Georges!

Elle demanda, malicieuse :

— Tout de même, tu me diras bien comment il s'appelle, quand tu m'inviteras à la noce!

Ces paroles bourdonnèrent longtemps aux oreilles de Lili avec la splendide sonorité d'une marche nuptiale... Epouser Raymond!... Depuis qu'elle se savait éprise, cette pensée ne lui était pas encore venue. Elle l'aimait, et il lui semblait que cela lui suffisait, qu'elle avait atteint du coup le suprême bonheur... Mais voyons! Lorsqu'on aime quelqu'un, on l'épouse!

Puis, tout aussitôt, des inquiétudes assaillirent la pauvre... Etait-elle à la hauteur de la tâche qu'elle allait incessamment assumer? Dissipée, ignorante, maladroite, quelle drôle de petite compagne aurait là M. Dercourt! Oh! mais, il s'agissait de se corriger, de se perfectionner... Et combien Hélène avait raison d'y travailler!... En somme, elle n'était peut-être pas si méchante, cette Hélène! Qui sait... si... elle n'avait pas deviné quelque chose, et, avec une silencieuse délicatesse, essayé de préparer l'enfant indocile au grand rôle qui l'attendait? Lili trouva l'hypothèse vraisemblable. Depuis qu'elle se sentait au paradis, elle se croyait entourée d'anges. Elle débordait d'effusions pour tout le monde. Envers Raymond seulement, elle gardait soudain une réserve comique. Elle n'osait pas lui adresser la parole, à peine le regarder, et ce fut les paupières baissées et la voix blanche qu'elle lui demanda un feuillet de papier à cigarettes et un peu de tabac... Raymond s'exécuta machinalement... Lili s'embrouilla dans des remerciements exagérés, puis courut s'enfermer dans la pièce voisine.

Elle avait son idée. Puisqu'elle devait se réformer en tous points, autant valait s'y mettre tout de suite. Elle allait donc apprendre séance tenante à griller une cigarette. N'avait-elle pas lu sur le journal de mode de Clotilde que les jeunes femmes

modernes fument comme leur mari? Evidemment, elle avait bien d'autres choses à apprendre, mais, faute de plan, elle commençait par là... Eh bien! ce n'était pas si simple! Pour fumer une cigarette, il faut d'abord la rouler, et elle ne put jamais y parvenir. Le tabac blond filait par les deux bouts, comme du vif argent; le papier se crevassait... Et... et... ma foi! après plusieurs essais infructueux, Lili dut renoncer à cette initiation... Cela promettait!...

Après un peu de découragement bien compréhensible, elle entreprit un autre exercice. Elle ignorait tout de la peinture et des peintres. Elle savait bien que l'un d'eux avait une fois dessiné un rond sans se tromper, mais qui était-il? A quelle époque vivait-il? Peut-être l'avait-elle appris, mais si mauvaise était sa mémoire! Elle résolut de s'instruire immédiatement, fouilla la bibliothèque et ouvrit le dictionnaire Larousse... *Peintres célèbres...* Diable! qu'il y en avait!... Ecole française... Ecole hollandaise... Ecole anglaise... Ecole espagnole... Ecole suisse... Lili commença par la Suisse, parce que cette Ecole ne comprenait qu'un peintre. Elle répéta dix fois :
— Bœcklin, né en 1827, Bœcklin, né en 1827.

Ensuite, elle descendit à la cuisine. Il ne suffit pas d'être un bas bleu. D'ailleurs, Lili se sentait beaucoup plus de dispositions pour devenir cordon bleu. Elle s'assit devant le poulet tournant à la broche.

De temps en temps, elle puisait avec une cuiller le jus doré qui s'amassait dans la lèchefrite, et elle en arrosait les rondeurs craquelées de la volaille. L'occupation lui plaisait franchement. Cette façon de se préparer à devenir la femme de Raymond ne faisait qu'augmenter son enthousiasme pour le but auquel menait un aussi agréable chemin. Mais nos instants les plus heureux sont souvent les plus douloureusement troublés. Lili était donc en train d'arroser le poulet avec le jus, lorsque Clotilde et son mari firent irruption dans la cuisine. Ils se serraient l'un contre l'autre, se regardaient dans les yeux...

— Pas d'amoureux ici! gronda Toinon, qui abusait un peu de ses privilèges de vieille bonne.

Loin d'obéir, ils se rapprochèrent de l'âtre, et Clotilde dit à mi-voix à son mari :

— Des amoureux! La maison en est pleine. Tiens, la gosse qui est assise là, (et l'indiscrete tira doucement les cheveux de Lili), elle a pris la contagion. Georges aussi. Raymond aussi...

Raymond? Quoi? Raymond l'aimait et on s'en était aperçu?

Le rêve de Lili devenait de plus en plus beau. Elle acceptait avec tranquillité cette averse de bonheur. Mais son cœur se mit à battre très fort.

— Raymond est celui qui brûle le plus, fit le mari de Clotilde en riant. Dame! M^{me} Hélène est si jolie!

— Cela veut dire qu'il brûle plus que toi et qu'elle est plus jolie que moi! répliqua Clotilde, d'une voix changée. Merci!

Les lèvres pincées, elle quitta la cuisine, suivie par son mari, qui s'excusait en vain. Quant à Lili, elle restait assommée. Raymond aimerait Hélène? Qu'était-ce que cette histoire-là? Raymond se montrait aimable envers Hélène, une invitée. Mais l'aimer! C'était absurde!

Lili se leva brusquement, jeta la cuiller dans la cendre, et, les yeux fixes, se rendit au jardin. Elle étouffait. Ni sa tête ni ses jambes n'étaient solides. L'air lui fit du bien, d'abord parce qu'il était vif, ensuite parce qu'il sentait la mousse fraîche et la rose d'automne, et que ces odeurs-là, Lili ne savait pourquoi, lui donnaient confiance en la vie, en l'amour. Oui, la confiance lui revint, soudaine, superbe. Clotilde ne savait ce qu'elle disait. Elle était si sotte! Et son mari, le pauvre garçon, avait si peu d'entendement!

Lili fut prise du désir irrésistible de revoir le vieux chêne qui lui avait servi d'observatoire pour scruter l'horizon et l'avenir, également lumineux. Elle partit en courant, redevenue légère. Elle souriait et gesticulait dans sa course à travers bois. La réaction qui se produisait en elle, réaction enfantine, despotique, l'obligeait à anticiper sur le

lendemain heureux, et elle se racontait l'étonnement de tous lorsque Raymond annoncerait leurs fiançailles. Lili donnerait le bras au jeune homme. Oui, c'est cela! Un beau jour, ils entreraient au salon en se donnant le bras. La tête de Clotilde et de tante Fabre! Alors Raymond, souriant, ému, dirait...

Lili s'arrêta net, clouée au sol par le spectacle inattendu qui s'offrait à ses yeux. Le chêne venait de surgir avec ses tons embrasés, dans la clairière. Et ce chêne avait bien quelque parenté mystérieuse avec l'amour, puisque Raymond et Hélène, eux aussi, l'avaient choisi. Ils étaient assis au pied. La jeune veuve appuyait sa tête à l'épaule du peintre.

Lili, brusquement, se jeta de côté pour ne pas être aperçue, et se mit à ramper vers eux à travers les buissons. Ce n'était plus elle qui agissait, mais un être d'anxiété et de ruse dont toute l'âme était tendue vers ce seul objectif : se rapprocher assez pour entendre.

Elle s'arrêta sous un grand buis, au moment où les voix lui parvinrent distinctement. Sa robe, à l'endroit des genoux, était terreuse, les paumes de ses mains saignaient, écorchées. Elle reprit un peu conscience d'elle-même pour se rappeler qu'il était mal d'épier ainsi les secrets des gens ; et, à l'idée de faire ce qui était défendu, elle éprouva une sombre jouissance. Qui aurait reconnu Lili dans ce petit visage méchant et désespéré qui regardait à travers les ramilles de buis et tendait l'oreille?

— Je vous aime, disait Raymond. Non, ne souriez pas. Je croyais flirter avec vous, et j'étais en train, à mon insu, de vous donner ma vie. Quand je m'en suis aperçu, j'ai eu peur. J'ai lutté. Qui êtes-vous, vous si belle et si énigmatique? Ne me repousserez-vous pas? Ne me ferez-vous pas souffrir? J'ai pensé à vous fuir. Mais fuir ne me ressemble pas! Je vous aime, Hélène! Hélène, je vous aime!

Et il contemplait passionnément Hélène, qui soupirait sur son épaule.

— Hélas! disait-elle. Que ne puis-je répondre à votre amour! Mon cœur appartient à un mort!

— Hélène! Hélène! Ne parlez pas de mort! Nous sommes tous deux vivants! Voyez ce chêne. L'automne l'a peint en rose exprès pour vous et moi! Soyez ma femme. Vous êtes trop jeune et trop belle pour vous ensevelir dans un deuil.

— Oubliez-moi.

— Vous oublier! Quand je sens votre visage si près du mien! Non! Ne bougez pas! Je vous en supplie! Laissez-moi encore admirer vos yeux de velours, votre teint de rêve, vos cheveux, laissez-moi...

Au fur et à mesure que Raymond parlait, Lili découvrait la beauté d'Hélène, dont elle ne s'était jamais aperçu. Elle détourna les yeux et préféra regarder, avec attention, hébétude, un cloporte et un escargot qui se promenaient, l'un vite, l'autre lentement, sur les branchettes de buis.

— Voyons! disait le jeune homme. Confiez-moi votre bonheur. Oui, votre bonheur! Je jure de vous aimer d'autant plus qu'avant de me connaître vous aurez plus souffert. Est-ce oui?

Elle répondit faiblement :

— Je réfléchirai...

— Tout de suite?

— Allez-vous-en, ami... Laissez-moi seule. J'ai besoin de me ressaisir, de m'interroger...

A regret, Raymond se leva, couvrit de baisers fous les mains de la veuve, et s'éloigna lentement. De temps à autre, il se retournait. Bientôt on ne distingua plus sa silhouette entre les feuillages cuivrés. Jamais Lili ne l'avait vu si beau, Raymond, avec des yeux si brillants et si doux. Jamais elle ne lui avait entendu un timbre de voix si caressant. Lili pleurait...

Hélène, lorsque le jeune homme eut disparu, tira sa houpe à poudre de riz et se tamponna les joues à petits coups savants. Ensuite, de la pointe de son ombrelle, elle gratta la mousse à ses pieds. Décidait-elle du destin de Raymond? Lili aurait voulu suivre le travail des pensées sous le front de cette toute-puissante! Mais Hélène fut tirée de

sa méditation par la soudaine arrivée de Pepa venant à travers la clairière. La grosse dame semblait mécontente, sa marche rapide faisait sauter ses formes rebondies, ses colliers et les pans de sa mantille. Elle se laissa tomber sur la mousse.

— Je vous guettais, toi et ton amoureux! Je l'ai vu repartir, joyeux, bouleversé... Il t'a demandée en mariage?

— Oui, répondit Hélène négligemment.

— Enfin! Et vous avez fixé la date?

— Oh! Je n'ai pas encore accepté.

Pepa haussa les épaules et dit en devenant très rouge :

— Hélène, tu me trompes!

— Mais non, je ne te trompe pas, protesta Hélène. Je fais semblant d'hésiter. Stratégie de coquette.

— Ta! Ta! Ta! Que veux-tu, ma belle? Tu m'as rendue défiante! Il y a trois mois, à Luchon, quand un banquier te courtisait, tu m'as caché que vous étiez fiancés et qu'il venait de t'offrir un collier de perles. Tout cela pour ne pas me faire un petit cadeau!

— M'a-t-il épousée?

— Hélène, tu ne donneras jamais de successeur à ce satané Pedrico, à qui tu fis d'ailleurs une vie d'enfer. Des bruits fâcheux sur ton compte résonneront toujours avant la marche nuptiale et arrêteront tout. C'est lorsque tu es fiancée avec des hommes généreux que tu devrais, chaque fois, me dédommager de ma peine! Crois-tu qu'il me soit agréable de te servir de chaperon? Tiens! En deux ans, c'est à trois reprises qu'à Carlsbad, à Venise et à Luchon, tu aurais eu l'occasion de te montrer généreuse envers ta pauvre Pepa!

— Patiente, ma chère! répondit Hélène triomphante. Ce grand benêt est fou de moi! Tu auras un joli souvenir.

Elle ajouta :

— Et moi je ne serai plus obligée de jouer la comédie!

— Par la résille d'un toréador! s'écria Pepa, redevenue de belle humeur... Rien de si charmant

que de jouer la comédie! On n'applaudit personne autant que les comédiennes! Et au fond tu es de mon avis! Tu vas chercher des inventions inutiles, à la seule fin d'embrouiller les fils... Ainsi, pour-quoi me faire passer pour ta belle-mère? Ne serait-il pas aussi bien de présenter ta pauvre tante Pepa, la sœur de ton père, qui, associée avec lui, a montré qu'elle n'avait pas davantage le génie des affaires?

Et elle ajouta, ressaisie par son passé violent :

— Ah! nos spéculations effrénées sur les cuirs! J'en ai le cauchemar! Je ne suis pas encore revenue d'une ruine aussi complète!

— Moi, je veux en revenir au plus tôt, interrompit sèchement Hélène.

— Eh bien! tu as rencontré un peintre qui peut t'assurer une gentille existence... Ne le laisse pas échapper!

On peut croire que Lili ne prêtait plus la moindre attention au cloporte et à l'escargot! Lorsque les deux complices se furent éloignées, l'enfant sortit des buis comme un diabolin d'une boîte. Elle était en proie à une excitation extraordinaire. Elle bénissait le hasard qui lui avait permis de surprendre un tel secret. Qu'allait-elle en faire? Elle ne voyait pas encore très nettement... Mais une chose restait hors de doute : Lili devait sauver Raymond, le pauvre et généreux Raymond auquel une aventurière tendait un piège.

A présent, Lili oserait le regarder, Raymond! Il lui en imposerait beaucoup moins depuis qu'elle le savait berné ; et sa tendresse pour lui se faisait presque un peu maternelle... Ce grand étourdi qu'il fallait tirer d'un mauvais pas! Déjà elle songeait à s'adresser à M^{me} Dercourt. Oui, elle se confierait à la bonne mère du peintre, demain matin, ou ce soir, ou tout à l'heure, ou tout de suite! La fillette revint vers la maison d'un pas hâtif. Mais en chemin elle ralentit ; au moment d'agir, elle se sentait petite, timide, elle n'avait guère plus que quatorze ans. Elle préparait, phrase par phrase, ce qu'elle dirait, et le commencement de son discours lui échappait encore. Comment aborder un tel sujet?

VI

— Où est M^{mo} Dercourt, Toinon ?

— Elle prépare des petits sacs de lavande pour les armoires à linge...

On avait gardé, aux *Chouettes*, de ces habitudes patriarcales.

— C'est bien !

La hauteur de l'escalier séparait seule Lili du but à atteindre ; mais dans ce court espace, elle rencontra Hélène, qui, pimpante, descendait de sa chambre où elle était allée déposer son chapeau. La voyant venir, Lili garda le milieu des marches, bien décidée à ne pas se garer. Hélène s'arrêta.

— Eh bien ! fillette ! dit-elle. J'attends que vous vous effaciez !

Et comme la gamine ne faisait pas mine d'entendre :

— Je vous engage à redescendre vous broser et vous laver ! Vous êtes dans un bel état pour prendre ces grands airs !

Il n'était que trop vrai. Lili n'avait pu ramper dans les bois sans se friper, sans se salir, se déchirer. Il n'y a que les grandes personnes pour traverser des aventures en sauvant les apparences... Pourtant Lili, consciente de jouer un rôle d'héroïne de roman, jugea si inopportune la mercuriale d'Hélène qu'avec sa colère éclata sa vengeance :

— Madame, vous n'avez pas le droit, entendez-vous ? de m'ordonner quoi que ce soit... Et je vous commande, moi, de partir d'ici, et de n'y jamais remettre les pieds !

Si Hélène n'avait pas été sur une marche d'escalier, elle aurait reculé de saisissement.

— Qu'est-ce qui vous prend ? bégaya-t-elle. Etes-vous la maîtresse de la maison ?

— Quand la maîtresse de la maison saura qui

vous êtes, elle vous priera de vous en aller, vous et votre fausse belle-mère!

La jeune veuve devint très pâle et se tint à la rampe d'une main qui tremblait. Elle essaya pourtant de le prendre de haut, et proféra, une flamme dans ses prunelles égarées :

— Qu'allez-vous inventer là! Vous êtes une menteuse! C'est moi qui vais vous faire renvoyer d'ici!

— Ah! je suis une menteuse? Ce n'est pas vrai non plus que vous courez les villes d'eaux à la recherche d'un mari, que vous avez fait au vôtre une vie d'enfer, et qu'à présent vous voulez épouser Raymond, que vous n'aimez pas, pour avoir de l'argent et une situation mondaine? Ce n'est pas vrai?

— Par pitié! Ne criez pas si fort, supplia Hélène, perdant la tête. Qui vous a répété cela? Qui a pu?... Ne criez pas! Lili, ne criez pas!

Car, en prononçant son réquisitoire, la petite avait haussé le ton, en était arrivée à jeter à pleine voix indignée les propos secrets qui s'étaient tenus sous le chêne, dans la solitude de la clairière.

Une porte s'ouvrit brusquement sur le palier. Raymond, qui rêvait dans son atelier, parut au seuil et demanda :

— Qu'y a-t-il?

Un dernier espoir, que Lili jugea fou, brilla dans les yeux sombres de l'Argentine. Elle porta la main à son cœur comme si elle se trouvait mal et éclata en sanglots. Raymond s'élança vers elle, la soutint.

— Que s'est-il passé? Réponds, Lili!

— Elle m'a insultée! gémit Hélène.

Il leva le bras. Hélène, d'un geste faible, le retint.

— Ne la frappez pas! Qu'elle me demande seulement pardon, et j'oublierai!

— A genoux! ordonna-t-il, les lèvres serrées.

Lili resta droite, et regarda au fond des yeux, avec un calme qui devait l'étonner plus tard, cet homme blême de colère.

— Laisse-moi t'expliquer, Raymond!

— Plus un mot! A genoux!

Il lui mit la main sur l'épaule. Lili ne plia point :

— Raymond, il faut que tu m'entendes! cria-t-elle. Cette femme est une aventurière! Elle joue la comédie!

Une telle stupeur, une telle indignation se lurent sur le visage du peintre que la fin de la phrase expira sur les lèvres de Lili.

— Vous l'entendez? murmura Hélène, les yeux retournés.

Cependant, malgré le fandango que Pepa venait d'attaquer au salon et qui emplissait la maison d'un tumulte d'harmonie, la scène qui se passait sur l'escalier commençait à attirer des témoins. La tête curieuse de Toinon apparut au bas de l'escalier. Raymond saisit soudain Lili par les deux poignets et l'entraîna vers l'atelier.

— Viens t'expliquer! dit-il d'une voix brève.

Oh! le doute affreux qui, après les paroles de l'enfant, lui avait malgré tout mordu le cœur! Il paraissait oublier la présence d'Hélène, toujours appuyée, défaillante, à la rampe de l'escalier.

— Madame veut-elle sentir du vinaigre? demanda, du rez-de-chaussée, Toinon, de plus en plus curieuse.

Lili n'entendit pas la réponse. Raymond venait de refermer violemment la porte sur elle et sur lui.

— Parle!

Elle se taisait, se sentant à son tour prête à s'évanouir. Ses jambes tremblaient. Une sueur froide mouillait son front. C'était trop d'émotions pour elle. Elle promena un regard de détresse dans cet atelier où elle ne pénétrait jamais, qu'elle vénait comme un sanctuaire, et où, aujourd'hui, elle cherchait inconsciemment un appui, une sympathie parmi les draperies, les armes orientales, les chevalets aux tableaux inachevés.

— Parle! répéta Raymond, presque féroce. Il ne s'apercevait même pas qu'elle se soutenait à peine. Lili se raidit.

— Tout à l'heure, au bois, j'ai entendu quand tu disais à M^{me} Hélène...

La pauvre petite voix de Lili se mit à chevrotter... Et puis, qu'allait-elle raconter là? Elle se perdait, ne savait plus ce qu'il fallait révéler ou taire.

— Toi! Tu as entendu? Où étais-tu? Réponds!

— Cachée... dans les buissons..., balbutia-t-elle plaintivement. Les épines m'ont piqué les mains. Vois!

— Ainsi, tu étais cachée, tu épias! Je félicite mes cousins Fabre de la façon dont ils t'élèvent!

— Ne me gronde pas, Raymond! Cela te sauvera que j'ai épié, te sauvera... de cette femme! Quand tu as été parti, l'autre est venue la rejoindre. Ce n'est pas sa belle-mère, tu sais! Elles racontèrent cela pour rire. Hélène a voyagé partout; elle a dit des noms de villes : Carlsbad, Venise et Luchon. En deux ans, elle a été fiancée trois fois, mais on finit par savoir qui elle est, alors elle ne peut pas arriver à se remarier. Son mari, elle ne l'aimait pas. Ils n'étaient pas d'accord eux deux. Et puis, toi, elle ne t'aime pas non plus. Cela semble fort, dis? Cela semble impossible qu'elle ne t'aime pas? Et puis, elle veut t'épouser quand même, pour avoir ton nom et ta fortune. Et elle dit non pour que tu la pries encore davantage.

— Petite vipère! Tu mens! cria Raymond, d'une voix rauque.

— Je ne mens pas! Raymond, je te le jure sur mes parents qui sont morts!

Le jeune homme se laissa tomber sur un siège et cacha sa tête dans ses mains crispées. Il resta ainsi immobile, longtemps... Lili, debout devant lui, le regardait avec une pitié profonde, et, cependant, si elle avait pu l'empêcher d'autant souffrir, elle ne l'aurait pas fait. Cette douleur était salutaire : Raymond allait mépriser et haïr Hélène avec autant d'emportement qu'il avait mis à l'aimer. Il tardait à l'enfant qu'il découvrit son visage. Celui qui apparaîtrait ce serait le Raymond d'autrefois..., qui aimait bien Lili et que n'avait pas envoûté une aventurière. Il allait sourire à sa petite cousine, la remercier.

Raymond se leva. Il avait la même expression

dure et douloureuse. Ses yeux, plus absorbés, regardaient loin. Il ne parut pas voir l'enfant et sortit. Sur le palier se dessina une forme svelte. Maintenant qu'elle était découverte, Hélène ne jouait plus à la dame de bon ton, ne se cachait plus pour rester aux écoutes et trahir ainsi l'inquiétude que lui causaient les paroles de Lili. La partie était perdue... Eh bien, voilà! La jeune veuve et sa pseudo belle-mère allaient reprendre leur vie errante.

Hélène recula lorsque Raymond ouvrit la porte de l'atelier. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il sortit encore. Et le regard qu'il surprit d'elle n'était point préparé. Nul ne peut dire, peut-être même pas lui, où allait le jeune homme en quittant cet atelier où il venait de vivre une des plus mauvaises minutes de son existence. Il se rendait, sans doute, auprès de sa mère ou de la vieille tante Brigitte, qui savait si bien consoler ses chagrins d'enfant. Mais il vit dans les yeux qu'Hélène n'avait pas eu le temps de détourner, dans ces beaux yeux noirs, dont le blanc était bleuté, la lassitude, l'humiliation de la vie douteuse où elle allait être rejetée. Raymond hésita une seconde, puis, s'effaçant devant la porte de l'atelier, il dit d'une voix brisée :

— Entrez, Madame!

Hélène obéit, la tête basse, en vaincue. Le jeune homme lui avança un siège. Il resta debout devant elle.

— Je ne vous en veux pas, dit-il, je vous plains!

— Cela prouve que vous avez de l'esprit, monsieur Dercourt!

— Du cœur aussi.

— Oui, du cœur, et je me reproche d'avoir voulu vous le prendre! J'en chercherai un autre qui ne le vaudra pas. Croyez bien, d'ailleurs, que cette chasse n'a rien d'amusant!

Elle parlait d'un ton léger, avec une mélancolie gouailleuse, délivrée soudain du souci de feindre, de plaire, prête à la confiance :

— Vous êtes chic! C'est la première fois qu'on me dit simplement : « Je ne vous en veux pas, je

vous plains ! » Il est vrai que je n'ai pas encore eu le temps de vous faire beaucoup de mal. Voulez-vous que nous nous séparions à peu près amis ? Vous avez connu une fausse Hélène. Je vais vous dessiner la vraie, en deux coups de crayon, pour que vous puissiez retrouver sa silhouette en feuilletant votre album de souvenirs. La vraie moi ? Elle ne s'attache à rien, comme il convient à une voyageuse toujours en train de dire adieu. La vraie moi ? Elle ne pleure pas un mort. Elle appelle sur les autres la mort. Un comte autrichien s'est brûlé la cervelle en mon honneur... Un petit baron des Pouilles aussi...

— Oh ! murmura Raymond.

Avec un secret orgueil, Hélène savoura l'effet dernier qu'elle venait de produire. Il était vrai qu'un comte autrichien s'était tué à cause d'elle. Quant au suicide du petit baron des Pouilles, elle le supposait. Ne lui fallait-il pas au moins deux fantômes ? Hamlet en évoquait un seul ; mais elle avait l'esprit plus inquiet qu'Hamlet. Et puis, elle se plaisait à mettre à sa beauté une auréole tragique. La mort lui servait d'accessoire, l'embellissait comme un voile de gaze sombre.

Il y eut un silence. On voyait qu'une lutte violente, reflétée par son mobile visage, se livrait dans l'âme de Raymond.

Hélène se leva, et lui tendit la main :

— Adieu !

Il la regarda presque avec égarement.

— Ne partez pas ainsi, Madame ; laissez-moi me ressaisir !

— A quoi bon ? soupira Hélène, qui se dirigea vers la porte.

— Ah ! s'écria le jeune homme en lui barrant le passage, vous me refusez même un instant pour réfléchir ! Vous êtes si sûre de votre victoire que vous voulez la remporter sur l'heure !

— Moi ! Et de quelle victoire s'agit-il donc ? Et quelles sont ces réflexions auxquelles je m'oppose ? Réfléchissez, Monsieur Dercourt, mais d'abord laissez-moi passer !

Il l'interrompit douloureusement :

— Raillez-moi! Vous avez raison! Réfléchir ne me siérait guère.

Il eut un geste d'épaules qui semblait défier le destin et demanda, la voix lente et grave :

— Vous aviez envie d'un abri qui marquât la fin de votre existence vagabonde, et où vous trouveriez bien-être et protection? Vous pensiez à moi pour vous l'assurer?

— Ah! fit-elle, c'est mal de me le rappeler! Adieu! Si je reste un instant de plus, vous vous repentirez d'avoir été bon!

— Hélène, cet abri, je vous l'offre.

Elle le regarda avec stupeur. Elle n'eût pas osé en espérer autant.

— Je vous ai dit que je vous plaignais... Ma pitié ne mériterait pas ce nom, si elle n'était pas agissante... Vous avez eu tort de feindre avec moi, car si vous m'aviez appris la vérité, je vous aurais quand même demandé : « Voulez-vous devenir ma femme? »

Elle le regardait toujours.

— Une seule chose me brise, c'est que vous ne m'aimiez pas. Mais peut-être m'aimerez-vous, lorsque je vous aurai donné cette grande preuve d'amour!... Hélène! Hélène! Être votre refuge, faire de vous une femme respectée, une mère! Ce sera doux! Ce sera beau!

L'incorrigible rêveur, de nouveau grisé, apercevait l'avenir sous les couleurs ardentes et romantiques qui éclataient dans l'atelier et transfiguraient tant de toiles commencées. Oh! comme il aurait souhaité voir naître une larme de repentir dans les yeux noirs qui ne le quittaient pas!

— Je veux bien! Essayons! dit enfin Hélène.

Elle ne remerciait plus. Elle avait presque l'air de condescendre. Ne devinait-elle pas que son pouvoir sur le faible Raymond était resté le même, ou avait encore grandi?

Il murmura :

— Vous restez ici celle que vous étiez tout à l'heure. Que tout ce que vous m'avez appris resté entre nous deux!

Peut-être Raymond, dans son désir fou de trou-

ver un peu de grandeur à l'attitude d'Hélène, s'imaginait-il de bonne foi qu'elle était venue spontanément se confesser à lui. Elle se chargea de le rappeler elle-même au sentiment de la réalité.

— Que cela reste entre nous deux ! Eh ! mon cher, nous sommes trois !

Du geste, elle désignait un coin obscur de l'atelier, où une petite fille s'était garée humblement. Lili avait assisté à toute la scène, appuyée contre un bédouin en bois, de grandeur naturelle, que drapait un véritable burnous.

Le bédouin ne s'était pas douté de ce que souffrait le petit cœur qui battait près de lui. Il n'y a pas que les hommes de bois pour avoir de ces incompréhensions. Raymond reprit sa figure sévère et sa voix dure pour appeler :

— Lili !

Elle s'avança.

— Tu as mal agi en te montrant curieuse et indiscreète. Pour te faire pardonner, promets-moi de ne répéter à personne ce que tu as surpris.

Lili se sentait très lasse, découragée de la lutte. Elle murmura sans résistance :

— Je te le promets !

— Il est bien temps ! riposta Hélène, relevant sa jolie tête arrogante. Admettant qu'on ne l'ait pas entendue, lorsqu'elle criait dans l'escalier, la bonne s'est tout de même aperçue qu'il se passait quelque chose, et que c'était moi la malmenée. J'étais prête à m'évanouir...

— Eh bien, fit Raymond avec effort, nous dirons que Lili n'a pas été polie envers vous, que vous en avez eu du chagrin, et qu'elle en a éprouvé du regret. Tu as compris, Lili ?

Elle répondit :

— Oui, Raymond !

Et un petit sourire amer, qui n'était pas de son âge, glissa sur ses lèvres. Lili apercevait l'envers de l'homme chevaleresque, généreux, qui tentait le relèvement d'une femme et lui donnait sa vie. Lili découvrait que l'amour transfigure un homme,

mais seulement vis-à-vis de l'aimée, et qu'il réserve pour les autres égoïsme et dureté.

Le soir, Hélène, à demi-étendue sur une chaise longue, parcourait un roman, avant de se coucher. Or, les phrases d'amour du livre n'étaient qu'un faible écho de celles qu'aujourd'hui elle avait entendues. Ses yeux, noyés de satisfaction, se levaient à chaque instant de la page, et cherchaient le miroir. Hélène ne s'était jamais sentie si adorable!

Mais ne grattait-on pas la porte? Elle supposa que c'était Pepa et murmura :

— Laisse ton chien à la porte!

On n'entrait pas. Elle se leva et, au lieu de la silhouette rebondie de sa « belle-mère », elle aperçut, dans la demi-obscurité du corridor, une petite ombre qui baissait la tête. La jeune veuve persifla :

— Encore vous, petite peste!

— Je voudrais vous dire...

Et la voix de Lili s'étrangla. Elle ne dit rien du tout.

— Voyons, entrez!

Hélène s'installa sur sa chaise longue, avec des mines triomphantes de chatte qui s'arrondit sur les genoux de quelqu'un. Munie de sa liseuse, elle chercha, pendant un instant, la page du livre où elle en était restée, puis releva les yeux :

— Qu'avez-vous à me dire?

Lili balbutia, en se tordant les mains :

— Je vous en supplie, rendez-le heureux!

— Je vous fais donc l'effet d'un loup-garou? ricana l'Argentine.

— Oui!

— Bravo! C'est de la franchise! Je pourrais vous prier de sortir. Mais vous finissez par m'amuser, à force de vous mêler de choses qui ne vous regardent pas! Voyons, Lili, ne contractez pas ainsi votre petite figure! Nous sommes destinées à devenir parentes! C'est moi, bientôt, qui vous recevrai aux *Chouettes*, quand vous y viendrez en vacances. A quoi vous sert de me détester? Mieux vaudrait, pour vous, mettre de côté votre satané petit amour-propre et devenir mon amie!

— Je serai votre amie, je ferai ce que vous voudrez, si vous rendez heureux mon pauvre cousin!

— Là! Là! Quelle bonne petite cousine! Non, elle est trop comique! J'ai connu à Buenos-Ayres une perruche qui avait ainsi adopté un jeune chien. Elle s'était mis en tête que c'était à elle de veiller sur lui. Dès que le petit chien bougeait, elle lâchait le morceau de sucre qu'elle grignotait, s'interrompait de dire « Bonjour, Jacquot! », et, pouf! se laissait tomber du perchoir pour courir derrière le benjamin. C'était son Raymond, à elle!

— Vous le rendrez heureux?

— Oui! flûta Hélène, qui, renversant sa tête, se mit à rire.

— Vous deviendrez bonne?

— Cela n'a aucun rapport!

— Comment?

Et Lili ouvrit tout grands ses yeux bleus qui pleuraient.

— Je le rendrai heureux par ma beauté, par ma grâce! Voyez comme il est attaché à moi, malgré le mauvais tour que j'ai voulu lui jouer!

— Moi, pour me faire aimer, j'ai besoin d'être bonne!

— C'est qu'on ne vous aime pas d'amour!

— Pourquoi? gémit Lili.

Hélène fut prise d'un nouvel accès de gaieté.

— Parce que vous êtes trop petite!

Ce qui se passa ensuite, Lili n'en eut qu'une conscience vague. Elle restait immobile, elle n'entendait plus les moqueries d'Hélène, qui finit par la pousser jusqu'à la porte, en disant :

— Vous avez sommeil; allez faire dodo! Bonsoir, ma petite perruche!

Non, Lili n'avait pas sommeil. Et, comme certaine nuit passée, elle resta longtemps, les yeux ouverts. Hélas! ce n'était plus la joie qui la tenait éveillée! Elle était écrasée devant cette révélation: je suis trop petite! La malchance mystérieuse qui faisait échouer tous ses desseins, se retourner contre elle toute sa tendresse, c'était cela: elle était trop petite!

La branche vieux rose, suspendue au-dessus de son lit, éparpillait au plafond la même ombre légère que les jours précédents. Mais ce rameau, devenu mai d'amour, elle l'avait cueilli trop tôt. Il appartenait aux amoureux d'aujourd'hui, à ceux qui n'étaient pas trop petits. La branche qu'un automne futur dorerait pour elle n'était même pas encore un bourgeon. Lili, précocement éveillée à la vie sentimentale, s'y trouvait comme une petite pauvre dans un magasin plein de beaux joujoux : il ne lui était permis de rien toucher ! Elle pleura encore, et sa rage impuissante se retourna presque contre ses parents : N'auraient-ils pu avoir un bébé un peu plus tôt ? Dire que Lili serait une grande demoiselle à marier au moment où Raymond n'a que l'amour en tête ! Que ce serait heureux ! Que ce serait heureux ! Et, avec de petits soupirs désolés, elle s'endormit.

VII

Pendant ce temps, une scène qu'elle ne soupçonnait pas se passait au-dessous d'elle, dans la chambre de M^{me} Dercourt. Si, à travers le plancher, dans le silence de la nuit, aucun écho ne lui en parvenait, c'est que l'on parlait à voix basse ; mais ce chuchotement exhalait les élans et l'emportement de deux âmes : Raymond et sa mère étaient en présence. Ils parlaient d'Hélène.

... Voici Raymond qui frappe à la porte de sa mère, presque aussi timidement que tout à l'heure Lili à la porte de l'Argentine. Il est pâle, anxieux ! Quel que soit l'égarément de son amour, il a soudain, en présence de sa mère, comme un réveil de sa raison. M^{me} Dercourt est assise devant le guéridon où brûle la lampe ; elle ferme son livre ; elle lui sourit.

— Tu viens me voir, mon grand garçon ? Qu'est-ce qui t'amène ?

Raymond s'assied, hésite, puis, sans autre préparation :

— Maman, si j'épousais Hélène?

M^{me} Dercourt a un vif mouvement de surprise.

— L'épouser! Mais, mon ami, le mariage est une chose fort grave!

— Je veux le lui offrir, maman! s'écria-t-il avec une fougue agressive, déjà prêt à tous les combats.

Une inquiétude grandissante rembrunit M^{me} Dercourt.

— Tu veux! Tu veux!... Tu me fais peur!... Tu aurais dû m'avertir plus tôt, mon enfant, ne pas t'abandonner à des projets sérieux avant d'avoir acquis la certitude qu'ils étaient sans danger. Je veux croire que cette jeune femme mérite toute notre estime, mais je n'en sais encore rien, et...

Elle s'arrête brusquement de parler et questionne avec angoisse :

— Qu'as-tu, Raymond? La lumière de la lampe tombe sur ton visage, et il est tiré par l'anxiété. Tes yeux se détournent chaque fois qu'ils rencontrent les miens. On dirait que tu me tais quelque chose.

— Je ne te le tairai pas plus longtemps, car je connais ta bonté, ta mansuétude. Tu ne pourras garder rancune à une femme de ce qu'elle a souffert.

— Je ne comprends pas, mon enfant. Hélène pleure son premier mari, et je n'ai aucune envie de l'en blâmer. C'est plutôt toi qui pourrais en prendre ombrage. Mais puisque tu te crois capable de la consoler... Oh! Raymond, tu blêmes encore! Qu'as-tu?

Ce qu'il y a? Une petite phrase toute simple vient à son esprit pour répondre à sa mère : « Hélène a menti. » C'est pourtant la vérité qu'Hélène a menti, et qu'il souffre horriblement à le dire. Lorsqu'il est seul avec lui-même, sa pensée ardente et mal définie se défend de préciser la conduite de la femme aimée. Mais en cette minute, parlant à un tiers, il est obligé de se servir de

mots dont la netteté le frappe. « Hélène a menti. » Il ne le dit pas, il reste muet. Au bout d'un instant, il balbutie :

— Quelquefois une femme est obligée de prendre une attitude qui... qui ne correspond pas tout à fait à la réalité...

Cette phrase ambiguë, embarrassée, fait dresser l'oreille à M^{me} Dercourt. Une défiance croissante se lit sur ses traits. Elle se hâte de répondre :

— Je te le répète, on ne sait rien sur des personnes qui n'ont eu d'autres introducteurs dans votre foyer qu'un accident d'automobile et un grand fou. Et il va de soi que si tu voulais épouser Hélène Suarez, notre devoir à tous deux serait de prendre sur elle plus amples renseignements. Je pourrais écrire à Buenos-Ayres. Peut-être le consul de France a-t-il connu ce publiciste...

— Qui a rendu sa femme si malheureuse !

M^{me} Dercourt le regarde :

— Tu n'as plus besoin d'être renseigné ? Alors, parle, dit-elle froidement.

Raymond cherche ses mots :

— Si tu demandes des renseignements, on te dira peut-être qu'elle n'a pas fait bon ménage avec son mari... C'est pour se donner une sauvegarde qu'elle feint de le pleurer.

— Une sauvegarde ! Auprès de qui ?

— De tous les hommes que séduit sa beauté !

— Je croyais que, depuis son deuil, elle ne fréquentait personne !

— On te dira peut-être qu'elle a beaucoup voyagé, qu'elle a essayé de se remarier...

— Mais, malheureux, c'est une aventurière !

Le jeune homme osa s'écrier, sans en penser, hélas ! un mot :

— Elle n'a qu'un but : trouver enfin un cœur qui soit digne du sien. Elle ne demande pas autre chose !

M^{me} Dercourt se lève, toute droite. Raymond s'est déjà dressé.

— Et tu la crois ! Naïf ! Tu la crois ! Il faut que ces étrangères quittent la maison ! Comment toi qui, à Paris, dois voir de si jolies femmes, as-tu pu

t'amouracher à ce point de celle-là? La vie de province, la solitude... Tu commençais sans doute à t'ennuyer. Je n'aurais pas dû laisser grandir en toi cet amour dont je ne me défiais pas assez.

— Mon heure était venue, maman!

— Mais à présent je vois le péril! Raymond, c'est une aventurière!

Il dit avec un calme qui l'épouvante :

— Eh bien! supposons-le! Après?

— Comment! Après?

M^{me} Dercourt, suffoquée, se tait.

Raymond, le sourd, l'aveugle Raymond reprend avec violence :

— Hélène n'est-elle pas assez jeune pour être ramenée aux choses belles et douces de la vie? Après tout, est-ce sa faute si elle n'a eu personne pour l'aimer vraiment, la diriger? Renoncerais-tu à elle parce qu'elle a besoin de moi? Reconnais-tu là ton Raymond, toi qui t'es appliquée à développer en lui la générosité, le désintéressement?

Il s'arrête de parler. Il « sent » qu'une barrière morale s'est dressée entre sa mère et lui. Au moment où il guette une trace d'émotion sur son visage, il voit, au contraire, ses traits durcir. Les traditions de famille, le souci jaloux de l'honorabilité, voilà ce qui la domine, ferme son cœur à la pitié. Et puis, elle juge si chimérique le relèvement que son fils veut tenter!

— Raymond, je t'adjure de renoncer à ce mariage!

C'est tout ce qu'elle trouve à dire.

— Non!

Un « non » très sec, très dur, c'est tout ce qu'il trouve à lui répondre.

Jusqu'à ce qu'ils se séparent leurs âmes ne reprendront plus contact; ils n'auront l'un pour l'autre que des paroles blessantes ou maladroités. Ce ne sont plus deux tendresses essayant de se retrouver, prêtes à transiger sur ce qui les sépare. Ce sont deux puissances en lutte, deux droits antagonistes dont aucun ne veut plier.

— Raymond, si ton père était vivant, il t'ordonnerait de ne pas commettre cette folie!

— Mon père se souviendrait que j'ai passé l'âge d'obéir.

— Tu peux aussi te passer de mon consentement ; je te le rappelle, car tu ne l'auras jamais!

— C'est ton dernier mot ?

— Oui !

Ils se regardent. Sur leurs deux visages qui se ressemblent se lit la même opiniâtreté.

— Bonsoir, mère !

— Bonsoir, Raymond !

Il ne lui tend pas son front. Elle détourne la tête. Il sort, ravalant un sanglot ; et, seule, elle cache sa tête dans ses mains.

VIII

Voici que le lendemain l'heure du déjeuner sur-
prit au jardin Hélène et Pepa. Elles demeuraient
silencieuses. Chacune d'elles rêvait...

— A propos, demanda brusquement Pepa, ton
fiancé a donc appris que je ne suis pas ta belle-
mère ? Comment lui as-tu expliqué ce mensonge
dont je n'ai jamais compris la nécessité ?

— Je l'ai mis à ton actif. Hélas ! j'espérais qu'il
ne serait jamais dévoilé, et que, par jalousie, mon
nouveau mari, quel qu'il fût, écarterait promp-
tement de moi une femme qui me rappellerait trop
le premier !

Pepa levait très haut les sourcils. La cloche du
déjeuner l'empêcha de réfléchir à ce que son
optimisme essayait de prendre pour une boutade,
une charmante plaisanterie.

Ces dames ne remarquèrent pas que ladite cloche
avait pour elles un mauvais son. Et la jolie Hélène
mit à son corsage la première marguerite d'au-
tomne, une de ces petites marguerites à la corolle
bleue et au cœur d'or, que l'on appelle « Œil de
Christ ». Dès qu'elle eut pénétré à la salle à

Manger, la jeune femme fut glacée par l'accueil de M^{me} Dercourt, vers qui elle s'avancait tout émue et qui répondit à peine à son bonjour.

Le repas fut morne. Seuls les comparses s'efforçaient d'y mettre un peu de gaieté. Raymond ne mangeait pas, Hélène ne mangeait pas, M^{me} Dercourt ne mangeait pas. Aujourd'hui, Toinon se plaindrait de la grève des bouches. Lili, il est vrai, aurait pu être soulagée de voir pâlir le bonheur de sa rivale. Mais elle était la seule à ne s'apercevoir de rien. La consternation ambiante était si bien en harmonie avec la sienne qu'elle ne les distinguait pas l'une de l'autre.

Après déjeuner, Hélène s'excusa de ne pas prendre part à la partie de tennis que l'on avait projetée la veille. Sa fausse belle-mère partit crânement, la raquette à la main. Par la résille du toréador! Elle voulait « tenir » jusqu'au bout.

Hélène alla s'asseoir sous un berceau de clématites, au fond du jardin. Raymond, comme bien elle le pensait, vint la rejoindre. Sans prononcer un mot, elle l'interrogea du regard.

— Eh bien! ma mère refuse son consentement! gronda-t-il.

Il arracha une poignée de clématites et bouscula le guéridon de bois qui le gênait pour arpenter la tonnelle.

— Alors? murmura-t-elle, sans cesser de le regarder.

— Alors... je suis désespéré!

Elle se leva. Il reprit :

— Je suis partagé entre mes deux plus chères affections! Je vous aime trop pour vous laisser croire que je n'aime que vous. J'aime ma mère aussi!

Hélène détourna la tête, et, le front appuyé au fouillis blanc des clématites, elle se mit à pleurer.

Pour la première fois depuis qu'elle avait appris à simuler le chagrin, elle versait de vraies larmes. C'est pour cela peut-être qu'elles lui paraissaient aussi douces que la caresse des clématites humides sur ses paupières.

Pleurait-elle la fortune, le nom respecté de Der-

court? Pas en cette minute. Elle pleurait la tendresse inespérée qui s'était donnée à elle sans qu'elle la volât, et qui allait se reprendre. Elle pleurait l'appui de ce bras qui s'était offert pour la soutenir, elle qui en avait tant besoin! La veille, elle avait à peine envisagé cela, lorsqu'elle avait remporté son facile triomphe; et, au moment de perdre tout, c'était cela qu'elle regrettait. Une honte encore inconnue lui venait d'être repoussée de ce foyer prêt à l'accueillir; elle s'attristait d'être indigne de s'y asseoir.

Raymond fut bouleversé jusqu'au fond de l'être en voyant Hélène détourner son visage humilié et cacher ses larmes. Il ne se demanda point si ce repentir serait de longue durée, et il lui suffit de le deviner sincère. Il s'agenouilla devant elle, lui prit la main, balbutia des mots d'amour et de dévouement.

— Ne pleurez plus! Surtout, ne pleurez plus!

Elle pleurait encore. Hélas! maintenant, elle s'appliquait un peu. L'art, insensiblement, remplaçait la nature. Sa peine la servait si bien qu'elle s'efforçait d'en prolonger le plus possible la manifestation.

Alors, perdant la tête, ne sachant comment rendre courage à la jeune femme, Raymond se releva et appela :

— Tante Brigitte!

Il venait d'apercevoir, par les interstices de la clématite, la robe noire de la vieille demoiselle qui, de loin en loin, s'inclinait et se relevait. Elle ramassait du mouron pour un pierrot que, depuis quelques jours, elle soignait. En s'entendant appeler, elle resta immobile un instant, puis, secouant la tête, se remit à la besogne. Elle croyait s'être trompée. Il lui arrivait ainsi, parfois, d'entendre crier « Tante Brigitte! » par le murmure du vent ou le clapotement de l'eau, tant son désir était grand de se sentir utile aux êtres aimés qui, si peu souvent, avaient besoin d'elle. Pourtant, elle ne se trompait pas. La voix pressante de Raymond jeta de nouveau son nom. Elle se dirigea précipitamment vers la tonnelle.

Raymond s'effaça pour la laisser entrer.

— Tante Brigitte, dit-il, j'aime M^{me} Hélène, nous voudrions nous marier.

La vieille demoiselle essaya de prendre un air surpris. Elle avait de ces exquis scrupules. Elle s'accusait de deviner les choses qu'on ne lui disait pas ; et on oubliait de la mettre au courant de tant de choses ! Soudain, elle s'inquiéta. Tant que tout marchait bien, on se passait facilement d'elle. Et elle regardait alternativement les yeux rougis d'Hélène, le visage tourmenté de son neveu.

— Mes enfants, vous avez du chagrin ?

— Ma mère s'oppose à ce mariage ! dit Raymond, du ton de quelqu'un qui en appelle à la justice.

— Oh ! pourquoi ?

Et M^{lle} Brigitte serra les mains du jeune homme. Il répondit brusquement :

— Le sais-je ? Parce qu'Hélène a été malheureuse avec son premier mari, et qu'elle a cherché à se remarier, à trouver enfin quelqu'un qui l'aime et la comprenne !

Raymond trouvait-il que mentir une seconde fois est moins pénible que la première ? Se sentait-il plus d'audace en face de la vieille tante indulgente, dont les yeux pâlis voyaient tout en bleu ? Non, cette fois Raymond ne mentait pas. S'il répétait avec fougue à M^{lle} Brigitte les paroles qu'il avait murmurées avec tant de peine à M^{me} Dercourt, c'est que, depuis, Hélène les avait rendues vraies. Oh ! ces larmes qu'elle venait de verser ! Il enviait la clématite de les avoir essuyées !

La bonne tante jura d'user de toute son influence auprès de sa belle-sœur. Elle était éblouie par le roman que Raymond faisait un peu sien en le lui confiant. Et lui la regardait comme une vieille fée, plus zélée que puissante, mais qu'il lui était doux quand même de sentir favorable.

Cependant, Hélène observait la scène à travers ses cils encore humides. Ainsi, c'était tout ce que trouvait son ardent amoureux ? L'aboutissement de tant de fougue était la soumission au veto de

la mère et des plaintes puériles à une vieille tante sans autorité?

Une singulière énergie passa dans le regard de la jeune femme. Elle se leva.

— Monsieur Dercourt, voudriez-vous, je vous en prie, faire atteler?

— Pourquoi? demanda-t-il sans comprendre.

— Pour que nous puissions, M^{me} Pepa et moi, rejoindre Fonsgrêles, où notre auto, enfin réparée, nous attend.

— Hélène! Vous voulez partir!

— Non! Non! gémit M^{lle} Brigitte.

— Epargnez-moi tous deux, jeta Hélène, une insistance que je trouverais déplacée. Comment! M^{me} Dercourt ne me juge pas digne d'entrer dans sa famille et vous voudriez que je demeure sous son toit! Ayez davantage souci de ma dignité!

— Hélène! implora Raymond, mais c'est affreux! Nous ne pouvons nous séparer ainsi! Le dernier mot n'est pas dit. Ayez confiance en moi!

Haussant les épaules, elle passa devant lui, glaciale, hautaine :

— Cette fois, vous ne me retiendrez pas! La seule grâce que je vous demande est de ne pas m'accompagner à Fonsgrêles.

— Mon Dieu! Mon Dieu! répétait M^{lle} Brigitte, navrée par son impuissance.

— Mademoiselle, lui dit aimablement Hélène, vous voudrez bien remercier pour moi M^{me} Dercourt de son hospitalité et m'excuser si je m'éloigne sans prendre congé d'elle. Elle sera la première à comprendre. Adieu, Monsieur!

Raymond n'osa s'élancer sur les traces de la fugitive. Toute cette scène s'était déroulée si vite qu'il y croyait à peine. Il était pâle de rage et de désespoir.

— Que vas-tu faire, mon pauvre enfant?

— Obéir, tante Brigitte! Je vais prier qu'on attelle!

Les lèvres serrées, il s'éloigna.

IX

Parties! Les deux étrangères étaient parties! Lili, accablée par la soudaineté de son bonheur, se mordait la langue, se pinçait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, comme dans les *Contes des Mille et une nuits*.

Mais voici que, dans la matinée du lendemain, un bruit étrange la fit sortir de sa chambre. Des pas lourds, cadencés, ébranlaient l'escalier. Lili vit Toinon et le jardinier qui descendaient du grenier la malle de Raymond. Et elle murmura tout haut, comme pour mieux se pénétrer de l'affreuse tristesse qu'avaient pour elle ces quatre petits mots : « La malle de Raymond! » Sa malle! Autant dire son départ, son absence. Toinon paraissait attendrie à l'idée que cet enfant terrible de peintre allait faire ses adieux. Elle ordonna au vieux jardinier, qui, lui, gardait son calme et n'était pas plus ému de porter une malle que de dépoter une fleur :

— Vous arracherez pour Monsieur quelques radis roses. Il les aime. Je vas lui en servir ce matin.

Toinon cogna du poing à la porte de son maître.

— Entrez! dit une voix brève.

La malle entra... et disparut.

Il y avait quelqu'un qui partageait les angoisses de Lili, quelqu'un qui n'osait sortir sur le palier, mais qui, aux écoutes, se rendait compte de l'événement. M^{me} Dercourt, depuis le départ des intruses, n'avait pas échangé un mot avec son fils. Il l'évitait. Et elle le connaissait assez pour savoir que son mutisme n'était point le pardon. Lorsqu'elle entendit les allées et venues insolites de Toinon et du jardinier, elle se dit avec certitude : « Il va me fuir. »

Durant cette même matinée, Lili fut témoin d'un autre fait, non moins énorme. Elle arpentait solitairement l'escalier, errant comme un cœur en peine. Ses petits pas menus glissaient le long des

marches sans se lasser et semblaient vouloir ramener un peu de jeunesse et de vie dans la vieille maison morose, de même que l'on frictionne un corps inanimé pour y rappeler la chaleur. Aux paliers, elle jetait un regard éploré vers les portes fermées, dans l'espérance de voir surgir un visage, un sourire. Ne se trompait-elle pas ?

Ne pleurait-on pas au bas des marches ? Elle se pencha par-dessus la rampe et aperçut Toinon et le jardinier qui recommençaient leur ascension. La vieille bonne sanglotait dans son mouchoir. Lili les regardait monter ; et la cage de l'escalier lui faisait l'effet d'un gouffre d'où émergeait un nouveau malheur.

— Toinon ! Que vas-tu chercher encore ?

— La malle de Madame ! Courez m'attendre à la cuisine.

Pendant que Toinon répondait ainsi, quelqu'un prêtait l'oreille à ce nouveau remue-ménage auquel il ne s'attendait pas ; c'était Raymond. Lui non plus n'osait pas sortir sur le palier. Lui aussi, tout pâle, devinait ce qui allait arriver. Lorsque le trio formé par Lili, le jardinier, la cuisinière, fut passé, le jeune homme se dirigea vers la chambre de sa mère. A l'instant où il frappa, M^{me} Dercourt avait justement la main sur le bouton de la porte. Où s'apprêtait-elle à aller ? Une vive émotion se peignit sur son visage lorsqu'elle vit entrer son fils. Elle revint au milieu de la pièce et s'assit. Lui observait que les housses étaient déjà mises aux fauteuils, que les bibelots familiers avaient été rentrés. Il murmura d'une voix mal assurée :

— Pourquoi fais-tu apporter ta malle ?

— Parce que je m'en vais, mon enfant !

— Pourquoi t'en vas-tu ?

— Pour t'éviter de partir toi-même. Puisque c'est à cause de moi que tu es malheureux ici, je te laisse notre vieille maison. Moi, je vais...

Il n'écoutait plus. Il n'entendit même pas la fin de la phrase. Il remarquait que le visage de sa mère avait en une nuit plus vieilli qu'en des années. Elle se taisait maintenant. C'était à lui de parler. Qu'allait-il répondre ?

— Si tu veux t'asseoir, Raymond?

Le hasard voulut que le premier siège s'offrant à son regard fût la chaise basse où il avait coutume jadis de se blottir pour faire son câlin, son « encore petit ». Il s'y assit machinalement. Qui saura la secrète influence que les vieux objets, toujours mêlés à notre vie, peuvent exercer sur nous? Ce sont presque des amis, dont les conseils muets pénètrent à notre insu dans notre âme. Comment, assis sur sa chaise de petit garçon, Raymond aurait-il pu trouver une réponse arrogante? En voyant la tête de son fils au niveau de ses genoux, M^{me} Dercourt se mit à trembler un peu. Sa voix s'adoucit pour dire :

— Il te semblerait que ce n'est plus la maison, si au lieu de la maman que tu aimais, celle d'autrefois, tu trouvais celle d'aujourd'hui, que tu n'aimes plus.

Il murmura :

— Oh! si, je t'aime! Tu comprends bien, je ne veux pas que tu partes! Laisse-moi m'expatrier, aller au diable. Crois-tu que je resterai davantage aux *Chouettes*, si tu n'y es plus? La maison sans toi ne serait pas la maison.

Elle n'osait pas lui poser la main sur la tête, mais elle caressait doucement le dossier de la chaise basse.

— Et... la maison avec moi?

Pendant ce temps, à la cuisine, Lili éprouvait une grosse déception. Elle avait compté savoir par Toinon le fin mot de ce qui se passait. Or, Toinon avait le travers de grossir démesurément l'importance de ce qui la concernait. Ce qu'elle tenait à raconter se réduisait à ceci : Suivrai-je ma maîtresse dans son exil, ou resterai-je à garder la maison? Rien n'est plus douloureux que le combat de deux tendresses. Toinon pleurait et oubliait de faire le dîner. Brusquement, elle se tourna vers Lili :

— J'irai avec Madame! Pauvre de moi, j'irai avec Madame!

Aussitôt, par un revirement bien humain, elle

regarda son fourneau, ses casseroles, son évier, et se remit à gémir :

— Ah! les engeances! Avoir mis la brouille entre la mère et le fils! Comment sera notre nouvelle cuisine? Aurai-je un garde-manger bien frais? La cheminée tirera-t-elle? Ce « fait-tout »... ce petit fait-tout si commode, Lili, voulez-vous demander à Madame si je peux l'emporter?

En temps normal, Lili aurait peut-être fait remarquer à la cuisinière qu'on ne dérange pas les gens pour aussi peu de chose. Mais Lili était démoralisée. Elle prit le fait-tout et, arrivée au seuil de M^{me} Dercourt, le laissa tomber de saisissement joyeux. Par la porte laissée ouverte, Lili venait d'apercevoir une mère et un fils qui se tenaient étroitement embrassés.

— Veux-tu que nous tâchions de rester d'accord, de rester amis, dans notre vieille maison? Je t'ai refusé l'autre jour mon consentement à ce mariage. Je te l'accorderai peut-être, mon enfant chéri. Patiente un peu. Elle t'attendra si elle t'aime. Et, devant cette preuve d'amour, j'essaierai d'oublier tout ce qui me fait craindre pour ton bonheur, je l'accepterai comme fille. Je souhaite de m'être trompée sur son compte; dans ce cas, je saurai me faire pardonner à force d'affection. Mais soumettons-la du moins à cette épreuve : qu'elle t'attende un an!

Il balbutia dans un baiser, triste :

— Soit!

X

Un an! Cela paraissait à Lili aussi bien qu'à Raymond une éternité; seulement, ils ne la considéraient pas du même œil. Et la petite cervelle finaude de Lili devina très bien la ruse de M^{me} Dercourt. La mère espérait que l'amour de Raymond se lasserait d'ici là. Cet espoir, la petite cousine le caressait aussi. Elle dit à sa trop grande, à son encombrante jeunesse : « D'ici un an, tu seras un

peu usée.» Elle remit à Toinon les morceaux du fait-tout avec une désinvolture qui courrouça la vieille bonne :

— Puisque je t'assure que je m'en fiche de ta casserole! Tante Dercourt reste, et Raymond aussi, et toi aussi!

Devant cette triple bonne nouvelle, Toinon ne grogna pas trop.

Lili se rendit dans la chambre d'Hélène où personne n'était encore entré depuis son départ. Elle fit à cloche-pied le tour de cette pièce où, l'avant-veille au soir, elle était entrée en suppliante et où une voix moqueuse l'avait traitée de petite peruche. La belle personne qui avait prononcé ces mots n'était plus aujourd'hui étendue sur la chaise longue qui ouvrait vainement ses bras vides. Lili, triomphante, voulut s'assurer qu'elle ne se trouvait pas davantage dans les armoires.

Et puis qui sait si, dans la hâte de son départ, Hélène n'avait pas oublié quelque joli et coûteux colifichet? Lili n'était pas riche; elle le savait; sa tante Fabre le lui répétait assez. Elle ne pourrait jamais prétendre pour son compte à de luxueuses toilettes. Elle aurait pourtant, lui semblait-il, commencé à les aimer. Hélas! les armoires étaient vides. Hélène n'avait point négligé de faire sa valise avec soin.

Il est rare pourtant que l'ennemi n'oublie rien de ses armes et bagages. Lili, fouillant le tiroir de la toilette, découvrit un bâton de rouge et une poudre d'un noir bleuté.

Lili, bien que très innocente petite fille, comprit sur-le-champ que le bâton de rouge était pour les lèvres et que la poudre noire, bleutée, convenait aux cils. Elle venait de mettre la main sur deux facteurs de la beauté d'Hélène, et, ma foi, sa main se referma. Il est de bonne guerre de s'enrichir des dépouilles du vaincu!

Lili se sauva, emportant son butin et songeant :

« Je pourrais bien essayer! »

De nouveau, elle interpella sa jeunesse : « Toi, je vais t'aider à te dévider plus vite! Je vais me transformer en grande demoiselle! »

Lili se campa devant son miroir et frotta vigoureusement avec le bâton de rouge ses lèvres fraîches qui devinrent écarlates. Elle frottait, frottait toujours. Elle ne s'arrêta que lorsque sa bouche eut le terrible sourire d'une statue de déesse hindoue, barbouillée de sang. Mais ce sourire était satisfait. Lili aimait les résultats visibles; elle n'appréciait point les demi-teintes. Elle se contempla un bon moment de face, de profil, de trois quarts. Dans ce visage féminin, et plus enfantin du tout (c'est Lili qui parle), Raymond ne reconnaîtrait plus la gamine de la veille, il...

Mais à l'instant de sortir de sa chambre, Lili ressentit une telle émotion que, les jambes fauchées, elle ne bougea point. Et puis Raymond ne serait pas seul. Que diraient les autres en la voyant métamorphosée?

Elle fut intimidée d'avance à la pensée du succès qui l'attendait. Les actrices débutantes, prêtes à entrer en scène, connaissent ces coquettes terreurs. Elle essaya d'enlever le fard de ses lèvres, ce qui lui donna beaucoup de mal. La tache rouge, pareille à celle de la clef de Barbe-bleue, s'avivait à mesure qu'on l'essuyait. Lorsque Lili entra au salon, elle avait les lèvres étrangement luisantes.

— Ne mens pas! Tu viens encore de voler des fruits au verger! lui dit sa tante d'un ton sévère.

Puis on ne s'occupa plus d'elle.

On était d'ailleurs assez gai. Les invités des *Chouettes* qui, la veille au soir, au salon, avaient tenu un conciliabule secret, s'étaient résolus à trouver chacun un prétexte pour quitter au plus tôt la vieille maison troublée. Spectateurs muets, mais attentifs, du conflit né entre M^{me} Dercourt et Raymond, ils sentaient que leur présence devenait importune. Mais lorsqu'ils virent entrer la mère appuyée au bras de son fils, ils turent les phrases préparées d'avance, échangèrent un regard d'agréable étonnement, et les langues se délièrent pour projeter à nouveau des parties de plaisir. M^{me} Dercourt montrait beaucoup d'entrain. Lili était étourdissante. Seul, Raymond demeurait per-

plexe. Où était Hélène? Comment pourrait-il retrouver sa trace et lui faire savoir que l'avenir leur appartenait?

L'après-midi, s'étant parée à nouveau de son sourire carminé et ayant ombré ses cils à tour de bras, Lili sortit discrètement de la maison et alla faire un tour au jardin, puis au verger, puis au bois. Elle minaudait en cueillant une fleur ou en écartant une branche. Et bientôt la solitude qu'elle avait souhaitée l'irrita. Il lui tarda de juger de l'impression qu'elle produirait sur un être humain.

Soudain, elle s'arrêta, glacée par une rencontre inopinée : la Bête de l'Apocalypse, surgissant des buissons, ne l'aurait pas émue davantage que le petit chien *Kiki*, furetant, la queue basse, au milieu des feuilles sèches. *Kiki*, Dieu du Ciel! *Kiki*!

Non, Pepa n'avait pu l'abandonner, et puisqu'il rôdait ici, c'est qu'elle-même n'était point partie! Et, elle restant, il y avait des chances pour que Hélène... Et une conclusion exaspérante s'imposait à Lili : les Argentines s'étaient installées dans le pays, pas loin de Fonsgrêle, peut-être...

Les pensées de la fillette avaient couru plus vite encore que *Kiki*. Tout content de la rencontrer, il s'élança vers elle...

— Va-t'en! Va-t'en, vilaine bête!

Elle ramassa des pierres moussues, des débris de bois mort, et les lui jeta. La présence du petit animal lui était importune, odieuse. Que de tristes jours il lui rappelait, lui présageait encore! Elle s'acharnait à sa poursuite; tout lui était bon comme projectiles : les noix de galle, les champignons mordorés, les touffes de bruyère aux racines terreuses. La petite silhouette de *Kiki* affolé, gémissant, passait entre les arbres; quand les épines d'une ronce s'accrochaient à son pimpant manteau rouge (car le malheureux avait encore son manteau), se sentant retenu et croyant l'ennemie proche, il hurlait plus fort.

A la fin, Lili, hors d'haleine, parvint au bord de la Linoise : c'était le nom du ruisseau qui traversait la propriété. Elle se pencha pour regarder son image, entre les nénuphars et les ajoncs, et aper-

cut une figure si empourprée qu'y tranchait à peine la bouche vermillon, une figure franchement méchante. Alors Lili sentit cette souffrance lourde, indéfinissable, qu'elle connaissait bien, qu'elle ne pouvait éviter lorsqu'elle avait fait un devoir de travers ou répondu de façon impertinente, et qui était le remords. Pauvre *Kiki!*... Pauvre *Kiki!*... Le pourchasser, le maltraiter ainsi, lui qui, égaré, était venu vers elle avec tant de confiance!

Elle murmura d'un ton piteux :

— Pourtant, j'aime les bêtes!

Sans plus remuer, pour ne pas l'effrayer, s'il se décidait à reparaitre, elle l'appela doucement. Longtemps, ce fut en vain. Et déjà elle sondait le ruisseau d'un regard inquiet, se demandant s'il n'aurait pas fait un plongeon sous le tournoisement des libellules, lorsqu'elle vit ramper vers elle un petit gnome au manteau rouge... *Kiki*, habitué à être toujours entre les bras de quelqu'un, préférait encore une correction à la solitude. Il s'approchait, pas fier, quémandant par toute son attitude le pardon de la faute énorme qu'il avait dû commettre. Lili le ramassa. Lorsqu'elle tint ce petit corps haletant, sa dureté lui sembla encore plus grande, et elle eut peine à s'empêcher de pleurer :

— Mon pauvre chien! Ce n'est pas ta faute si tu leur appartiens. Nous sommes bien malheureux tous deux! Que vais-je faire de toi? T'abandonner ici? Mais tu es si bête que tu te laisserais mourir de faim dans le bois... Te ramener à la maison? Tu comprends bien que je ne peux pas... Ce serait apprendre à Raymond qu'« elles » ne sont pas encore parties, le remettre sur leur piste. Et il s'y lancera bien assez tôt, sans que toi et moi nous nous en mêlions! Il vaut mieux que tu restes ici. N'est-ce pas que le petit *Kiki* va rester ici? Il mangera des mulots et des mûres... Il...

Le chien, comme s'il comprenait, se mit à geindre et à lui lécher les mains. Alors Lili l'emporta vers la maison. Cette caresse l'avait touchée; elle n'en recevait pas beaucoup.

La première personne qu'elle rencontra sur le perron fut son cousin. Elle oublia *Kiki*, qu'elle

tenait sous son bras, pour se rappeler qu'elle avait des cils épais et des lèvres très rouges. Elle ne fut pas étonnée de voir Raymond descendre avec empressement à sa rencontre. Toute clairvoyance l'avait de nouveau abandonnée ; il ne lui vint pas à l'idée que le beau peintre s'élançait simplement au-devant de *Kiki*.

— Où as-tu trouvé ce chien, ma mignonne? questionna-t-il, ému.

C'était une façon de s'intéresser à elle. Elle lui raconta fidèlement l'histoire, ... en omettant, toutefois, les conjectures qu'elle avait formées au sujet des Argentines, les pierres jetées à *Kiki* et son hésitation à le ramener ici. Raymond était tout oreilles et savait gré au hasard.

— Il faut prévenir ces dames! dit-il avec transport.

Il se retourna vers sa mère qui apparaissait derrière lui :

— M^{mes} Suarez doivent être encore dans le pays. Lili a trouvé leur chien. Moi qui m'apprêtais à écrire à Buenos-Ayres que tu demandais un délai d'un an pour ouvrir tes bras à Hélène! Je vais faire la commission de vive voix.

M^{me} Dercourt aurait cent fois préféré la forme épistolaire. Une lettre peut se perdre en route, surtout lorsqu'elle va jusqu'à Buenos-Ayres. Et puis, le fait que les aventurières étaient demeurées dans le pays lui semblait de mauvais augure. Qu'attendaient-elles pour partir?... Cependant, la mère de Raymond n'osa formuler d'objection et, afin de ne point répondre, détourna la conversation, se mit à plaisanter, alors qu'elle avait le cœur tout à coup serré :

— Oh! comme Lili est drôle!

— Pourquoi? demanda Raymond, avec une entière bonne foi.

Les yeux des peintres amoureux regardent sans voir. Mais, après l'exclamation de sa mère, il daigna devenir plus attentif et partit d'un éclat de rire :

— Dis qu'elle est tordante! Ces cils d'odalisque, cette bouche peinturlurée! Qu'est-ce qui t'a pris,

Lili, de te faire si belle? Qui veux-tu séduire?
— Pas toi, toujours! répondit Lili avec fureur.

Elle entendit M^{me} Dercourt qui disait dans un soupir à M^{lle} Brigitte :

— Que n'y a-t-il ici une jeune fille capable de le guérir!

« Hélas! pensa le pauvre petit bout qu'était Lili, il n'est pas si commode que cela d'être une jeune fille! »

XI

Raymond, à cheval, dévorait l'espace qui le séparait de Fonsgrêlé. Les phrases caressantes qu'il dirait se pressaient à l'envi sur ses lèvres. Et il se représentait la joie mélancolique d'Hélène, les serments échangés qui leur rendraient moins dure la séparation.

Il alla s'informer à l'auberge où avait été soigné le chauffeur et où la veille ces dames avaient été ramenées en voiture.

Des sourires plus ou moins discrets l'accueillirent, car l'auberge était le coin du pays où l'on jasait le plus des affaires du prochain. Mais, bah! le jeune homme sacrifiait volontiers son amour-propre à son amour! Et, sans souci des buveurs, il interrogea la servante. Elle ignorait où étaient ces dames. Elles avaient quitté l'auberge. Elles étaient parties à pied, suivies d'une petite servante qui traînait leurs bagages dans une brouette.

— Oui, Monsieur, parties sans même dire où elles allaient!

— Quel chemin ont pris ces dames?

— On les a vues tourner là, au coin du sentier bordé de cognassiers; on a envoyé un gamin les épier. Mais il s'est arrêté pour dénicher un merle et a perdu leur trace!

Raymond quitta l'auberge assez désorienté.

Après avoir tourné la fameuse haie de cognassiers, il s'était remis à cheval et laissait sa monture aller au pas. Il faisait un joli temps bleu. Les grill-

lous chantaient. Les coings cotonneux répandaient une odeur grisante. La campagne offrait des lignes nettes et des nuances délicates, ainsi qu'en ont les images. Et c'était bien comme une image qu'en ce moment Raymond la considérait, une image-devinette, où il fallait trouver Hélène en regardant les chênes de biais, et de haut en bas, en suivant le dessin des tiges de maïs ou des ceps de vigne.

Soudain, il aperçut à quelque distance un toit de tuiles, environné de grands buis. C'était l'une de ces petites maisons qui servent de pied-à-terre aux campagnards cossus, lorsque la vendange, la glandée ou la récolte du maïs les appellent en un lieu distant, où ils ont besoin de camper quelques jours. Sur le chemin qui y menait, une femme se hâtait, autant que le lui permettait sa corpulence : c'était Pepa.

Mais *Sultan* eut beau galoper, la grosse dame qui trottinait aux abords de la maison arriva avant lui. Lorsque le cheval, écumant, s'arrêta au seuil, la porte était déjà refermée.

Raymond ne s'attarda point à contempler le logis rustique. Il mit tant de cœur à frapper que le marteau, d'ailleurs peu solide, se détacha. Le jeune homme crut entendre un certain remue-ménage à l'intérieur ; puis la porte s'ouvrit et une petite bonne, aux yeux sournois et aux joues criblées de taches de rousseur, le dévisagea, en tortillant le torchon sale qu'elle portait en guise de tablier.

— Ces dames veulent-elles me recevoir ? demanda gaîment Raymond, qui attachait déjà *Sultan* à un massif de buis.

— Y a personne ici !

— C'est trop fort ! Ah çà ! vas-tu me fermer la porte au nez, gamine ?

Le futur était de trop ; la porte venait de se refermer avec un grincement de gonds rouillés. Raymond, piteux et furieux, regrettait amèrement de ne pas avoir amené *Kiki*. Pepa aurait-elle pu résister aux aboiements plaintifs de son favori ?

Le peintre cria :

— Nous avons votre chien ! Nous avons recueilli *Kiki* !

La petite maison, si elle refusait de s'ouvrir aux gens, devait laisser entrer les sons! De fait, à cette phrase magique, une croisée s'entre-bâilla. La tête de Pepa se montra. Jamais il ne lui avait vu une expression aussi sévère. Oh! l'arrondissement de ces yeux! Les plis de ce front! Le jeune homme ne se doutait point que, derrière Pepa, dans l'ombre de la pièce, se tenait une jeune femme vindicative et ambitieuse qui dictait à sa pseudo-belle-mère l'attitude belliqueuse à prendre, la comédie à jouer.

— Madame, dit Raymond, avec un salut jusqu'à terre, nous avons trouvé votre petit chien mourant de faim dans notre bois.

— Merci, Monsieur! répondit sèchement Pepa, refoulant son émotion. Je l'enverrai chercher.

— Je vous l'amènerai, chère Madame!

— Du tout, Monsieur. Ne prenez pas cette peine!

La petite croisée fit mine de se refermer.

— Ne vous en allez pas encore! supplia le jeune homme. Comment va M^{me} Hélène?

En cet instant, le croissant de la lune, indécis et léger dans le ciel encore bleu, pointa derrière la maison, par-dessus les hauts buis. Et Raymond se fit l'effet d'un pauvre Pierrot bafoué, grattant en vain de la guitare pour une Colombine qui ne le voulait pas écouter.

— Hélène est malade! cria Pepa, non sans avoir tourné la tête vers l'intérieur de la pièce. Sans cela, nous serions déjà loin! Et nous nous sommes cachées ici pour que vous perdiez notre trace!

— Malade?

— D'humiliation!

Raymond se sentit pâlir :

— Laissez-moi entrer! Je lui apporte une nouvelle qui, peut-être, lui fera du bien!

— Vous n'avez rien à lui dire. Dès qu'elle va être en état de supporter le voyage, je me hâterai de mettre entre elle et vous beaucoup de distance et d'oubli.

— Je veux l'épouser! protesta violemment

Raymond. Ma mère y consent enfin, ne demandant qu'un délai d'un an.

La grosse M^{me} Suarez se retourna de nouveau vers l'intérieur et répondit avec effort :

— Je dis non!

— Quoi! c'est vous maintenant qui vous opposez à notre bonheur? De quel droit?

— J'aime Hélène comme ma propre fille, et j'ai sur elle plus d'influence que vous ne le supposez. Je ne veux plus qu'elle s'expose à des affronts dont elle a encore le rouge au visage. Lui proposer un délai d'un an! Quelle nouvelle vexation lui infligez-vous là! Non! Vous avez cru lui faire une grande faveur! Trop grande, en vérité; nous ne l'acceptons pas!

Pepa étouffa un énorme soupir, essuya son front en sueur. La fenêtre se referma. La lune moqueuse devenait d'argent vif sur les cimes noires des buis. Les grillons riaient sous les mottes de terre. Raymond détacha son cheval et, la mort dans l'âme, partit.

L'atelier du peintre occupait un petit avancement de la maison d'où l'on découvrait aisément le chemin menant à la route. Lili s'était postée dans cet atelier pour guetter le retour de son cousin. Où était sa timidité de naguère? Tant qu'elle avait aimé Raymond, un pieux respect l'avait écartée des lieux où il travaillait. Aujourd'hui qu'elle le haïssait, elle bousculait sans vergogne toiles et chevalets, se souciait peu de la réprimande qu'elle s'attirerait peut-être, ne songeait qu'à s'installer commodément à la croisée...

Oui, Lili haïssait Raymond... Sa haine avait poussé tout à coup, lorsqu'il s'était moqué avec un impitoyable aveuglement de son pauvre désir d'être plus jolie, de sa bouche trop rouge, de ses cils trop noirs. Le voyant partir à cheval pour aller porter à Hélène une douce nouvelle, Lili lui avait souhaité tout bas de se casser en route un bras ou une jambe, voire les deux à la fois. Souhait affreux formé avec sincérité. Et à mesure que les heures s'écoulaient, à mesure que l'absence de Raymond se prolongeait, une peur superstitieuse s'emparait

de Lili repentante. Si l'accident qu'elle s'était plu à rêver venait à se produire! Elle regardait anxieusement le chemin désert, lorsque le trot d'un cheval la fit tressaillir.

Était-ce Raymond? Le trot se rapprochait d'instant en instant. Mais soudain elle n'entendit plus rien... Que signifiait ce brusque silence? Simple-ment ceci, à quoi Lili ne pensait pas : le cavalier venait de rencontrer sa mère, il la suppliait de renoncer à ce délai d'un an que les deux Argentines considéraient comme injurieux. M^{me} Dercourt se récriait. Comment! Ce délai constituait la seule garantie qu'elle exigeât, puisqu'elle renonçait à toutes les autres, garantie d'un sentiment durable chez Hélène... Et cela même on le lui refusait? On ne voudrait lui faire aucune concession, à elle qui en avait tant fait? Cette fois elle demeurerait inflexible!... Et Lili entendit de nouveau le pas du cheval, vit apparaître Raymond au tournant bleui par le crépuscule...

Elle n'était pas la seule à guetter le retour de l'amoureux. M^{me} Dercourt, désireuse de partager avec son entourage le poids de ses préoccupations, s'était discrètement confiée aux Fabre et aux nouveaux mariés, qui, d'ailleurs, avaient tout deviné. Le seul changement serait que l'on pourrait s'entretenir ensemble de ce que chacun pensait tout bas. Mais la mère, inquiète, aurait eu grand tort d'attendre de ses hôtes un appui quelconque.

M^{me} Fabre triompha, lui déclara rondement que cela devait arriver.

Quant à Clotilde et à son mari, ils décidèrent de partir le lendemain si Raymond revenait avec une mine déconfite, car la tristesse ambiante commençait à leur peser. Ils s'étaient embusqués derrière leurs volets.

Quand le peintre apparut, ils ne purent pas très bien, à cause des ombres du soir, distinguer son visage; mais combien son attitude prostrée exprimait la défaite!

Lili s'était écartée de la croisée dès que le pas de *Sultan* avait résonné sous la maison. Sans prendre le temps de mettre en ordre ses idées, elle opérait

sa retraite à travers les socles, les draperies, les boîtes à couleurs. Tout à coup, elle s'arrêta, effarée, et se jeta derrière le bédouin en bois, grandeur nature, qui cette fois lui servit de paravent. On ouvrait la porte. Lili, qui ne voyait rien, hormis un burnous, reconnut le pas de son cousin, un pas nerveux, saccadé. Le jeune homme, voulant fuir les questions, redoutant également l'apitoiement et la moquerie des visages, venait de monter d'un trait à son atelier, où il était sûr, du moins, d'être laissé tranquille.

Le silence emplissait de nouveau la pièce, et Lili se demandait avec un peu d'angoisse ce que pouvait bien faire le nouvel arrivé, lorsqu'elle entendit un bruit étouffé de sanglots. Elle sortit de sa cachette. Elle vit Raymond qui s'était laissé tomber sur un siège et cachait sa tête dans ses mains. Lili fut bouleversée. Un homme qui pleure! Les larmes de petites filles ne comptent guère. Mais celles que de fortes mains viriles essaient en vain de cacher, comme elles doivent faire mal!

Prête à s'approcher de lui pour tâcher de le consoler, Lili se félicita d'avoir effacé sur son visage toute trace de fard. Elle renonçait à jouer à la dame, et elle pardonnait les moqueries de son cousin. Peut-être les fillettes qui tentent de dissimuler leur toute jeunesse sont-elles aussi ridicules que les vieilles personnes se donnant des airs de jouvencelles.

Lili n'avait plus qu'un désir : redevenir l'amie du grand cousin. Et elle devinait soudain qu'en s'efforçant de conquérir son amour, elle ne réussirait qu'à l'agacer ou à le faire rire. Raymond ne pouvait aimer en elle que l'enfant!

Eh bien! tant pis! Elle fut assez courageuse pour étouffer jusqu'à un soupir, et, avec une gentille résignation, s'agenouilla près du jeune homme, qui ne l'avait pas entendue venir. Elle essaya doucement de lui écarter les mains. Alors, il tressaillit, se leva d'un bond :

— Qui est là? C'est toi, Lili! Mais tu es donc fourrée partout! Laisse-moi! Va-t'en! Tu sais bien que c'est défendu d'entrer dans l'atelier!

Il parlait d'une voix rauque, pleine de sanglots.

— Je m'en vais, Raymond. Mais laisse-moi essayer de te consoler un peu. Tu pleurais... Si! Si!... tu pleurais!

Piteusement, elle se mit à en faire autant. Les consolations qu'elle aurait tant voulu trouver ne lui venaient pas. Les plaintes de son propre chagrin montaient à ses lèvres, et elle gémit sans savoir ce qu'elle disait :

— Nous étions si heureux aux vacances dernières! Tu étais gentil pour moi... Tu me faisais des sifflets avec du boux. Tu me racontais des histoires. Tu allais me ramasser mon volant quand je t'envoyais par-dessus la haie. Tu t'apercevais que tu avais une petite cousine. Je ne demande plus que cela. Mais songer que même cela je l'ai perdu! Tu me montrais tes tableaux, quelquefois tu me demandais mon avis. Oh! Raymond! Ne me regarde plus si tu veux, gronde-moi, fais-moi partir de chez toi, mais ne pleure pas! Te voir pleurer me désespère! Nous étions si heureux! Tu te rappelles, la fois où tu m'as prise en croupe. Sultan allait vite, vite! Je m'imaginai que nous partions pour un grand voyage, que tu m'emmenais je ne sais où, que nous ne reviendrions jamais. Nous avons croisé une charrette de vendange qui...

Raymond n'écoutait plus. La dernière phrase de sa petite cousine l'avait, chose étrange, rendu brusquement songeur. Bien mieux, son visage crispé s'était un peu rasséréiné comme si l'aile de l'espoir l'avait frôlé à l'improviste.

Il évoquait à son tour un lointain voyage, mais ce n'était pas Lili qu'il emportait en croupe. La fuite, l'enlèvement, si toutefois Hélène daignait s'y prêter; il venait de trouver peut-être la solution la meilleure. Elle supprimait du jour au lendemain toute entrave, toute lutte. Le jeune homme, gâté par la vie, ne pouvait supporter les obstacles ni travailler longtemps à les vaincre. Il préférait les enfoncer d'un coup d'épaule. C'était un impatient et un passionné, deux titres aux grelots de fou.

Lili ne s'étonna point du brusque apaisement provoqué par ses paroles. Raymond était sensible à l'affection qu'elle lui témoignait. Quoi de plus naturel?

Il murmura, la voix radoucié :

— Tu es une bonne petite fille... Va!

Et elle s'en alla, ayant moins de peine puisqu'elle avait un peu calmé celle de son cousin.

XII

On sut bientôt aux *Chouettes* la cause du chagrin de Raymond. Hélène ne voulait pas entendre parler d'un délai humiliant, et Pepa l'entretenait dans sa décision, tisonnait sa colère. Le jeune homme racontait la chose à qui voulait l'entendre, avec une amère désinvolture. Il répétait âprement : « Rien à faire! »

C'est donc qu'il avait renoncé à ses projets? Toinon, à qui il tardait de mettre un définitif tiret au bas de la page, ne barguigna pas : elle proposa de noyer *Kiki*, ce dernier vestige d'une époque disparue. Raymond aima mieux attendre qu'« on » vint le réclamer. C'est ainsi que, sans qu'il s'en doutât, la vie de *Kiki* ne tint qu'à un fil, cependant que lui-même tenait à une petite ficelle : on l'avait attaché au seuil de la porte, du côté du jardin. Il passait son temps à gober les mouches.

Pas plus que *Kiki*, Georges n'abandonna les *Chouettes*. Le timide amoureux d'Hélène attendait-il, lui aussi, qu'« on » vint le réclamer? Il refusa de suivre sa sœur et son beau-frère qui, fidèles à leur dessein, se hâtèrent de fuir. Et Clotilde, devant l'obstination du gamin à demeurer en un lieu où il ne s'amusait guère, dit malicieusement à Lili :

— Il ne s'est pas confié, mais je suis sûre qu'il reste pour toi!

— Moi, répondit la petite, je n'en suis pas aussi sûre!

Ah! peu lui importait! Ses préoccupations allaient bientôt tourner au tragique.

M^{lle} Brigitte et Lili descendirent au jardin recueillir des graines de roses trémières. La vieille demoiselle détachait de la haute tige les capsules vertes et rondes, les ouvrait et filtrait entre ses doigts les graines minuscules que Lili recueillait dans un cornet de papier.

Le métayer vint à passer. M^{lle} Brigitte, qui avait relevé la tête au bruit de ses sabots, lui adressa un bon sourire.

— Vous êtes-vous entendu avec mon neveu au sujet de la vendange?

— Il m'a dit comme ça qu'il ne la surveillerait pas, cette année! Encore un peu plus d'ouvrage pour moi.

— Il craint sans doute de n'avoir pas le temps! murmura la vieille tante, dont la voix s'altéra un peu.

Les vendanges! Il les avait toujours surveillées!

— Oh! ce n'est pas que je lui en veuille, à M. Raymond! protesta le métayer. Il est même bravement gentil. Ainsi, ce rideau de vieux saules, au bord de la Linoise, que j'ai tant envie de couper...

— Et qu'il vous a toujours défendu de toucher. Vous les voyez avec des yeux...

— De métayer, pardi, Mademoiselle!

— Mais lui les voit avec des yeux d'artiste, et il tient à ce joli coin plus qu'à toute sa propriété!

— Pas moins qu'il m'a dit comme ça : « Coupez-les, ça m'est égal! »

Et, faisant claquer ses sabots, le métayer continua son chemin.

M^{lle} Brigitte resta interdite, soucieuse. Quant à la fillette, elle s'épouvanta : Que Raymond refusât d'assister aux vendanges, cela pouvait à la rigueur s'expliquer par un départ pour Paris. Mais qu'il livrât du même coup au vandalisme de son métayer les vieux saules de la Linoise, voilà qui signifiait un voyage plus long, un voyage sans retour. Lili, pour qui n'existait pas de demi-mesure, songeait : « Il va se tuer! »

Les petits faits qui se succédèrent jusqu'à la nuit ne firent que corroborer ses craintes et accroître sa terreur. M^{me} Dercourt, qui ne paraissait point inquiète, mais seulement désireuse de distraire Raymond, lui proposa de lancer, dès à présent, leurs invitations annuelles. Il refusa évasivement. Le soir, avec la petite carabine de Georges, il prit pour cible une étagère qui occupait l'un des angles du salon. Il l'avait lui-même découpée dans du bois lorsqu'il était enfant, et elle lui demeurait chère. Il se plut à la briser. Sa mère lui en fit le reproche.

— Bah! répondit-il, elle t'encombre; elle n'avait de valeur que pour moi!

Lili le regardait avec des yeux désespérés.

Quand l'obscurité fut descendue, quand les chouettes commencèrent à hululer dans le bois où passait le vent d'automne, M^{lle} Brigitte entendit dans la chambre voisine de la sienne — et qui était celle de Raymond — craquer les vantaux des armoires, s'ouvrir et se fermer les tiroirs. Intriguée, elle sortit à pas de loup dans le jardin et recula jusqu'à ce qu'elle aperçût la croisée de son neveu. Cette croisée était éclairée par un reflet rouge et dansant, et une fumée légère s'échappait du toit, glissait à travers les étoiles. Le jeune homme avait allumé du feu? Était-il souffrant?

M^{lle} Brigitte rentra précipitamment et monta chez lui quatre à quatre. Sans frapper, elle ouvrit la porte, vit d'abord le feu dévorant des papiers, ensuite Raymond, assis devant sa table, en train d'écrire. Une sombre surexcitation se lisait sur son visage. A l'entrée de la vieille fille, il se hâta de cacher le feuillet sur lequel il écrivait et la regarda d'un air mécontent et interrogateur.

— Mon petit, mon grand petit, que prépares-tu?

Il ne répondit point.

— Mon petit, ne puis-je quelque chose pour toi?

Après un nouveau silence, il murmura :

— Si!

Et ajouta :

— Parle plus bas!

— Que puis-je faire? questionna-t-elle d'une voix faible.

Si elle baissait le ton, ce n'était pas seulement pour obéir à l'injonction de son neveu, mais parce qu'elle commençait à trembler. Qu'allait-il lui demander? Il le lui apprit vite, se sentant peu disposé aux précautions oratoires.

— Trouve-moi un moyen de parler à Hélène!

M^{lle} Brigitte se mit à regarder le feu avec des yeux perplexes, et il lui parut que les flammes dansaient une sarabande malicieuse et chuchotaient : « Hum! Hum! c'est grave! » Elle ne put qu'articuler :

— Moi!

Déjà, il s'impatientait.

— Je ne sais comment arriver jusqu'à elle. Il s'agit de tromper la surveillance de Pépa. Je ne pensais pas à m'adresser à toi. Mais, puisque tu me répètes ton affection...

— Elle ne te manquera pas, mon grand petit. Du moment que tu fais appel à moi, je réponds : « Présente! » Tout de même... Il me semble... Si tu lui écrivais?

Raymond retira du buvard le papier qu'il y avait dissimulé.

— Lui écrire? Tout aujourd'hui, j'essaye. Rien ne me satisfait. Tu nous as promis l'autre jour, sous la tonnelle, d'être notre bonne fée!

— Ta mère...

— Surtout, ne lui en parle pas!

Les flammes de la cheminée continuaient à chuchoter : « Hum! c'est grave! » Mais M^{lle} Brigitte ne se laissa plus intimider. Elle était fière d'avoir seule la confiance de son neveu, sans se douter qu'elle la devait surtout à sa naïveté plus grande. Il ne lui laissa d'ailleurs pas le loisir de réfléchir davantage, se leva, l'embrassa et la reconduisit doucement jusqu'à la porte. Sur le seuil, elle questionna :

— Tu espères fléchir Hélène, lui faire accepter le délai d'une année?

Il baissa la tête avec tristesse et embarras et répondit :

— Oui!

Pendant ce temps, Lili pleurait, la tête cachée dans son traversin, et se répétait mentalement la chanson du *Petit Navire*. Une liaison s'était faite dans son esprit entre cette vieille chanson lamentable et le suicide possible de Raymond. Ce petit navire désespéré, poursuivi par le Destin, c'était lui. Lili trouvait une poésie poignante au rapprochement qu'avait opéré à son insu sa petite imagination désolée. Et, plus elle se répétait l'air du *Petit Navire*, plus elle pleurait. Et plus elle pleurait, plus elle se chantait au fond de l'âme le *Petit Navire*, pour pleurer encore davantage. Elle découvrait à ses larmes une douceur mouïe. A quatorze ans, la mort apparaît ni plus ni moins mystérieuse que la vie et parée d'autant de charme. Raymond, prêt à partir pour l'autre monde, semblait à sa petite cousine encore plus séduisant; elle ne l'avait jamais tant adoré.

Le lendemain, de bonne heure, le peintre prit sa boîte à couleurs et se dirigea vers la Linoise. Quel obscur regret le poussait vers les vieux saules qu'il avait abandonnés avec tant de détachement au mercantilisme du métayer?

Sur son chemin, il rencontra, comme de juste, Lili, qui se mit à le suivre humblement. Taciturne et rêveur, il daigna, néanmoins, lui laisser porter l'attirail qu'elle sollicitait d'une voix triste.

Lorsqu'elle entendit le murmure du ruisseau, Lili demanda d'un ton de curiosité passionnée :

— Ce sont les saules que tu vas peindre?

— Oui...

— Pourquoi permets-tu qu'on les coupe?

Il ne répondit pas.

Hélas! Lili s'imaginait-elle qu'elle obtiendrait des confidences? Elle posa la boîte à couleurs dans l'herbe et s'agenouilla contre le plus vieux des saules. Il laissait tremper dans l'eau sa chevelure argentée. Son tronc trapu, rugueux, était fendu de bas en haut et servait de refuge aux chouettes. Lili appuya sa joue à ce tronc rude, comme si elle sollicitait un peu de tendresse du vieil arbre condamné; et Raymond, vivement installé, esquissait

déjà le ruisseau fuyant sous les pâles feuillages.

Longtemps, les deux cousins songèrent en silence. Soudain, Lili tressaillit. Raymond lui parlait, sans cesser de peindre :

— La jolie petite pomme d'api que le vent a portée sur tes genoux!

C'était une noix de galle, encore collée sur la feuille où elle avait pris naissance et que les premiers froids nocturnes avaient colorée en rouge ardent.

Raymond continuait :

— J'en ai vu de pareilles en Italie, dans un bois, près de Florence.

Lili se hâta de demander, pour ne pas laisser mourir la conversation :

— C'est beau, l'Italie?

A sa grande surprise, il lui répondit avec entrain :

— Je crois bien que ç'est beau! Florence, Gênes, les longues murailles du Campo Santo fleuries d'iris odorants. Sienne, avec ses poteries, ses vieux palais, ses cyprès. Padoue, oh! le ciel de Padoue, plus violet que l'améthyste!

Lili buvait ses paroles. Elle ne cherchait pas à se demander d'où venait chez son cousin, détaché de toutes choses, ce renouveau d'enthousiasme pour l'Italie. Comme l'année précédente, lorsqu'il l'avait prise en croupe de *Sultan*, elle s'imaginait voyager en sa compagnie. Ils parcouraient ensemble Padoue, Sienne, Florence, Gênes, cueillaient ensemble des iris aux murailles du Campo Santo. C'était délicieux!

La voix de son cousin, changée, redevenue impérieuse et brève, l'arracha de nouveau à sa rêverie.

— Ne bouge donc pas!

Elle n'osa comprendre tout de suite.

— Pourquoi?

— Je te mets dans mon esquisse!

— Tu... à genoux, comme je suis? A côté du vieux saule?

— Oui...

— Que tu es bon! Tu veux me mettre sur ton tableau? Que tu es bon!

Elle aurait pleuré de reconnaissance.

— Voilà, j'ai fini! dit brusquement le jeune homme. Non, attends. Il faut que j'ombre un peu ton cou. Je ne croyais pas que tu te tiendrais si longtemps immobile.

Elle répondit :

— Moi aussi, je te peins! Je te regarde bien et je te grave dans mon cœur. Quand nous ne serons plus ensemble, je n'aurai qu'à fermer les yeux, je te verrai toujours!

— Tu es une bonne petite fille.

Ah! les formules aimables de Raymond à l'adresse de Lili n'étaient pas variées! Il ne se mettait point en frais d'imagination.

Tranquillement, il ajouta, sur son esquisse, un peu plus d'incarnat aux joues de la fillette qui, en parlant, avait rougi.

XIII

L'après-midi, M^{lle} Brigitte, ambassadrice de Raymond, alla remplir la mission délicate dont il la chargeait. Elle revêtit une capote grave et un mantelet perlé. Puis elle mit *Kiki* dans un panier, et, pareille à un vieux petit chaperon rouge allant affronter des hasards terribles, elle sortit, ce panier au bras... Mais le loup ne la mangea point... Quelques heures plus tard, on la vit revenir, sans panier, sans *Kiki*, sans haleine... M^{me} Dercourt, qui l'attendait, narquoise, n'ayant rien compris à sa démarche, lui demanda :

— Eh bien! ma sœur, ont-elles bien accueilli leur petit chien et votre amende honorable?

— Ne m'en parlez pas, ma sœur! répondit précipitamment M^{lle} Brigitte. Elles n'ont même pas voulu me recevoir. Elles ont entre-bâillé la porte tout juste pour *Kiki*!

— Vous auriez beaucoup mieux fait de n'y pas aller.

Dès que M^{me} Dercourt eut tourné le dos, la vieille tante courut rejoindre son neveu qui l'attendait — combien anxieux! — dans la bibliothèque.

— Eh bien! Tu l'as vue?

— Quand je suis arrivée, commença M^{lle} Brigitte du ton de quelqu'un qui entreprend une longue histoire, la petite maison au milieu des buis que tu m'avais décrite était hermétiquement fermée, et...

La vieille demoiselle, restée un peu romanesque, s'était plu à préparer pour Raymond un récit minutieux, à l'intérêt gradué.

Il coupa brutalement son effet :

— Enfin, pour l'amour de Dieu! l'as-tu vue?

— Que tu es pressé!... Oui, je l'ai vue et je l'amène!

— Merci! Oh! merci!

— Si tu m'avais laissée parler, tu saurais quels ont été ses scrupules, ses hésitations... J'ai fait de mon mieux pour les vaincre, mais...

— Où est-elle?

— Sous le vieux chêne de la clairière. Elle a refusé de s'avancer davantage.

— Pourvu qu'elle ne soit pas repartie! s'écria Raymond, pitoyable de crédulité.

Tout en écoutant sa vieille tante, il avait allumé fiévreusement une dizaine de cigarettes qui, à peine entamées, jonchaient le parquet. Il sortit pour courir au bois.

Hélène n'était point partie. Assise sur la mousse, au pied du chêne vieux rose, elle s'était composé un visage mélancolique et anxieux.

Mais lorsque Raymond se mit à ses genoux, elle fronça le sourcil. Elle arrêta net, par une phrase très précise, les protestations de dévouement que le pauvre garçon lui prodiguait d'une voix émue et joyeuse.

— Que m'a donc conté votre tante? Vraiment! vous voulez me parler de ce délai d'un an qui serait pour moi une nouvelle humiliation, une sorte de lazaret moral?

— Non! Non! protesta Raymond avec fougue. C'est tout de suite, Hélène, que je vous offre de partager ma vie et mon nom.

— Pourquoi tant de paroles inutiles? Votre mère n'y consentira pas.

Elle se leva, d'un joli geste, comme prête à repartir.

Il murmurait avec passion :

— Des paroles inutiles, ce sont les vôtres en ce moment, ma chère Hélène. Les difficultés que vous soulevez ne m'embarrassent plus. Je suis décidé à les surmonter, à tout vous sacrifier, si vous daignez vous confier à moi!

Elle le regarda fixement :

— Le moyen?

— Que diriez-vous... d'un enlèvement, d'une fugue en Italie, où nous nous marierions bien vite dans quelque petite église entourée de cyprès et de pigeons?

Hélène fit de grands gestes de dénégation, mais elle se rassit au pied du chêne, voulut bien essayer de se laisser convaincre. De ses doigts blancs, elle arrachait des brins de mousse d'un air absorbé, tandis que Raymond, penché vers elle, parlait avec animation. Ils tressaillirent. Une chouette venait d'hululer. Ils tressaillirent encore. M^{lle} Brigitte accourait vers eux, tenant à deux mains un coffret d'émail sur lequel resplendissaient, plus ardentes, les teintes mêmes du bois, doré et rougi par l'automne.

Hélène balbutia, en hâte :

— Je vous ferai savoir le moment précis où je pourrai m'échapper.

Déjà la vieille tante les rejoignait :

— N'est-ce pas qu'il est beau, mon vieux coffret à bijoux? Eh bien! mes enfants, est-ce arrangé?

— Oui, balbutia Raymond.

— Oui, répéta Hélène.

— A la bonne heure! Mignonne, acceptez mes bijoux dès à présent. Je les tiens de ma mère; ils ne sont jamais sortis de la famille. Et pendant une année, chaque fois que vous les mettez, ils

vous diront que vous vous appellerez bientôt M^{me} Dercourt.

Les deux jeunes gens restaient muets. Ils éprouvaient un malaise, peut-être un remords, devant la candeur et la générosité de la vieille demoiselle. Celle-ci se méprit sur la cause de leur silence :

— Ne craignez pas de m'en priver, Hélène ! A mon âge, je vous demande, qu'en ferais-je ? Et puis, d'ailleurs, est-ce que j'en ai jamais rien fait, moi ? Je n'ai guère eu occasion de me parer. Lorsque Raymond était petit, je les lui prêtai pour s'amuser... Ils ont même bien servi à ce moment-là !

Elle tira du coffret un bracelet d'or :

— Te souviens-tu, gamin ? Tu avais un lapin mécanique, un petit lapin blanc qui sautait tout seul ; tu lui mettais ce bracelet en guise de collier.

Et M^{lle} Brigitte, un peu émue, passa le bijou au poignet d'Hélène, qui, touchée, l'embrassa.

— Merci, mademoiselle Brigitte.

— Merci?... En voilà une idée ! Mais c'est à moi de vous remercier tous deux ! Vous me permettez de m'approcher un peu de votre bonheur, de votre roman. Savez-vous que c'est une aubaine pour la vieille fille que je suis ? Quand vous évoquerez, dans bien longtemps, votre accord sous le chêne, vous direz : « N'y avait-il pas tante Brigitte par là ? » Tante Brigitte sera sans doute au cimetière, mais vous ne l'oublierez pas, puisque son nom sera mêlé à un souvenir heureux.

Raymond l'attira brusquement contre lui, et, à son tour, l'embrassa sur les deux joues.

— Tu m'aimeras toujours ? demanda-t-il d'une voix un peu rauque.

M^{lle} Brigitte fut étonnée de la question. Elle crut que Raymond se trompait, que c'était là une parole d'amoureux, et qu'il pensait l'adresser à Hélène. Mais il était dit que la vieille tante connaîtrait ce soir-là toutes sortes de surprises aimables et entendrait, adressée bien à elle, une phrase de roman.

— Tu m'aimeras toujours ? répétait Raymond en

lui appuyant les mains sur les épaules et en la regardant avec des yeux sombres qui semblaient demander pardon.

Elle répondit avec simplicité :

— Qu'est-ce qui te prend, mon grand petit? bien sûr, je t'aimerai toujours!

M^{lle} Brigitte voulut emmener Hélène saluer sur-le-champ M^{me} Dercourt. Puisque tout le monde était d'accord, à quoi bon continuer à se boudier? Mais la jeune femme demanda un délai, et la bonne tante osa d'autant moins insister que Raymond, par son silence, paraissait approuver Hélène. Ils entendirent soudain un hululement bizarre. La chouette qui le poussait devait s'être enrhumée dans un creux d'arbre trop humide; son appel était comiquement nasillard.

— Hou! Hou! répondit M^{lle} Brigitte, qui avait reconnu la voix de Georges.

Devant le mouvement de contrariété que ne purent réprimer les amoureux, elle s'étonna de nouveau :

— C'est Georges, le petit Georges! Qu'est-ce que ça vous fait que je lui aie répondu? Nous ne nous cachons plus, puisque tout est arrangé!

La silhouette du collégien se dessinait à l'entrée de la clairière. En apercevant de loin la dame de ses pensées, ce qu'il éprouva d'abord, et ce qui paralysa chez lui tout autre sentiment, fut une insurmontable timidité. Il se demanda — ô mirage de l'absence! — comment il avait pu vivre sous le même toit que cette déesse, la croiser dans les corridors, manger à la même table; comment il avait osé lui ramasser son ombrelle, lui avancer sa chaise, lui parler. Il s'arrêta et cria :

— Tante Brigitte, tante Dercourt vous demande. Je vous ai cherchée partout!

En même temps, il songeait :

« Quel butor je suis! Je ne lui dis même pas bonjour. Mais crier un bonjour de si loin... »

Et, quant à s'avancer, il était entendu qu'il n'osait pas.

Raymond se chargea de l'y contraindre.

— Approche donc, galopin! Tu vas accompagner

M^{me} Hélène jusqu'à la route, où je la prendrai en voiture. Je vais faire atteler.

Georges approcha. Tandis qu'il traversait la clairière, la terre lui semblait osciller et les arbres se tordre en tous sens. Il tira sur ses manchettes, d'où sortaient ses poignets rouges, et quitta sa casquette, avec un sourire qu'il devina très niais. Cependant, Raymond s'inclinait profondément devant Hélène. Et le pauvre Georges, sans qu'il sût comment, se trouva seul avec la jeune femme.

Il eut envie de se sauver à toutes jambes, tant il craignait de se montrer inférieur à son rôle. Mais Hélène lui disait gracieusement :

— Allons, monsieur Georges, montrez-moi le chemin!

Et il dut montrer le chemin. Du moins, était-il dispensé de causer. Il écartait les branches épineuses devant les pas de la dame. Il s'acquittait même de cette tâche avec tant de zèle qu'à un certain moment il s'empêtra dans les ronces, au point de ne pouvoir remuer qu'une jambe et un bras. Mais il les remuait désespérément, pour se dégager avant qu'Hélène lui portât secours. Il ne put y réussir, dut se résigner à sentir deux petites mains blanches qui, au risque de se piquer, faisaient lâcher prise aux épines. Il se sentait mourir de confusion. Un peu plus loin, à force de prendre un air dégagé, il trébucha contre une racine d'arbre.

— Vous ne vous êtes pas fait mal, monsieur Georges?

— Non, merci, Madame! répondit-il sans se retourner.

Et, à présent, pour rien au monde il ne se serait laissé rejoindre. Mais voici que le bois s'éclaircissait. Entre les arbres espacés, l'herbe fine et la zougère avaient remplacé les houx et les ronces, et le jeune garçon, pour justifier sa marche en avant, en était réduit à disperser devant Hélène les moucherons qui tourbillonnaient dans l'air.

— Ne vous donnez pas tant de peine, je vous en prie, monsieur Georges! Ces petites bêtes ne me gênent nullement! Plutôt, offrez-moi votre

bras! La marche, a présent, n'est pas plus difficile que dans un jardin. Nous causerons.

Georges offrit son bras, et il songea : « Elle va me demander si je fais bien mes devoirs de vacances! » Il se trompait. Hélène eut plus de tact, le traita non en potache, mais en homme, et s'informa s'il chassait.

Georges se lança dans une série de mensonges brillants. Sa langue, soudain déliée, ne voulait plus s'arrêter. C'étaient des « Alors, Madame », « Figurez-vous », « Vous voyez ça d'ici », « Un coup de fusil épatant ». Ils étaient arrivés sur la route. Le jeune Nemrod n'en était encore qu'à sa demi-douzaine de perdrix, quand la voiture parut au tournant.

— N'est-ce pas, Monsieur, jusqu'à l'entrée du village seulement! dit Hélène à Raymond.

Et elle monta. Et elle partit.

Le collégien restait planté au milieu de la route. Il entendait encore les paroles inouïes qu'elle lui avait murmurées en gravissant le marche-pied :

— Monsieur Georges, j'habite une petite maison campagnarde entourée de buis, un peu au-delà de Fonsgrêles. Venez donc m'y voir quelquefois!

Et comme il demeurerait bouche bée, n'osant comprendre :

— Venez demain, voulez-vous? Nous boirons une tasse de thé.

Georges revint à travers bois; et les merles noirs, au bec jaune, se demandèrent quel était ce frère inconnu qui sifflait aussi joyeusement qu'eux.

A dîner, Georges n'eut pas faim et regarda, non sans regret, un plat d'aubergines gratinées, son mets favori. M^{me} Fabre, en personne d'ordre, remarqua :

— Cet enfant a verdi ses manchettes!

— En traversant le bois! acheva gaiement M^{lle} Brigitte.

— Où vous étiez aussi, ma sœur? demanda M^{me} Dercourt, d'un ton assez froid.

Elle avait cru s'apercevoir d'allées et venues plutôt insolites et n'était pas fâchée de provoquer une explication. Ce fut une confession qu'elle re-

cut. Et M^{lle} Brigitte y mit tant de bonhomie, tant de cœur, que chacun fut forcé de la remercier par un sourire, même M^{me} Dercourt qui, au fond, enrageait, même Raymond qui aurait bien voulu contraindre sa tante au silence, même Lili, même Georges.

Alors, c'était pour se réconcilier avec le peintre et fixer leur mariage à un an qu'Hélène était venue? Georges aurait préféré que ce fût pour un autre motif, naturellement. Et il regarda les aubergines avec encore plus de mélancolie. Mais, après tout, un fait en annule un autre, le dernier testament l'emporte sur les précédents, et, pour changer d'idée, il ne faut pas si longtemps; la traversée d'un bois peut suffire. Qu'importaient les amabilités qu'Hélène avait pu prodiguer à Raymond? Elle lui avait dit en dernier lieu: « Seulement jusqu'à l'entrée du village... » Et, au même instant, elle conviait Georges à venir chez elle. Voyez la différence!

Le jeune garçon, après le repas, se rendit d'un pas délibéré au fumoir.

— Quoi! deux cigares, Georges? s'étonna Raymond.

Georges ne répondit pas. Depuis quelque temps, il se sentait pour son grand cousin une incroyable antipathie. Le second cigare fumé, il en grilla un troisième: il s'agissait de s'aguerrir!

XIV

Le lendemain, Georges, les mains emprisonnées dans des gants trop étroits, le cou scié par un col trop haut, se trouva, vers trois heures de l'après-midi, devant certaine petite maison environnée de buis grandioses. Il frappa, les jambes flageolantes et la bouche en cœur. Pepa lui ouvrit.

— Ah! c'est Georges! fit-elle familièrement.

On voyait très bien qu'elle ne l'attendait pas. Hélène s'était montrée vis-à-vis d'elle fort avare de détails sur sa visite aux *Chouettes*. Les projets de

mariage avaient été repris, mais ramenés à un an, avait-elle seulement laissé entendre.

Georges crut convenable d'exprimer :

— M^{me} Hélène m'a invité à venir prendre le thé.

— Vous! Tiens! Entrez donc, mon ami! Excusez notre installation sommaire!

S'il l'excusait! Les petites pièces rustiques, au mobilier disparate, lui paraissaient plus accueillantes que le salon le plus élégant.

— Hélène! cria Pepa, au bas de l'escalier de bois, assez semblable à une échelle de meunier, le petit des *Chouettes* est ici. Il dit que tu l'as invité à goûter!

On entendit à l'étage supérieur une voix irritée; mais elle ne répondait pas à Pepa; elle s'adressait à la petite bonne, dont les sabots faisaient « toc, toc » sur les solives du plafond :

— Vous avez froissé ma blouse de soie sous prétexte de la plier!

Pepa emmena Georges dans la salle à manger et le laissa seul devant la table recouverte d'une toile cirée à fleurs. Il ne savait trop que penser. Mais le bien-être qu'il éprouva en quittant ses gants lui rendit de l'optimisme. Il trouva presque un parfum aux fleurs de la toile cirée. Pepa reparut bientôt, tenant deux bols dépareillés et deux petites cuillères de fer; elle les disposa sur la table. Georges la regardait faire, extasié.

Puis ce fut le tour d'un petit moule à fromage plein de sucre. Puis ce fut le tour de la théière, figurée par un coquemar ébréché. Puis ce fut le tour de Pepa. Elle s'assit en face de Georges avec un large sourire.

Oui, Pepa! Pepa! Non Hélène! Le malheureux allait prendre le thé en tête à tête avec Pepa! Il éprouva une déception amère, violente. Lui qui avait savouré à l'avance le régal de cette dînette à deux! Lui qui s'apprêtait à retirer galamment la « théière » des mains d'Hélène et à la servir lui-même! La veille, il s'était exercé à verser sans maladresse de l'eau dans une tasse, en dressant le petit doigt. Il avait...

— Je n'ai ni lait, ni rhum, mon pauvre Georges!

— Cela ne fait rien, Madame!

Et il but d'un trait son thé, sans lait, sans rhum, sans sucre. Pepa avait oublié de lui avancer le « sucrier », et il n'avait osé se servir. M^{me} Suarez était pourtant une excellente femme. Elle fouilla le buffet de bois blanc.

— Georges, vous allez goûter du miel, que nous avons acheté à une paysanne!

Seulement, le prenant sans doute pour un mou-tard, elle lui offrit le miel sous forme de tartine, de grosse tartine, qu'elle tailla elle-même. Et il se hâta d'avaler les bouchées doubles pour avoir fini lorsque Hélène descendrait. Il ne manquerait plus qu'elle le vit mordre là dedans!

Pepa mourait d'envie de lui brûler compagnie et ne savait comment. Si elle avait eu un livre d'images, elle le lui aurait posé sur les genoux, afin de l'occuper. Elle passa dans la pièce voisine et revint, triomphante, tenant une ratière rouillée où s'agitait un rat.

— Est-il drôle! Voyez, Georges, est-il drôle! Il nous faisait du bruit, la nuit. Nous avons fini par l'attraper.

Elle posa la ratière devant le collégien et repar-tit à ses affaires. Georges put contempler tout à son aise le rat qui courait dans sa prison en fil de fer, et la faisait courir avec lui. Beaucoup de temps se passa, peut-être une heure. Quand la grosse M^{me} Suarez rentra dans la salle à manger, le visi-teur avait remis ses gants. Il se dressa tout rouge, comme mû par un ressort :

— Madame, si vous le permettez, je m'en vais!

— Il faudra revenir nous voir avant notre dé-part! dit Pepa, aimable.

Il bredouilla un remerciement et se retrouva dehors, hébété, furieux. Il fit quelques pas, la tête basse, lorsqu'il crut entendre quelqu'un marcher derrière lui. Le bruit était si léger que ce pouvait être aussi bien le froissement des feuilles par le vent. Toutefois, il se retourna, ne fût-ce que pour jeter un dernier regard à la décevante petite mai-son entourée de buis, et il vit tout près de lui Hé-

lène qui souriait. Elle était nu-tête, dans un négligé charmant :

— Quoi! vous vous sauvez déjà! En voilà un vilain garçon! Laissez-moi, du moins, vous accompagner un peu!

Elle lui mit gentiment la main sur l'épaule. Combien il s'en voulait de sa mauvaise humeur qui, cessant à peine, lui semblait pourtant lointaine, perdue au fond des années! Était-ce la faute d'Hélène si elle n'avait pu descendre plus tôt! C'est lui qui avait manqué à tous ses devoirs, agi comme un maraud, en ne l'attendant pas davantage! Et elle daignait le lui pardonner!

— Monsieur Georges, vous ne vous ennuyez pas de moi, aux *Chouettes*?

— Oh! si! balbutia-t-il, émerveillé du tour que prenait la conversation.

— Je me doutais que j'avais en vous un ami sûr, que je pouvais compter sur votre dévouement.

— Oh! Madame! Mon dévouement...

Il cherchait une comparaison, une fin de phrase colorée. Il ne trouva pas. Elle comprit tout de même. Et, le menaçant du doigt, d'un geste adorable :

— Prenez garde! Je pourrais bien y avoir recours!

Georges eut un second éblouissement.

— Oh! Madame, je serais trop heureux...

— Vrai? Si je vous demandais quelque chose, vous le feriez?

— Je le jure!

— Levez la main!

Il la leva. Alors, Hélène retira une lettre cachée dans son peignoir. Il comprenait si peu que, lorsqu'elle la lui tendit, il entreprit de l'ouvrir.

— Mais non! Mais non, monsieur Georges! Il s'agit de remettre ce mot à votre cousin, à M. Der-court, sans que l'on vous voie!

— Ah!

— J'ai confiance en vous, hein? Au revoir, mon petit messenger!

Elle se sauva, sans penser à lui offrir la main, Georges continua sa route.

Le temps était couvert, le vent soufflait ; bientôt il se mit à pleuvoir. A grandes enjambées, Georges s'enfonça dans la paix farouche des maïs. Il serait mort de honte et de rage si n'importe qui au monde les avait vus ensemble, la lettre et lui ; il fallait que personne ne pût les rencontrer. Il murmurait, les dents serrées :

— Ah ! bien ! Ah ! bien !...

La vérité finissait par lui crever les yeux. Hélène ne l'avait invité, la veille, que dans le dessein de faire parvenir à Raymond un message secret et pressé. Et elle avait eu soin, la fine mouche, d'obtenir un serment à l'avance. Plus moyen de reculer !

— Ah ! bien, mon vieux !

Il avait fourré la lettre dans la poche de sa veste, et, à chaque pas qu'il faisait, il entendait le léger froissement du papier contre l'étoffe. Soudain, il n'entendit plus rien. Il plongea la main dans sa poche : elle était vide. Il s'arrêta, se retourna. Derrière lui, à un endroit où il avait sauté une flaque d'eau, un petit carré blanc gisait au milieu de la boue. Eh ! mais ! C'était parfait ainsi. Il n'avait pas fait exprès de perdre la lettre. Il n'avait pas juré de la retrouver s'il la perdait.

Georges se mit à courir comme si la lettre le poursuivait. Il se sentait soulagé de mettre entre elle et lui beaucoup d'épis de maïs, de plaques d'herbe boueuse, de flaques d'eau. Il aurait voulu oublier les détours du sentier par où il venait de passer, afin qu'il lui fût impossible de revenir sur ses pas.

Mais il savait bien qu'il se donnait la comédie à lui-même, que quelque chose de plus fort que lui le ramènerait piteusement à l'endroit où la lettre était tombée. Ce quelque chose, c'était moins encore la fidélité à la parole donnée que la curiosité irritante de savoir quel secret se cachait sous le mince et impénétrable voile de l'enveloppe. Si le message demeurerait abandonné dans les champs, ce secret prendrait une autre route pour parvenir jusqu'à Raymond, une route inconnue de Georges. Et, ma foi ! s'il lui eût répugné d'ouvrir la lettre

à lui confiée, il se promettait, par contre, d'épier le visage du grand cousin lorsqu'il la lui remettrait, de rester ensuite aux aguets.

Il ramassa la lettre et courut, sans nouvelle révolte, jusqu'à la maison, où il arriva exténué de fatigue et dégouttant de pluie.

— Seigneur! s'exclama M^{lle} Brigitte, lorsqu'elle le vit arriver dans cet équipage.

— T'es-tu bien amusé? lui demanda Raymond.

Georges prit un air de bravache :

— Ah! pour ça oui! On a siroté du thé. On a goûté du miel. On s'est promené.

M^{lle} Brigitte gronda :

— Je vais dire à Toinon qu'elle te fasse une flambée dans ta chambre. Et change vite de vêtements, chenapan!

Quand elle eut refermé la porte, Georges, sans souffler mot, tendit à son cousin la fameuse lettre. Raymond changea de couleur, tourna, retourna l'enveloppe qu'il n'osait ouvrir, et, fronçant le sourcil :

— En quel état me la remets-tu!

— Et il n'est pas encore content! grogna Georges.

XV

Le soir du même jour, on s'était réuni pour la veillée habituelle dans le paisible salon où les abat-jour de soie tamisaient la clarté des lampes. Attendant, se trouvait la salle de billard, et, par la porte ouverte, on apercevait Georges, qui s'amusaient tout seul à faire courir les boules, avec une sorte de rage. Lili passa près de lui; il la prit par le bras. Un besoin impérieux lui venait de se confier à cette fillette, plus apte, au fond, à le comprendre que toutes les grandes personnes qui se croyaient permis de le jouer parce qu'il était un enfant.

— Lili, souffla-t-il, Raymond va l'enlever cette nuit!

Elle recula :

— Ce n'est pas vrai!

— Si, te dis-je! Elle m'a confié une lettre pour lui.

— Qu'y avait-il dedans? haleta ingénument Lili.

Il se campa.

— Crois-tu donc que je l'ai lue? Vous êtes curieuses, vous, les femmes! Seulement, tu comprends, j'ai surveillé Raymond. Je l'ai surpris au moment où il graissait les gonds de la porte de sa chambre. Il s'est caché quand il m'a vu.

— Et puis après! protesta-t-elle avec indignation.

— Attends! Pris de soupçon, je suis allé à la petite grille du verger. Eh bien! elle était graissée aussi. Vas-tu te récrier de nouveau? Cette grille reste ouverte toute la journée. Le jardinier ne la ferme que le soir. Quelqu'un a donc l'intention de sortir pendant la nuit, sans bruit. Et ce quelqu'un est le même qui tout à l'heure a enchaîné *Stop* au fond de sa niche, ce qu'il ne fait jamais.

Lili sentit un petit tremblement convulsif qui agitait ses lèvres. Alors, il ne voulait pas se tuer? Il voulait... Elle ne put achever de formuler sa pensée. Elle essaya encore de balbutier :

— Cela ne prouve pas...

— Qu'il va l'enlever? Mais ce qui le prouve, puisqu'il faut tout te dire, c'est un petit morceau de la lettre qu'il a imparfaitement brûlée et que j'ai chipé dans la cheminée. « Cette nuit, tous deux... »

— Oh! tais-toi, Georges, tais-toi!

A côté, la voix de M^{me} Dercourt les appela :

— Où êtes-vous, enfants?

Ils rentrèrent au salon. Chacun prit un bougeoir pour monter dans sa chambre. Et la flamme de leur bougie tremblotait comme leurs mains, tandis qu'ils regardaient Raymond, à cette heure presque un peu solennelle des « bonsoirs » échangés. Comment M^{me} Dercourt, comment M^{lle} Brigitte ne voyaient-elles rien? Le visage du peintre était bouleversé. « Adieu! » murmura Lili en s'approchant

de lui. Elle avait parlé si bas qu'il ne l'entendit pas. Il lui passa la main dans les cheveux un peu plus longuement que de coutume ; il avait caressé ainsi la tête de *Stop*. A l'instant où Raymond s'apprêtait à souhaiter le bonsoir à sa mère, celle-ci s'écria :

— Ta main est glacée!

Il se raidit pour lui répondre d'un ton naturel et pour l'embrasser ni plus ni moins tendrement que d'habitude. Seulement, lorsqu'elle passa devant lui, il saisit d'un geste furtif un coin de son châle et y posa un baiser.

Remontée dans sa chambre, Lili ouvrit la fenêtre et observa, avec une crainte superstitieuse, le jardin endormi. La pleine lune, cachée derrière les nuages gris, rendait l'ombre presque transparente. On distinguait les allées blanchâtres, entre les parterres plus obscurs. Le vent violent sentait bon la pluie et les fleurs meurtries. Ce devait être infiniment doux, merveilleux, par une nuit comme celle-là, où la nature semblait à la fois pleurer et être heureuse, de faire une grande folie, de se laisser enlever par Raymond. Une petite étoile glissa entre les nuages. La destinée d'Hélène n'était-elle point pour Lili aussi lointainement lumineuse ?

L'enfant referma la fenêtre et s'assit sur un tabouret. Elle ne se coucherait pas ! Et elle chercha dans son souvenir les fois où elle avait ainsi veillé très tard. Les soirs de messe de minuit, les soirs de fête où l'on tirait des feux d'artifice, et, lorsqu'elle était toute petite, la nuit où sa mère était morte. Elle frissonna. Sa veillée d'aujourd'hui lui parut aussi lugubre. Elle avait peur des ombres que projetaient les meubles, des craquements de la boiserie.

Soudain, la grande pendule murale sonna dans le corridor. Ce tintement grave fit du bien à Lili comme une voix amie. Elle évoqua l'horloge, dont le balancier de cuivre passait et repassait depuis tant d'années devant le losange découpé dans le bois. Le fronton avait été peint par Raymond ; une grosse chouette au yeux d'or s'y tenait posée

sur une branche. Oh! Raymond, Raymond! qui aimait tant son vieux toit, ses vieux objets, et les bonnes âmes dévouées qui l'entouraient! Mais non, il ne pouvait renoncer à tout cela pour une étrangère, une femme qui passe! Au dernier moment, il allait réfléchir! La pendule avait fini de sonner; mais Lili, en prêtant bien l'oreille, entendit encore son tic tac régulier, rassurant. N'était-ce pas la respiration même de la maison? Et, puisque la maison dormait si tranquille, elle n'avait donc pas peur que Raymond lui échappât!

Une grande quiétude envahit Lili, et, prête au sommeil, elle se déshabilla, se glissa dans son lit. Ses paupières devenaient pesantes, elle commençait à dormir, peut-être à rêver, lorsqu'un craquement insolite la réveilla en sursaut. Elle courut à tâtons ouvrir sa porte, se trouva sur le palier sans savoir comment. Son cœur battait si fort qu'elle n'entendit d'abord que lui. Puis elle discerna de nouveau, un, deux, trois craquements. Pieds nus, elle se mit à descendre les marches et s'arrêta soudain, ayant peine à réprimer un cri de frayeur.

Un mince fantôme clair montait, silencieux, dans la demi-obscurité de l'escalier, qu'éclairait faiblement, par un jour de souffrance, un rayon de lune dévoilé. Elle reconnut Georges, en pyjama comme elle. Ils se trouvèrent nez à nez.

— N'as-tu pas entendu? souffle-t-il. Raymond s'est sauvé de sa chambre. Il doit en cet instant sortir de la maison. Je vais prévenir sa mère. Vite, laisse-moi passer!

Mais Lili ne bougeait pas. Le petit homme, la figure contractée par la jalousie, essaya de l'écarteler. Alors, elle lui mit les deux mains sur les épaules :

— N'y va pas!

— Tu es folle!

— Laissons-les être heureux! Petit cousin, de quoi nous mêlons-nous! Nous ne sommes que des gosses! S'ils ne veulent pas nous aimer, du moins, ne nous faisons pas détester en les dénonçant!

Georges baissa la tête et Lili vit le petit fantôme

silencieux redescendre l'escalier. Elle-même entra dans sa chambre et courut rouvrir la fenêtre. Les larmes l'empêchaient de distinguer le jardin aussi distinctement que tout à l'heure. Mais la lune, de nouveau, sortit, ronde, éblouissante, de sous un nuage qu'elle frangea de lueur ; le jardin s'éclaira.

A cet instant, le sable de l'allée cria sous un pas rapide, et Raymond, en costume de voyage, le chapeau enfoncé, traversa rapidement l'espace clair qui aboutissait là-bas à la pénombre du verger. Son ombre glissait sur les balsamines endormies et sur la menthe, que froissait le vent.

Lili le regarda partir. Le reverrait-elle jamais ? Lorsque sa silhouette s'effaça au fond du jardin, sans qu'il eût songé à se retourner, elle lui envoya un baiser, en sanglotant.

DEUXIÈME PARTIE

I

Huit ans s'étaient passés...

Ce soir-là, les vieux Fabre et leur nièce Lili se disposaient, comme beaucoup de petits rentiers de la ville, à quitter leur appartement pour le louer aux baigneurs pendant la saison. Eux-mêmes iraient se réfugier pendant l'été à l'orée de la forêt d'Arques. La « saison » promettait d'être belle, et déjà les étrangers affluaient à Pont-sur-Mer. L'inventaire était prêt. L'appartement « à louer » recevait, malgré l'heure tardive, le dernier coup de brosse et de plumeau. Et le crépuscule brouillait, décolorait le vieux mobilier assez luxueux, mais que commençaient à battre en brèche l'usure du temps et le travail des mites.

Une grande jeune fille agenouillée brossait un fauteuil en tapisserie ; c'était Lili. Elle jeta la brosse, se leva d'un geste un peu impatient et dit :

— On n'y voit plus.

Une voix aigrelette de vieillard protesta dans la pénombre :

— Ne va pas allumer encore. L'éclairage coûte si cher !

Cependant M^{me} Fabre, qui avait gardé son organe de brigadier, s'emportait contre M^{lle} Brigitte, dont la vieille voix lamentable s'évertuait à présenter des excuses.

Que faisait-elle ici, M^{lle} Brigitte ? Huit ans auparavant, quand avait été découverte la fuite de Raymond et d'Hélène — qui devaient peu après se marier à Padoue, — M^{me} Dercourt avait éclaté en reproches contre sa belle-sœur, leur innocenté complice. M^{me} Fabre n'avait pas été mieux traitée, « Vous avez trop gâté votre fils ! » répétait-elle ma-

ladroitement. « Je n'entends pas me laisser mourir dans ma propre maison! » avait riposté, exaspérée, M^{me} Dercourt. Et M^{me} Fabre, fâchée, était repartie le lendemain, emmenant M^{lle} Brigitte à Pont-sur-Mer. Pauvre M^{lle} Brigitte! Quitter les *Chouettes*, où elle ne pouvait plus rester, lui avait fendu le cœur. Elle ne s'était pas consolée de son exil.

Cependant, M^{me} Fabre continuait à gronder dans l'ombre croissante du salon.

— Enfin, qu'avez-vous bien pu en faire de cette lettre? Il fallait que vous la lisiez si elle vous était adressée, ou que vous me la remettiez si elle était pour nous! L'égarer toute cachetée! Quelle absurdité!

— Mais, cousine, je vous ai expliqué... Sans lunettes, je n'y vois plus du tout, même pas pour déchiffrer une adresse. Alors, j'ai voulu chercher mes lunettes...

— Et, lorsque vous les avez eu trouvées, c'était au tour de la lettre d'être perdue!

— Quand je pense, geignit M. Fabre, que c'est peut-être une lettre de location, que, faute d'une réponse, notre appartement peut nous rester pour compte.

La silhouette voûtée, oh! combien voûtée de M^{lle} Brigitte, s'agita d'un meuble à l'autre.

— Cette lettre! L'ai-je laissée à la cuisine, en surveillant le dîner? Dans le couloir, en balayant? Au grenier, en rangeant les caisses?

La vieille fille, aidée de Lili, en était arrivée à servir de bonne chez ses cousins Fabre, avec lesquels, pourtant, elle mettait en commun ses petits revenus.

— Désormais, quand le facteur voudra me donner le courrier, je refuserai. Dieu sait pourtant que je fuis les responsabilités depuis que, croyant bien faire, j'ai prêté la main au malheur de mon pauvre neveu!

M^{lle} Brigitte disait vrai. Ses regrets, ses remords, que de nouvelles et graves circonstances n'avaient pas été pour diminuer, l'avaient rendue timorée.

Elle tremblait de prononcer oui ou non, de se lever ou de s'asseoir.

Lili essaya de s'interposer, et la mauvaise humeur de sa tante se tourna brusquement contre elle :

— C'est ça ! On retrouvera la lettre ! Toujours le futur ! Tu t'y entends, à remettre les choses à plus tard ! Quand je pense à ce mariage que tu viens de refuser ! Mademoiselle préfère attendre. Attendre quoi ? Attendre qui ? Peut-être jamais semblable occasion !

— Consine Fabre, laissez donc Lili tranquille ! interrompit M^{lle} Brigitte presque sévèrement.

Elle ne se sentait du courage que lorsqu'il s'agissait de défendre les autres.

La jeune fille n'avait pas répondu. Un nuage passa sur son joli visage, qui reprit presque aussitôt sa sérénité. Ce qu'elle attendait ? Mais rien ni personne ! Le mariage ne la tentait pas, voilà tout. Jadis, ce mot avait eu pour elle un charme qu'elle ne retrouvait plus, et elle n'était pas à l'âge des renoncements. Ne rien avoir, ce n'est pas renoncer ! Plutôt que d'accepter une part amoindrie de la réalité, Lili préférait vivre dans un rêve, un rêve sans espoir et presque sans regret.

Un grand coup de vent, qui enveloppa le logis, fit diversion. Quelque chose se mit à grincer à l'appui de la fenêtre, et M^{me} Fabre s'écria :

— Lili, regarde si le vent ne décroche pas l'écrêteau !

Lili ouvrit la fenêtre, avec un sourire amusé qui découvrit ses dents blanches. Elle était d'un caractère gai. Et le moindre incident, faisant diversion à son existence monotone, lui était prétexte à s'amuser.

Elle s'attarda un peu à rétablir sur son croc de fer l'écrêteau où l'on pouvait lire : *Appartement meublé à louer présentement ; eau, gaz, électricité. S'adresser à l'agence X.* Le grand vent du soir lui semblait bon à respirer. Elle le huma, tandis que s'allumaient au loin les lumières du port et celles du casino. Il y avait des instants où elle se sentait des fourmillements dans les jambes, où sa jeunesse

trop enfermée lui montait à la tête et la grisait. Partir, devant soi! Une chanson sur les lèvres et un dévouement au fond du cœur! Parcourir la terre et la vie!

Lili, abaissant son regard, aperçut dans la rue, déjà presque obscure, une dame en noir qui, la tête levée, interrogeait les façades des maisons, faisait quelques pas, comme indécise, puis s'arrêtait. Soudain, la lueur d'un bec électrique frappa son visage. Lili eut une exclamation étouffée, et, sans même prendre le temps de refermer la fenêtre, elle traversa d'un trait le salon, où chacun la questionnait, et descendit en hâte l'escalier. Dans la rue, un doute la saisit, et ce fut à pas lents, presque hésitants, qu'elle s'approcha de la dame en noir dont elle avait cru distinguer les traits. Celle-ci s'était arrêtée. Elle considérait, sans trahir nulle émotion, la jeune fille qui venait vers elle. Evidemment, si Lili la reconnaissait, elle ne reconnaissait pas Lili.

— Tante Dercourt! Vous ici! Qu'est-il arrivé?

La jeune fille joignait les mains. Oh! ce vieux visage presque oublié et sur lequel les années d'épreuves solitaires avaient mis un masque tragique, combien il lui rappelait de choses!

— Seriez-vous...? demanda M^{me} Dercourt en la dévisageant.

— Lili! Entrez vite chez nous!

— Lili? (Elle se dressa, galvanisée.) Je cherchais votre maison. Je n'avais pas l'adresse exacte. Où est-il?

— Qui?

— Raymond! Oui. Il n'est donc pas encore ici, avec l'enfant?

— Seigneur! Il doit donc venir?

— Quoi! Il ne vous l'a pas écrit? Il veut confier sa fille à Brigitte!

Ah! la lettre, la lettre perdue par la vieille demoiselle! Que n'aurait pas donné Lili pour la parcourir d'un regard avide!

Au sujet de cette fameuse lettre, la querelle s'était ranimée dans le salon des Fabre, où l'on s'était enfin décidé à donner la lumière. L'incon-

nue qui, du trottoir, avait dû faire signe à Lili, parbleu! n'était autre que la signataire de la lettre, locataire éventuelle qui voulait peut-être entrer dès ce soir en possession de l'appartement! Ah! le désordre et l'étourderie de M^{lle} Brigitte avaient fait du joli! L'hypothèse se confirma lorsqu'ils entendirent l'étrangère monter l'escalier avec Lili.

— Voici tante Dercourt! dit, dès le seuil, la jeune fille d'une voix toute changée.

Les Fabre réussirent avec peine à se composer un visage, à dévorer leur mécontentement. Quoi! la cousine Dercourt! Après des années de silence, autant dire de brouille, elle venait s'installer chez eux! et cela juste au moment où ils s'apprétaient à louer leur appartement! Ah! mais, il y a des limites au sans-gêne!

— Soyez la bienvenue, cousine, murmura M^{me} Fabre, d'une voix blanche.

Et elle l'embrassa froidement.

— Vous nous surprenez au milieu de préparatifs de départ! ne put s'empêcher de dire M. Fabre, en lui tendant les deux mains, d'un geste de fausse cordialité.

M^{me} Dercourt leur répondit à peine. Elle n'était pas plus qu'eux-mêmes en veine d'effusion, et la froideur de l'accueil la dispensait de réveiller, bon gré, mal gré, l'ancienne affection.

Elle se laissa conduire à la salle à manger et Lili lui prépara vivement du lait chaud. Personne n'avait parlé encore. M^{lle} Brigitte, n'osant entrer, se tenait, la respiration suspendue, au seuil de la porte, et son ombre courbée se dessinait sur le mur de la pièce, où elle faisait ainsi, avec humilité, acte de présence. Soudain, M^{me} Dercourt interrogea la pendule d'un regard anxieux et demanda :

— A quelle heure le dernier train de Paris?

Elle voulait donc repartir sur-le-champ? M^{me} Fabre, après avoir lancé à son mari un coup d'œil satisfait et étonné, répondit aimablement :

— Le dernier train est à neuf heures cinquante, cousine! Il arrive à Paris à...

— Mais non! Je voudrais savoir l'heure du dernier train de Paris à Pont-sur-Mer. Mes pauvres

cousins, j'attends Raymond! Je ne comprends pas qu'il n'ait point prévenu!

De mieux en mieux. Elle attendait Raymond, à présent! Chez eux! C'était inouï!

M^{me} Fabre questionna, la voix sifflante d'ironie :

— Vraiment! Et vous n'attendez personne de plus, cousine?

M^{me} Dercourt répondit, sans remarquer l'intonation irritée de son interlocutrice :

— Si... Raymond et sa petite fille!

Lorsqu'elle avait entendu prononcer le nom de son neveu, M^{lle} Brigitte s'était avancée d'un pas. En entendant nommer la petite fille, elle entra tout à fait. Est-ce qu'à l'évocation de ces deux êtres qui leur étaient également chers, M^{me} Dercourt ne voudrait point pardonner à la vieille belle-sœur repentante? La voyageuse aperçut M^{lle} Brigitte qui la regardait presque dévotement, ainsi qu'une pécheresse contemple une sainte de vitrail. Elle se leva, mais n'ouvrit point les bras. Ses narines frémissaient; une lueur d'animosité passa dans ses yeux douloureux.

— J'ai à vous parler, Brigitte! dit-elle d'une voix calme, comme si elles s'étaient quittées la veille.

Qu'aurait répondu la vieille demoiselle? Peut-être se serait-elle laissée aller à manifester son affection persistante, et cela n'eût fait qu'accroître la colère de M^{me} Dercourt. M. Fabre fit diversion à cette scène pénible. Après avoir échangé avec sa femme quelques mots à voix basse, il se rapprocha de la nouvelle arrivée, prit des mains de Lili le pot de lait bouillant pour en remplir lui-même la tasse et dit d'un ton doux :

— Ah! cousine, vous nous voyez au regret!

— Pourquoi donc?

— Nous ne pouvions deviner votre aimable visite. Alors, nous avons loué notre appartement pour la saison. Les locataires, des Anglais, s'installent incessamment.

— Oh! combien c'est fâcheux! murmura la voyageuse.

— Elle eut vite pris un parti :



— Je vais me mettre en quête d'un logis pour mon fils qui avait, paraît-il, l'intention de vous louer le vôtre!

— De nous le louer? s'écrièrent à la fois les époux Fabre.

— Pour quelques semaines, le temps de régler les tristes affaires de famille qui l'appellent auprès de sa tante Brigitte. Je vous en prie, indiquez-moi l'adresse d'une agence! Ou plutôt... Je suis si lasse! Si vous vouliez bien vous charger...

La mine consternée des tuteurs de Lili n'avait plus rien de joué. Ainsi ils lâchaient sottement la proie pour l'ombre. Ils fermaient leur porte à des locataires inespérés, alors que, peut-être, longtemps encore l'écrêteau se balancerait à leur fenêtre.

M. Fabre bredouillait; M^{me} Fabre retrouva plus vite sa tête:

— Cousine, nous sommes désolés. Nous vous donnerions si volontiers la préférence! Et vous seriez bien ici: l'eau, le gaz, l'électricité, la vue sur le square. Je vais m'informer à l'agence si ces Anglais... Peut-être, après tout, consentiront-ils... Je me montrerai persuasive. Ne me remerciez pas, cousine. Entre parents!

Elle fit signe à son mari:

— Nous pourrions passer tout de suite à l'agence essayer d'arranger les choses.

Ils sortirent ensemble du salon. Lili les suivit par discrétion. M^{me} Dercourt n'avait-elle pas exprimé le désir de causer avec M^{lle} Brigitte? Et les deux belles-sœurs demeurèrent en présence.

II

D'un geste machinal, inspiré par tant de veillées au coin de l'âtre, la mère de Raymond porta sa chaise près de la cheminée, fermée par un paravent; et un instant elle se recueillit. M^{lle} Brigitte s'était assise docilement en face d'elle, et, à tra-

vers son inquiétude, rêvait. Elle se revoyait aux *Chouettes*, les soirs où elle-même et M^{me} Dercourt, leurs robes noires rapprochées, lisaient les lettres affectueuses et gaies que le jeune peintre leur envoyait de Paris ; les soirs plus lointains où, toujours au coin du feu, elles tenaient sur leurs genoux un petit garçon aux paupières lourdes de sommeil, qui les embrassait en s'endormant.

La voix de sa belle-sœur chassa soudain cette vision :

— La femme que vous avez donnée à Raymond...

— Oh !

— La femme que vous avez donnée à Raymond se rend plus que jamais indigne du nom honorable qu'elle porte. Vous le savez ?

— Hélas !

M^{me} Dercourt eut un petit rire amer qui ressemblait à un sanglot.

— Moi, je ne le saurais pas, si Clotilde ne me mettait de temps à autre au courant, par charité, des affaires de mon fils. La brouille entre nous est redevenue complète. Pourtant, à la naissance de la petite fille, j'ai fait plier mon orgueil, je suis allée au baptême, j'ai... Mais cette femme était là, qui s'est dressée contre moi, qui, altérée de vengeance, a fini par me chasser de chez mon fils ! Cela aussi, vous le savez ?

M^{lle} Brigitte, incapable de parler, fit le signe « oui » de la tête.

— Vous êtes bien informée ! Il vous a dit tout, à vous !

M^{lle} Brigitte protesta :

— Il m'a écrit ! Il n'est jamais venu ici ! Je ne l'ai pas vu depuis huit ans !

Sans entendre, M^{me} Dercourt continuait :

— Vous avez eu l'habileté de flatter sa passion insensée, de soutenir sa révolte, de vous mettre, non du côté de la mère, mais du côté de la femme. Vous voilà récompensée ! Raymond vous a donné toute l'affection qu'il m'a prise. Et aujourd'hui, aujourd'hui qu'il ne peut plus laisser l'enfant à sa mère, à qui le confie-t-il ? A moi, la pauvre

grand'mère isolée? Non pas! A vous! A vous!

— Raymond veut me confier sa fille? s'écria M^{lle} Brigitte avec joie, émotion, orgueil.

M^{me} Dercourt redressa sa figure pâle où brillaient ses yeux :

— Oh! mais vous ne l'avez pas encore! Je viens ici pour vous la disputer, pour revendiquer mes droits! A peine ai-je appris par Clotilde, qu'il avait consultée, les intentions de mon fils, que je suis montée dans le train comme une folle. Mon fils! Vous me l'avez pris! Mais vous ne me prendrez pas ma petite-fille!

Déjà M^{lle} Brigitte baissait la tête avec humilité, désolation.

— Ma sœur, c'est vrai! A vous, non point à moi, doit revenir la garde de l'enfant! Je le dirai à Raymond, je vous le jure! Je lui ferai comprendre..

M^{me} Dercourt, surprise, la regarda longuement ; ses yeux s'adoucissaient.

— Vous m'aimez donc encore un peu?

— Il y a huit ans que je ne vous ai pas vue, murmurait avec simplicité M^{lle} Brigitte. Et pas un jour je n'ai oublié la place que vous m'aviez donnée à votre foyer, les amies que nous avons été.

A son tour, M^{me} Dercourt baissa la tête :

— Peut-être ai-je été dure pour vous... J'aurais dû vous rappeler auprès de moi. Nos deux abandons se seraient adoucis l'un l'autre. Je juge mieux de votre cœur devant le sacrifice que vous vous apprêtez à me faire.

— Ce ne sera pas un sacrifice! dit précipitamment M^{lle} Brigitte. Garder un enfant! Est-ce que je saurais faire, moi? Est-ce que j'ai jamais été maman?

— Si, c'est un sacrifice! répéta M^{me} Dercourt, dont l'intonation redevenait amère. Et, après vous l'avoir demandé, je ne sais si je dois l'accepter. Si je vous laissais être généreuse, je paraîtrais inhumaine de vous avoir tenu rigueur. Nous nous en rapporterons au choix de l'enfant!

Chacune d'elles essayait de garder un air indiffé-

rent, de cacher son espoir secret. Et chacune d'elles sentait son cœur battre plus vite, se disait : « C'est moi qui saurai le mieux l'aimer ! Moi qui serai sa préférée ! »

Cependant un brouhaha emplissait soudain le corridor. On entendait, mêlées aux paroles des Fabre qui venaient de rentrer, les plaintes d'une grosse voix de vieille à l'accent méridional. M^{me} Dercourt sursauta.

— Toinon ! Toinon que j'avais oubliée ! Je l'avais laissée avec ma voiture et ma valise au coin de la rue, afin de m'avancer seule pour chercher.

La porte s'ouvrit et M. Fabre entra.

— Cousine, nous venons de l'agence ! déclara-t-il. (Pour simuler cette sortie, il s'était contenté de faire, avec sa femme, un petit tour dans le quartier.) Il y a eu des difficultés, mais enfin tout est à peu près arrangé ; vous pouvez vous considérer comme chez vous. Et nous vous amenons votre bonne.

Derrière lui, la voix ronronnante de la vieille servante continuait de gémir en sourdine. M^{me} Dercourt s'impatienta :

— Ah ça ! Toinon ? Tu es restée un moment de plus en voiture... Voilà-t-il pas un beau malheur !...

— Madame, ce n'est pas ça qui cause ma peine !... Mais dire que sur tant de gens que j'ai vu passer, sur tant de gens qu'il y a dans cette grande ville, je ne connais personne !

Et Toinon serrait contre elle son panier, seul compatriote qui lui restât.

Elle se décida, guidée par Lili, à gagner la cuisine et à tirer du panier les cerises des *Chouettes*. En femme précautionneuse, elle les avait emportées « pour la route », à l'intention de sa maîtresse. Il va sans dire que M^{me} Dercourt n'y avait point touché.

Pendant que les Fabre s'empressaient autour de la voyageuse, s'excusant de leur premier accueil causé par le saisissement, Lili, à la cuisine, disposait sur des assiettes les cerises luisantes ; elle les maniait avec tendresse... Les cerises des

Chouettes, pareilles à celles d'autrefois!... Une exclamation lui échappa :

— Oh! Toinon! une sauterelle! Une petite sauterelle verte, tu sais, comme il y en avait dans le verger? On l'a emportée avec les cerises, elle sautille au milieu, tout effarée.

— Dame! mademoiselle Lili! Elle est étonnée d'être ici!

— Pourquoi m'appelles-tu Mademoiselle? Je suis toujours Lili, va!

— Je veux bien vous croire! Je vois tant de choses drôles, aujourd'hui! Mais songer que ce petit bout de Lili est devenue le beau brin de demoiselle que voilà!

— Toi, tu n'as pas trop changé, Toinon! Dis... *Stop?*... Et la Linoise?... Et le jardinier?... Et le bois?

Lili interrogeait avec minutie et passion sur les *Chouettes*.

Tout à coup, auprès d'elle, elle vit Raymond...

Il n'avait eu qu'à pousser la porte d'entrée, laissée entre-bâillée par tant d'allées et venues. Tenant sa petite fille par la main, il s'était avancé dans le corridor, tandis que le brouhaha des voix couvrait le bruit de ses pas; et il s'était arrêté au seuil de la première porte ouverte, en face d'une jeune fille qui évoquait le passé.

— Mademoiselle...

— Toi aussi, Raymond, tu m'appelles Mademoiselle? Je suis Lili..., murmura-t-elle, pâle d'émotion.

— Je ne vous aurais jamais reconnue! répondit-il en la regardant avec surprise, presque timidité.

Ils échangèrent une poignée de main cérémonieuse.

Et lorsque, aussitôt après, le peintre demanda :

— Tante Brigitte a-t-elle reçu ma lettre? Est-elle ici?

Lili répondit tout naturellement :

— Je vais vous conduire à elle.

La jeune fille, sans même s'en apercevoir, abandonnait elle aussi le tutoiement, et quelque chose

l'empêcha d'embrasser l'enfant qui se cramponnait au bras de son père.

Le Raymond qui revenait portait sur son visage les traces de préoccupations et de douleurs qu'y avait mises une autre femme... Hélène absorbait plus que jamais sa vie, puisqu'elle le faisait souffrir, le détournait de son art, l'obligeait à amener ici l'enfant qu'elle lui avait donné... Lili sentait Raymond étranger à elle.

Le peintre, prêt à suivre la jeune fille, s'arrêta tout à coup ; il considérait avec stupeur la vieille servante, qui ne s'était même pas approchée et qui, tournant le dos, bousculait fébrilement les casseroles, décrochait toute la batterie de cuisine des Fabre...

— Eh ! mais, ... n'est-ce pas Toinon ?

En deux enjambées, il fut près de la vieille femme, lui mit les mains sur les épaules, la fit pirouetter... Elle se trouva face à face avec lui...

— Toinon ! Toi ! Ici ! Tu ne m'avais donc pas entendu entrer ?

— Mais si ! Mais si, monsieur Raymond ! fit Toinon, en se dégageant... Mon Dieu, on a bien le temps de se dire bonjour... Le dîner est plus pressé, n'est-ce pas ? Vous n'avez plus l'air autant jeune homme qu'autrefois, monsieur Raymond ! Mais votre petite fille paraît bien mignonne ! Vous me la montrerez, tantôt ?

Raymond ne l'écoutait plus. Il interrogeait anxieusement Lili du regard.

— Comment Toinon est-elle ici ? Ma mère... ?

— Elle vient d'arriver ! Elle vous attend ! Suivez-moi, cousin !

Raymond eut une seconde d'hésitation, puis s'exécuta sans mot dire, un pli dur au front. Il était à la fois ému et irrité de l'arrivée de sa mère. Il se rappelait les scènes pénibles, oh ! si pénibles ! qu'avaient provoquées, quelques années auparavant, de vains essais de réconciliation. Lorsque, précédé de Lili, il entra au salon, il était décidé à se renfermer dans une froideur déférente qui écarterait à la fois toute querelle et toute expansion. Or, dès le seuil, il s'arrêta, subitement amolli...

Ces malheureuses tentatives de réconciliation, dont il se souvenait avec effroi, avaient eu lieu devant Hélène, qui s'arrangeait pour se trouver en tiers... Entre sa mère et lui, il y avait toujours eu cette femme, ses paroles perfides, ses insidieuses calomnies... Et voici qu'aujourd'hui, M^{me} Dercourt lui apparaissait seule, ou plutôt entourée de parents dont les vieilles figures, évocatrices d'autrefois, la remplaçaient pour lui dans le cadre où elle avait été jeune et où il avait été petit garçon. Tout à fait ému, il s'avançait tristement vers elle. Car il ne voyait plus qu'elle, car il ne se demandait plus qu'une chose : comment pouvait-on rester brouillés si longtemps lorsqu'on s'aimait bien ?

Elle s'était levée. Il s'embrassèrent avec simplicité.

— Je suis devenue bien vieille, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Maman, as-tu fait bon voyage ?

Elle ne paraissait rien du tout, la petite phrase : « As-tu fait bon voyage ? », que personne n'avait songé à murmurer à M^{me} Dercourt. Mais cette question, que l'on peut oublier quand elle n'est qu'une formule banale, on la pose, quelles que soient les circonstances, lorsqu'elle est inspirée par l'affection. Et la mère fut toute remuée par la sollicitude qu'elle lisait dans les yeux malheureux de son grand garçon.

— Et toi, murmura-t-elle, n'es-tu point trop las ? Et ta petite ?...

M^{me} Dercourt la dévorait du regard.

III

Aux instants où l'on se retrouve règne une grande confusion de paroles, de gestes, de pensées. La joie du revoir existe toujours, alors même qu'il serait amené par des circonstances tristes, et l'on oublie de pleurer pour être content. Il semble que l'âme ait tout à fait perdu son équilibre. Raymond

goûta cette griserie légère et précaire dans le grand échange de baisers qui, après sa mère, rapprocha de sa poitrine la tante Brigitte et les vieux parents Pontois. Mais presque aussitôt les Fabre s'éclipserent. S'ils partaient le lendemain pour Arques, ne devaient-ils pas terminer leurs préparatifs? Alors un grand silence tomba dans le salon. L'heure se redonnait d'elle-même aux questions graves ; mais personne n'osait les aborder.

— Ta petite Simone ne m'a pas encore embrassée ! dit M^{me} Dercourt.

Elle attira vers elle l'enfant qui se raidissait.

— Tu m'aimeras bien vite, va ! Je suis ta grand-mère ! Répète : « Grand-mère ! »

Simone resta muette, butée. Elle ne comprenait rien à ce qu'on exigeait d'elle aujourd'hui. D'abord, ce voyage qui n'avait pas été amusant du tout, parce que son papa était triste, et puis qu'on n'avait pas emporté son mouton frisé, le dernier joujou acheté et, pour le moment, sa plus vive tendresse. Ensuite, l'arrivée ici, dans cette maison qui n'était pas jolie comme celle de Paris et où de vieilles gens, qu'elle n'avait jamais vues, avaient l'air de la connaître. Tout cela, joint au sommeil qui appesantissait ses paupières, la mettait de mauvaise humeur.

— Dis « grand-mère » ! ordonna sévèrement son père.

Elle n'osa pas refuser, murmura « grand-mère » du bout des dents, en se laissant encore embrasser avec une petite mine de martyre.

— Dis « tante Brigitte », commanda encore Raymond, voyant l'air penaud de la pauvre tante, qui n'osait rien réclamer.

Cette fois, Simone se rebella. C'en était trop. Au reste, ayant considéré la vieille demoiselle, elle la jugea, avec son instinct merveilleux d'enfant, l'un de ces êtres sans conséquence avec qui l'on peut tout se permettre. M^{lle} Brigitte n'eut donc ni un baiser, ni un mot, ni un regard. Et la bonne créature, bien que navrée, intercédait pour la jeune révoltée :

— Je t'en prie, Raymond, ne la gronde pas !

Cela viendra petit à petit! Nous ferons connaissance!

Simone, ravie de son impunité, et plus du tout intimidée depuis qu'elle avait osé se montrer désagréable, se mit à marcher au milieu du tapis, en hochant de droite et de gauche sa petite tête brune et en ayant bien soin de ne poser les pieds que sur les fleurs en laine rouge; il y en avait de vertes et de bleues. L'affectation mignarde qu'elle apportait à ce choix fantaisiste, balançant, avant de le poser, son petit soulier verni, prouvait sa résolution arrêtée de n'obéir qu'à ses caprices. Soudain, elle avisa Lili qui, assez embarrassée de sa personne, était restée assise dans un coin du salon. Simone, qui avait à un haut point l'esprit de contradiction, s'avança vers elle avec une allure importante de hoche-queue.

— Madame, vous ne voulez pas m'embrasser, vous?

C'était dit gentiment, après une impeccable et drôle petite révérence. Simone savait être à l'occasion une demoiselle du monde accomplie. Lili, interloquée, amusée, touchée, la prit sur ses genoux sans répondre et la caressa. Elle éprouva une profonde et insondable émotion lorsque ses lèvres baisèrent la petite joue satinée et les paupières douces de la fille de Raymond.

— Vous m'embrassez comme maman! murmura Simone, avec un petit grognement satisfait.

Et le sommeil, qui n'attendait peut-être que cela pour venir, ferma presque aussitôt ses yeux. Elle s'abandonna aux bras de la jeune fille qui, d'un geste maternel jamais su, mais que cette seconde suffisait pour lui apprendre, la serra contre son cœur.

Heureuse petite Simone! Tandis qu'elle s'endormait, dans la paix inconsciente de ses six ans et demi, les mots qu'elle venait de dire oppressaient toutes les personnes présentes. La mère absente! On était forcé de l'évoquer, et de se rappeler aussi qu'elle avait dû commettre des fautes bien lourdes pour que fût nécessaire cette mesure barbare, presque sacrilège : la séparer de son enfant.

Raymond sentit que l'instant de parler était venu :

— J'ai amené ma fille ici, balbutia-t-il, parce que je ne pouvais faire autrement. Tu as lu ma lettre, tante Brigitte?

Elle eut la suprême charité de lui répondre « oui ».

— Mais moi, je ne sais rien, interrompit avec jalousie M^{me} Dercourt.

Lili, tenant toujours dans ses bras l'enfant endormie, fit un mouvement comme pour se lever et partir.

— Ne la réveillez pas, cousine, et ne vous en allez pas! pria doucement Raymond. N'êtes-vous point de la famille? Vous pouvez tout entendre. D'ailleurs, je n'ai pas grand'chose à dire. Je suis ici pour m'occuper de la petite innocente et non d'une malheureuse égarée! Quand j'aurai assuré le sort de Simone, je m'expatrierai!

M^{me} Dercourt se mit à pleurer, comme si le grand éloignement que son fils annonçait devait changer quelque chose à leur habituelle séparation; et les yeux de Lili se posèrent longuement, gravement sur son cousin.

Le silence était retombé très lourd. Ce fut Raymond qui, de nouveau, le rompit.

— Ma femme était absente depuis trois jours quand je suis parti avec l'enfant.

— Absente depuis trois jours! répétèrent, scandalisées, M^{me} Dercourt et sa belle-sœur.

— Je vais passer quelques semaines ici pour aider Simone à s'acclimater, et puis... — sa voix devint rauque — pour m'habituer à me passer d'elle. La séparation viendra ainsi plus lentement.

Il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un siège, faisant un terrible effort pour garder son masque d'impassibilité. Sa mère et sa tante se levèrent ensemble et, se penchant vers lui, lui mirent une main sur l'épaule :

— Raymond, tu confieras Simone à celle de nous deux qui saura le mieux s'en faire aimer!

— Oui, acquiesça-t-il avec une grande lassitude.

Et il eut presque lui-même un mot d'enfant qui souffre :

— Moi, je me confie à vous deux à la fois!

Lili eut un léger serrement de cœur. Elle aurait voulu que Raymond dise : « Je me confie à vous trois... » Est-ce que, pour être plus discrète, plus réservée, sa pitié à elle était moins grande? Elle se reprochait comme une marque d'égoïsme l'indifférence où elle s'était complue quand son cousin avait paru. Indifférente, pourquoi? Parce que Raymond souffrait pour une femme qui n'était pas elle? Elle avait honte de s'être placée à un point de vue aussi personnel. Depuis que Simone l'avait embrassée et que Raymond, confiant, avait parlé devant elle, Lili le plaignait avec désintéressement.

Elle fut tirée de ses réflexions par le léger craquement de la porte qui s'entre-bâillait. M. Fabre, l'air très contrarié, lui faisait signe de venir. Que se passait-il? Lili se leva d'un geste si mesuré que l'enfant endormie n'eut pas même un tressaillement.

— Mon oncle m'appelle, Raymond! Reprenez votre petite fille.

A son tour, il se leva et enleva doucement des bras de Lili le fardeau vivant. Ils furent contents tous deux de ne l'avoir pas réveillée. En signe d'innocente complicité, ils se sourirent.

Lili trouva son oncle dans le couloir. Il la mena jusqu'à la cuisine, lui serra le bras et lui dit :

— Regarde!

Elle regarda... Or, que vit-elle? Toinon au milieu d'un invraisemblable déballage de vaisselle et de casseroles. Les cuivres qui, à l'ordinaire, ne quittaient point leur clou de parade, la rôtissoire monumentale, le service à palmes dorées habituellement rangé derrière les vitrines du buffet, gisaient pêle-mêle sur la table, le dressoir, les chaises.

Après avoir pris ainsi sa nièce à témoin du bien-fondé de son intervention, M. Fabre, qui saignait dans son avarice, interpella la trop zélée cuisinière :

— Eh là! ma fille! Vous vous donnez beaucoup de mal à déranger tout cela qu'il vous faudra remettre en place.

— Oh! Monsieur, je ne plains pas ma peine! répondit presque aimablement Toinon, qui prenait la phrase pour un compliment. Mon dîner est cuit. M. Raymond peut venir. J'ai cuisiné un petit plat de...

— Peut-être avez-vous sorti tout cela pour que nous procédions à l'inventaire?... Il est préparé. Lili, va le chercher! Nous n'aurons plus qu'à vérifier.

— J'ai sorti tout cela pour m'en servir, interrompit Toinon avec candeur.

— Vous en servir! Mais, malheureuse! n'avez-vous pas assez de cocottes? Les casseroles en cuivre s'abiment au feu. Elle ne sont plus neuves. Le cuivre s'est aminci. Puis le service, le service à palmes dorées, si vous le cassez, comment pourrions-nous le réassortir?

— Les casseroles s'abîmer au feu! s'esclaffa Toinon. Quant à votre service aux dessins jaunes, il ne risque rien avec moi, allez!

Elle agitait ses robustes mains, peu rassurantes, à la vérité, pour la fragilité de la porcelaine.

M. Fabre, de plus en plus mécontent, alla consulter sa femme, absorbée par les derniers préparatifs, puis attira Lili à part.

— Lili, ta tante et moi, nous allons partir seuls pour Arques. Tu resteras ici.

Elle répondit : « Oui, mon oncle », avec un empressement inconscient, qui ne cherchait pas à se dissimuler.

— Tu comprends pourquoi?

Elle dit encore : « Oui, mon oncle », mais elle ne comprenait pas. Les raisons qu'elle pouvait avoir de rester n'étaient certes pas celles auxquelles avait pensé M. Fabre. Heureusement, il prit la peine, superflue à son sens, de s'expliquer.

— Tu es une fille sérieuse. Tu veilleras à ce que la maison ne soit pas mise au pillage. Tu te per-

mettras des observations. Au besoin, tu égareras à propos la clef d'un meuble.

Et il termina par cette image hardie :

— Nous te déléguons l'œil du propriétaire!

IV

Le lendemain de son arrivée ici, Raymond, à qui rien n'avait pu faire abandonner ses habitudes matinales, attendait mélancoliquement, seul à la salle à manger, que Toinon lui apportât son petit déjeuner, dont il se souciait peu, et son courrier, dont il se préoccupait beaucoup, lorsque Lili entra.

Elle avait le rose aux joues. C'est quelle venait d'accompagner à la gare son oncle et sa tante, et qu'à peine revenue, elle s'empressait de seconder la bonne dans le service de son cousin. Toinon avait préparé le café au lait, mais Lili, enfrenant sans vergogne la défense des Fabre, passant déjà à l'ennemi, l'avait versé dans une jolie tasse japonaise qui devait le rendre meilleur. Elle s'avança, le plateau de laque à la main, et dit avec un timide sourire :

— Bonjour, Raymond.

— Bonjour, Lili. Quoi! C'est mon déjeuner que vous m'apportez! Je ne souffrirai pas que...

— Laissez donc, cousin! J'ai l'habitude, tous les matins, de servir ainsi mon oncle Fabre.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est que pour l'oncle Fabre elle ne choisissait pas de petite tasse japonaise, et qu'il lui était plus doux de servir Raymond. Aussi s'attarda-t-elle un peu à sa tâche fortuite de maîtresse de maison. Elle posa près du peintre le courrier qui, peut-être parce qu'il était passé par sa petite main amie, ne contenait rien de triste. Elle écarta les rideaux, afin que la lumière pût pénétrer plus librement, plaça sur la table un bouquet de roses. Raymond, silencieux, la regardait faire avec un peu d'attendrissement. Un bien-être vague se glissait en lui, dont il était

désaccoutumé. Hélas! Depuis son mariage, personne n'avait plus pour lui de ces prévenances féminines. Il ne les retrouvait dans son souvenir qu'en remontant à l'époque où il habitait aux *Chouettes*, où sa mère et tante Brigitte le gâtaient. Même il s'avoua qu'être dorloté par une cousine jeune et jolie avait un charme de plus. Et il fut reconnaissant à Lili de la minute de trêve que sa présence mettait à des peines qui, tout à l'heure, le ressaisiraient, victorieuses, le tiendraient immobile, la pensée partie, les yeux loin, devant sa tasse de café au lait refroidi.

Pendant ces premiers jours, tout le soin de la maison retomba sur la jeune fille. M^{me} Dercourt et M^{lle} Brigitte étaient uniquement occupées de la petite Simone, qu'à leur cœur défendant elles se disputaient avec une inconsciente jalousie. Or, Simone continuait à marquer à Lili, qui n'osait point rechercher sa compagnie, une prédilection flatteuse. Dès qu'elle pouvait échapper à sa grand-mère et à sa tante, elle accourait vers celle qui l'avait endormie sous des baisers le soir de son arrivée; elle la préférait même à son père.

La petite Simone ne s'ennuyait pas de sa maman dont elle était accoutumée, hélas! à si souvent se passer, mais s'ennuyait d'une maman. Or, Lili, qui ne les avait jamais connues, possédait le secret des caresses maternelles. Elle savait se montrer ferme aussi; et, sans témoin — car devant les autres, par discrétion, timidité, elle se tenait à l'écart, — elle réalisait ce prodige: rendre Simone obéissante.

Un jour, la petite la suivit dans sa chambre. Elle fit le tour de chaque objet et eut une moue de surprise devant une branche de bois mort qui pendait au mur, à la tête du lit.

— C'est laid, ce bois, grande Lili!

Et la jeune fille de répondre:

— Autrefois, quand j'étais petite Lili, ce bois n'était pas laid; il avait des feuilles roses qui, lorsque la veilleuse était allumée, dessinaient des ombres au plafond.

— Ça, par exemple, c'est beau, joli! On dirait

les images que peint mon papa! s'exclama la fillette, le nez levé vers un petit tableau, aquarelle brossée à la hâte, presque une esquisse, qui occupait la place d'honneur.

« Qui est-ce, grande Lili, cette petite fille qui est à genoux sous les arbres? Pourquoi est-elle si sage?

Si sage! Raymond aussi lui avait fait ce compliment, tandis qu'il la peignait, agenouillée sous les vieux saules de la Linoise. Puis il avait abandonné l'ébauche. Et lorsque Lili était partie à son tour, c'était elle qui l'avait précieusement emportée. En cet instant, tous ces souvenirs se réveillaient en la jeune fille. Voulant chasser son émotion, elle prit Simone sur les genoux et lui dit, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre gaie et calme :

— Je vais te raconter une histoire, veux-tu?

— Oh! oui, ma grande Lili! Elles me plaisent tant, tes histoires!

Et sans doute celle-là lui plut encore davantage que les autres, car le lendemain, en présence de son père, elle la redemanda. C'était au jardin, oh! un très petit jardin compris entre le logis et un pavillon délabré que les Fabre louaient à la veuve d'un matelot. Un berceau de vigne vierge, des plates-bandes d'iris et un merisier se partageaient cet étroit espace. L'été, lorsque les iris étaient fleuris, le jardin en miniature était tout bleu. L'automne, quand le merisier se couvrait de baies et que la gelée avait passé sur la vigne vierge, il devenait tout rouge.

Le jardin était bleu. Lili cousait, assise sous le berceau. Elle eut soudain l'intuition qu'un regard était posé sur elle : levant la tête, elle vit Raymond, dont le sable de l'allée avait amorti le bruit des pas, et qui, debout, immobile, suivait de l'œil le va-et-vient de son aiguille. Il s'excusa :

— J'aime à regarder une femme qui coud, Lili. Je trouve cela reposant.

Simone fit irruption sous le berceau.

— Grande Lili, raconte-moi l'histoire d'hier, tu sais bien, ... la petite maison, ... la bergère effacée?

Elle jeta les bras autour du cou de la jeune fille :

— Je t'en prie, grande Lili! Papa écoutera.

Elle tira son père par la manche ; il prit place sur le banc ; il ne savait plus résister à la fillette depuis qu'approchait l'instant de la séparation ; et puis il éprouvait une douceur confuse à s'asseoir ainsi à côté de Lili ; de lui-même, il n'eût peut-être pas osé, et la violence que lui faisait Simone allait au-devant de son secret désir.

— Je vois que vous êtes bien amies, ma petite et vous. Vraiment, je ne vous dérange pas, cousine? demanda-t-il, sérieux. Vous permettez que j'écoute l'histoire?

La jeune fille, baissant de nouveau la tête sur sa couture, commença :

— Il était une fois une petite maison où habitait une bergère si effacée qu'on ne la voyait pas, et les passants, croyant la maison abandonnée, s'y reposaient. La bergère tâchait de se montrer bonne pour eux. La lune, en se promenant au ciel, se baignait un instant dans le puits de la bergère et en sortait plus fraîche, plus claire. La petite grenouille qui courait à travers la campagne se blottissait une minute sous ses feuilles de salade. Dans sa petite maison il y avait une place pour chacun. Le moineau se perchait sur le dossier de sa chaise, et elle le lissait du doigt, sans qu'il vît sa main. L'écureuil...

— Non! c'est d'abord le chat! corrigea Simone, attentive.

— Le chat trouvait sur le plancher une pelote et s'amusa à la faire courir ; l'écureuil, une noisette qu'il prenait entre ses deux pattes pour la croquer. Quand Simone entra dans la petite maison...

— Simone et son papa! Tu as dit Simone et son papa! protesta de nouveau l'enfant.

Lili inclina plus bas son front sur son ouvrage :

— Quand Simone et son papa, qui passaient, s'arrêtèrent dans la petite maison, ils trouvèrent un bon feu pour se chauffer.

— Et la bergère effacée, ils ne la voyaient pas,

mais elle ajoutait des fagots. Continue, grande Lili!

— Mais... c'est fini!

— Non, c'est pas fini! Simone avait sommeil, et son papa la prit sur ses genoux, tu sais bien?

— Je t'assure, j'ai oublié!

— Et ils entendirent une musique, comme il y en a derrière les troupeaux de chèvres. Voyons, tu sais bien! poursuivit l'enfant avec une impatience croissante; c'était la bergère effacée qui soufflait dans sa musique pour que Simone fit dodo. Et elle fit dodo, Simone! Et son papa fut content. Voilà!

— Il me semble que j'aurais voulu rester dans cette maison! murmura Raymond, en souriant tristement à Lili.

Et il ajouta en lui-même, sans cesser de la regarder :

— La bergère effacée, moi, je l'aurais vue!

Le jour suivant fut douloureux pour Raymond. Il reçut une lettre, non repentante, mais menaçante, d'Hélène qui réclamait son enfant.

Il garda la mauvaise nouvelle pour lui et se joignit, résigné, à une promenade que M^{me} Der-court et M^{lle} Brigitte avaient, d'accord, projetée la veille. Il fallait traverser un lointain quartier de Pont-sur-Mer, le long du bassin de radoub. Sur la falaise qui le domine se dresse une petite chapelle en forme de reliquaire, Notre-Dame de Bon-Secours, à laquelle les marins se rendent en pèlerinage. Les vieilles belles-sœurs avaient envie de sceller leur réconciliation en s'agenouillant côte à côte.

On partit. Raymond dissimulait son profond abattement. Personne ne le remarquait, sauf Lili; et elle était aussi la seule qui n'osât interroger son cousin. Il avait eu beau parler devant elle, elle se considérait toujours comme mise en dehors de sa vie. Il l'intimidait tant! Ce qui l'étonnait le plus, lorsqu'elle songeait au passé, c'était la familiarité qu'elle s'était permise et qu'il avait tolérée. Oh! l'effronterie des enfants! Tout de même, elle trouvait très dur, en cette minute, de le voir souff-

frir et de s'obliger à rester muette comme s'il lui eût été indifférent. Puis une idée lui vint. Les idées ne naissent pas toujours dans le cerveau. Bien souvent, c'est le cœur qui pense.

Lili fit signe à Simone qui, les joues rosées, les yeux joyeux, courait de-ci de-là sur la falaise, en cueillant des herbes, parfaitement oublieuse de tous ceux qui l'entouraient.

— Chérie, il faut être gentille avec ton papa!

— Pourquoi?

Lili ne se laissa pas déconcerter par la question, assez inattendue...

— Mais... parce qu'il le faut! Tu l'aimes bien, n'est-ce pas?...

— Oh! oui!

— Eh bien, va lui donner la main!

— Pourquoi? Les petits enfants donnent la main quand ils ont peur du noir!

— Ton papa a peur du noir, Simone. Seulement, comme il n'est pas un petit enfant, il n'ose pas le dire; et il sera content que tu lui prennes la main, que tu lui racontes des choses...

La fillette obéit, un peu pensive, l'air important de quelqu'un qui remplit une mission... Lili, demeurée en arrière, vit le mouvement surpris, puis attendri de Raymond, devina le réconfort que devaient faire naître en lui la petite main blottie dans la sienne, le babillage enfantin dispersant ses sombres pensées... Elle éprouva une joie très vive, très pure.

En cet instant, Raymond se retournait... Avait-il deviné que Simone n'était pas venue d'elle-même? L'enfant avait-elle ingénument raconté que Lili l'envoyait? Le regard que M. Dercourt lui adressa rendit la jeune fille toute confuse. Vraiment, qu'avait-elle fait pour mériter ce merci muet et fervent? Son acte de bonté lui avait coûté si peu! Et il lui sembla que, par cela même, il était indigne de sa tendresse.

Dans le bleu du soir, qu'agrandissait le bleu de la mer, Lili eut soif de sacrifice.

V

Quelques jours plus tard, la petite Simone tombait malade, et la fièvre scarlatine se déclarait.

Ce fut chez les Dercourt un désarroi navrant. N'était-ce pas autour de l'enfant que ce foyer de hasard s'était pour quelques jours reformé? Quand ils voyaient la petite robe rose de Simone, son papa, sa grand'mère, sa grand'tante apercevaient l'avenir de la même couleur! Et voilà qu'un matin cette petite robe rose demeura pliée sur une chaise, et que Simone, brûlante de fièvre, ne put se lever. M^{me} Dercourt et M^{lle} Brigitte perdirent la tête. A travers leurs communes lamentations, l'une donnait des ordres contradictoires que l'autre exécutait sans discernement. Lili les supplia de se calmer : — Ne comprenez-vous pas, dit-elle, que vous affolez Raymond?

Simone dormait sur un divan dans la chambre de son père. Lili trouva cette couche insuffisante et elle courut commander dans un magasin un lit d'enfant à flèche et à rideaux de mousseline. Ce lit à peine installé au logis lui donna un air de sécurité et de stabilité qui pénétra d'une douceur inconsciente le cœur désesparé de Raymond. Il s'installa près de Lili au chevet de l'enfant malade. Leur horizon, pendant ces jours d'angoisse, fut les deux rideaux blancs, étendus de droite et de gauche, comme des ailes protectrices.

La petite fille qui souffrait était exigeante et irritable. Elle avait renvoyé avec des cris perçants sa grand'mère et M^{lle} Brigitte, qui n'osaient s'approcher que sur la pointe des pieds, pendant qu'elle était assoupie, ou durant les visites du médecin. Elle ne supportait que son père et Lili. La jeune fille s'ingéniait à la distraire. Elle brodait, à rapides points de chaînette, un coussin « pour

la petite chaise de Simone », et l'enfant lui disait : « Fais vite ! » Ce coussin représentait une belle fleur dont un seul pétale était garni de soie rouge. A tout instant, la brodeuse n'était-elle pas interrompue : « Lili, j'ai mal ! » Et Lili arrangeait les oreillers, baisait, sans souci de la contagion, la petite joue fiévreuse... « Lili, j'ai soif ! » Et Lili préparait une boisson... « Lili, donne-moi un joujou ! » Et Lili allait chercher une poupée, souvenir de son enfance, dont les mites avaient mangé la perruque. La première fois qu'elle avait surgi d'un placard, cette figure de porcelaine, ronde, ébaubie, sans cheveux, avait amené un pâle sourire sur les lèvres de Raymond ; et Lili avait souri aussi, un peu mystérieusement. « C'est vrai, songeait-elle. Il y a eu, tout de même, une période de ma vie qui n'appartenait pas à Raymond, celle où je jouais à la poupée. Ne fallait-il pas que je la lui donne aussi, en mettant ma pauvre poupée chauve aux mains de sa petite fille ! »

Car si Lili se dévouait ainsi, ce n'était pas seulement pour Simone, que déjà elle aimait, c'était surtout pour Raymond. Les nuits, qui étaient généralement mauvaises, elle ne prenait aucun repos. A la lueur de la veilleuse, elle était sans cesse penchée vers le petit lit de douleur. Et Raymond la regardait silencieusement. Il demeurait là, comprenant son inutilité, mais incapable de s'écarter, avec cette détresse impuissante des hommes en face de la maladie. Et en voyant Lili lutter intelligemment contre elle, il se sentait rassuré comme un enfant ; il suivait chacun de ses mouvements avec une attention humble, une gratitude muette.

L'une de ces nuits où la jeune fille pâlie inclinait sa protection sur la petite malade, Raymond s'aperçut qu'il aimait Lili. Ce fut délicieux et serene. Ce fut comme un parfum de bouquet dans la triste chambre. Raymond cacha son front dans ses mains.

Le lendemain, le vieux médecin des Fabre, qui soignait Simone depuis le début de sa scarlatine, fut empêché de venir : un cas urgent l'appelait aux environs. Il délégua à sa place un confrère

qui, voyant Lili et Raymond ensemble, les prit tout naturellement pour le père et la mère de l'enfant.

— Voici, Madame, dit-il à la jeune fille, mon ordonnance. Votre mari expliquera à mon distingué confrère que je me suis permis...

Les développements techniques qu'il donna à sa consultation, Lili dut se faire violence pour les écouter. Elle était tellement émue, troublée par cette méprise! Elle n'osait lever les yeux sur Raymond, et elle ne put voir le profond regard révélateur qu'il attachait sur elle.

Mais, après le départ du médecin, elle demeura sègneuse près de la frêle malade qui geignait. Il lui sembla qu'elle usurpait cette place au chevet de Simone, que la douceur qu'elle goûtait à la soigner, à la dorloter, à se briser le corps dans les veilles, appartenait, non pas à elle, mais à la mère de l'enfant.

Elle essaya de repousser ce scrupule importun... Hélène ne serait guère sensible à l'accomplissement de devoirs qu'elle avait rejetés! Qui sait pourtant? C'est si touchant une petite fille malade... C'est si touchant un papa inquiet, muet, qui, posté jour et nuit auprès du petit lit, ressemble à une sentinelle dressée devant l'ennemi invisible! Qui sait si, entre ces deux êtres malheureux, Hélène ne se repentirait pas de les avoir abandonnés, ne serait pas reprise par ces liens du foyer qu'elle avait cru rompre?

Plus Lili tentait d'écarter ces pensées, moins elle y parvenait. Elle s'exaspérait contre elle-même : « De quoi vais-je encore me mêler? C'est à Raymond seul qu'il appartient d'avertir sa femme, s'il le juge à propos! » Mais s'il hésitait? S'il n'osait rappeler la coupable par crainte d'être désapprouvé ici, et en particulier par sa mère? S'il avait besoin d'être soutenu dans sa résolution?... Enfin, la scarlatine est une maladie grave! La fièvre de la petite malade ne diminuait point... A un moment pareil, pouvait-on infliger à Hélène le châtement de la tenir écartée?

Lili, dans sa fière et délicate conscience, en

était arrivée à se considérer comme une spoliatrice et comprit qu'elle ne connaîtrait plus de repos avant d'avoir parlé à Raymond. Elle s'y décida. Simone s'était endormie ; tous deux venaient de quitter la chambre, cédant la place à M^{me} Dercourt et à M^{lle} Brigitte, avides de contempler la fillette. Elle attira son cousin dans l'embrasement d'une fenêtre, d'où l'on apercevait la chapelle des marins. Bâtie sur la falaise, que cachait d'ici de vieux toits, cette petite église avait l'air posée dans le ciel. Sur l'appui de la croisée, le vent de la mer froissait les feuilles menues et tendres d'un pot de basilic.

— Raymond, dit la jeune fille, peut-être Simone serait-elle contente d'avoir près d'elle sa maman ?

— J'y pensais ! répondit-il brièvement, avec une émotion visible.

— Vous allez lui écrire ?

— Je vais lui télégraphier.

Il ajouta :

— Lili, merci de vouloir partager avec moi la responsabilité de cette résolution grave... Vous qui soignez avec tant de bonté ma petite fille, vous ne savez donc comment me faire du bien ? Que je vous suis reconnaissant ! Ah ! si je puis jamais vous payer ma dette...

— Que parlez-vous de dette, Raymond ! murmura-t-elle.

Ne comprenait-il pas que la débitrice c'était elle, et qu'elle avait en cette minute le paradis dans le cœur ?

Il sentit une protestation, une réticence dans la réponse, et se méprit. N'était-ce pas un peu de froideur ? Après tout, comment le jugeait-elle ? Assez mal, sans doute. Et cette idée lui fut insupportable.

— Lili, vous avez de moi une opinion bien mauvaise, n'est-ce pas ? Hélas ! j'ai pu sembler la mériter. Vous vous trouviez aux *Chouettes* lorsque je suis parti. Vous étiez petite, alors ; vous n'avez pas compris, mais vous avez vu que je faisais pleurer ma mère et vous avez dû me condamner.

Il baissa la tête.

— Lili, s'il est vrai que la souffrance rachète une faute, je dois être pardonné! J'ai bien souffert. Et je souffrirai encore beaucoup, d'autant plus que je sens mieux aujourd'hui tout ce qui me manque!

Il n'y a de pires sourds, prétend-on, que ceux qui ne veulent pas entendre. Ceux qui souhaiteraient trop entendre le sont pourtant davantage. La jeune fille ne comprit point la phrase transparente de l'homme qu'elle aimait. Au contraire, en son humilité, elle éprouva une gêne. Pourquoi la mettait-il directement dans le secret de ses peines? S'y croyait-il obligé depuis qu'elle soignait Simone? Et s'efforçant de vaincre son orgueil, ses répugnances, commençait-il à payer ainsi la dette qu'il s'imaginait devoir?

Elle l'arrêta d'un geste suppliant :

— Mon cousin, vous n'avez pas besoin de me raconter ces choses!

Il la regardait avec tristesse.

— Si! J'en ai besoin! J'ai besoin de votre estime!

Elle éprouva une joie profonde.

— Vous l'avez!

— Merci! dit-il simplement.

Et la minute de silence qui suivit leur fut chère.

VI

Raymond prépara un télégramme. Vingt-quatre heures après, sa femme arrivait. Jusqu'au dernier moment, la vieille M^{me} Dercourt avait espéré qu'Hélène ne viendrait pas; elle ne comprenait point que son fils eût pu l'appeler; et elle lui en gardait rancune. M^{lle} Brigitte n'osait se faire une opinion.

Au coup de sonnette impérieux, qui sentait « la maîtresse de maison », Toïnon se hâta d'accourir, et, sans mot dire, Hélène entra, suivie de Pepa Sua-

rez, dont les rotundités étaient plus croulantes qu'autrefois, mais qui gardait dans ses yeux éraillés la même bonhomie.

Raymond s'avancait. Il n'y eut aucune explication.

— Où est l'enfant? demanda Hélène.

— Ici! répondit M. Dercourt.

Et il introduisit sa femme dans la chambre de la petite malade. Lili, qui la veillait, sourit à la nouvelle venue. Hélène n'eut pas l'air de remarquer sa présence; mais Lili ne se formalisa point de ce que la mère, sans doute trop émue, ne vit que sa fille. Et lorsque Hélène se pencha vers Simone, qui referma ses petits bras sur le cou de « mamán », la jeune fille, touchée, eut les yeux pleins de larmes. Il lui semblait que tout allait s'arranger, que son rêve de ramener l'entente et la tendresse dans le ménage de son cousin recevait un commencement de réalisation.

Hélène se redressa, quitta son chapeau, son manteau, et, comme Lili s'avancait pour l'en débarrasser, elle lui dit d'un ton sec :

— Mademoiselle, vous voudrez bien me laisser seule ici avec ma fille. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

Raymond expliqua vivement :

— Ma cousine Lili a soigné nuit et jour l'enfant depuis le début de sa maladie.

— Eh bien! c'est moi qui la soignerai désormais! Et, d'abord, elle est beaucoup trop couverte. Il faut enlever une couverture, écarter cet édredon.

— Madame, osa dire Lili, le médecin a bien recommandé que Simone ait chaud. La scarlatine peut avoir tant de complications.

— Je le sais, Mademoiselle! interrompit Hélène, avec une impatience hostile. J'ai bien entendu parler de la scarlatine, moi aussi! et vous n'allez pas m'apprendre à soigner mon enfant!

Lili se retira, le cœur gros, de cette chambre d'où on l'écartait et dont Pepa, massive, gardait la porte. Quant à Raymond, consterné, accablé, il ne savait que dire, que faire.

Et les mauvais jours commencèrent. Les mau-

vais jours, c'est comme un vol d'oiseaux de tempête qui, tout à coup, traversent notre vie. Dès le lendemain, l'état de la petite malade empira. Le surlendemain, une albuminurie très grave se déclarait.

— C'était bien la peine de voler ma fille pour me la rendre dans cet état! jeta Hélène à la face de Raymond.

Il ne répondit pas. Il ne pensait plus qu'à l'enfant.

Simone se mit à appeler Lili, d'une petite voix déchirante. Lili repoussa Pepa Suarez et entra dans la pièce. Rien n'aurait pu l'en chasser; et elle baissait les yeux pour n'avoir pas l'air de braver les regards irrités de la mère. L'état si grave de sa fille n'empêchait pas Hélène de se farder avec soin. Mais ses trente-cinq ans marquaient durement son visage de brune, que l'abus des veilles et des plaisirs avait prématurément fané; en dépit de ses roses artificiels, il était moins agréable à contempler que le frais visage de Lili. Et il y avait une animosité de femme à femme dans l'attitude d'Hélène vis-à-vis de la jeune fille, si loin, elle, de ces pensées. Debout au fond de la pièce, elle souriait de loin à la pauvre petite Simone. Sur la porte, M^{me} Dercourt et M^{lle} Brigitte suppliaient Pepa de s'écarter un peu :

— Nous n'entrerons pas. Rien que pour la voir du seuil!

Les visites du médecin, de plus en plus inquiet, se succédaient.

Puis la petite Simone fut déclarée perdue. Puis la petite Simone mourut.

Tout le monde pleurait quand son dernier souffle expira sur ses lèvres candides. Cette trêve des larmes fut courte. Hélène, qui avait cependant commis l'orgueilleuse imprudence de découvrir la petite malade, reprochait sa mort à tous ceux qui l'entouraient.

Elle poussait des cris de haine qui eussent été plus pathétiques si sa bouche, agitée pourtant de vrais sanglots, n'eût été fraîchement repeinte. Lili, étouffée par les larmes, aurait voulu mourir, elle

aussi. Raymond vint lui demander le coussin inachevé qu'elle avait commencé à broder « pour la petite chaise de Simone » ; il le plaça lui-même dans le frêle cercueil, à l'endroit où la tête de l'enfant reposerait.

Quand le corbillard l'emporta, ce cercueil qui pesait si peu, le drap blanc qui le recouvrait disparaissait sous les fleurs blanches.

Raymond suivait, tête nue, le désespoir sur le visage.

Des voitures de deuil amenaient la famille. Dans la première se tenaient prostrées la vieille M^{me} Dercourt et M^{lle} Brigitte. Hélène, à la suite d'une crise de nerfs, était demeurée entre les mains de Pepa. La mère de Raymond parlait tout le temps, d'une voix blanche, monotone :

— Ma petite-fille ! Mais je la connaissais encore à peine ! Voyons ! C'est impossible qu'elle soit morte ! Ma petite-fille !

M^{lle} Brigitte priait.

Dans la voiture suivante se trouvaient Lili, les Fabre, Clotilde, son mari. Son frère Georges, attaché de Cabinet et retenu par ses fonctions à Paris, s'était excusé. Dans cette voiture, on causait à mi-voix de toutes sortes de choses, ainsi qu'entre parents qui ne se sont pas vus depuis longtemps. La tristesse, la solennité de l'heure ne pouvaient tout à fait brider leur loquacité. Ils commentaient aussi le pitoyable décès.

— Ces pauvres Dercourt n'ont pas de chance ! répétait M^{me} Fabre qui, bonne femme au fond, ne leur en voulait plus.

Lili, muette, aurait voulu relever le courage de Raymond. Hélas ! depuis l'arrivée d'Hélène elle était séparée de lui. Que faisait-elle ici, dans cette voiture, reléguée au rang des parentes lointaines ? Mais ce rang n'était-il pas le sien ? Et ses consolations de cousine auraient-elles quelque pouvoir sur le père désolé ? Jamais Lili ne s'était sentie si seule au monde.

Elle se demandait ce que deviendrait Raymond. L'attitude d'Hélène, si éloignée du repentir, ne laissait guère espérer qu'il reviendrait avec sa

femme. Le deuil émouvant, qui aurait pu les unir, n'était entre eux qu'une nouvelle source de haine. Hélène n'avait-elle pas pris l'initiative des cruelles récriminations? Sans doute, et plus que jamais, Raymond allait vouloir partir très loin, au bout du monde. Lili ravalait ses larmes. La rumeur de la mer qu'elle entendait à distance, de la mer qui demain emporterait Raymond, lui paraissait aussi triste que l'enterrement lui-même. N'était-ce pas aussi un adieu qu'à sa façon elle exprimait?

Raymond partit, en effet. Il avait confié sa mère, accablée par le chagrin, à M^{lle} Brigitte. Les deux pauvres vieilles femmes en deuil étaient montées ensemble dans le train qui devait les emporter vers les *Chouettes*. L'exil de M^{lle} Brigitte était fini.

Au retour des obsèques, on n'avait plus trouvé au logis ni Hélène, ni Pepa.

Raymond partit. Quelques mois plus tard, il apprit en Afrique que sa femme venait d'être tuée dans un accident d'automobile sur la route de Fontainebleau. Elle se trouvait en compagnie d'amis, une actrice et un industriel, qui avaient été gravement blessés. Pepa Suarez, la lourde suivante d'Hélène, s'était par miracle tirée à peu près indemne de la voiture brisée et avait prodigué à sa nièce des soins inutiles. En allant chercher du secours, elle n'avait eu garde d'oublier le sac à main de la morte. Personne sur la route déserte ne la vit remuer dans ce petit sac de cuir les liasses soyeuses de billets de banque et les bijoux qui s'entre-choquaient avec un bruit riche. Personne ne l'entendit murmurer, dans un soupir d'action de grâces :

— Cette fois, je suis payée!

VII

Les Fabre reçurent un jour une lettre de Georges Vignaud. L'ancien potache apprenait à ses vieux oncles qu'il était nommé sous-préfet à Pont-sur-Mer. Il « arrivait » très jeune grâce à de précieuses protections politiques. La sous-préfecture subissant des réparations, il comptait sur eux pour lui trouver un logis provisoire digne de ses nouvelles fonctions, car il voulait sur-le-champ faire connaissance avec son poste.

M^{me} Fabre s'écria :

— Il faut inviter Georges à descendre chez nous !

— Lui louer ! corrigea M. Fabre, avec satisfaction.

— Mais non, il n'y a aucun honneur à louer au sous-préfet, et il y en a un grand à le recevoir ! Mon pauvre ami, tu n'y vois pas plus loin que le bout de ton nez ! Ne t'es-tu pas aperçu que tout Pont-sur-Mer s'est brouillé avec nous ? Et pourquoi ? J'étais dévouée aux gens ; je ne leur marchandais pas les bons conseils ! Leur ingratitude me révolte, et je ne serais pas fâchée que, par égard pour le sous-préfet, ils revinssent vers nous. Ils verraient alors comme je me montrerais mordante !

L'après-midi, M^{me} Fabre aborda dans la rue une grosse dame qui la saluait à peine et lui conta :

— Le nouveau sous-préfet est nommé ! Il vient de m'écrire.

— Une lettre du nouveau sous-préfet ? répéta la grosse dame en arrondissant les yeux. Et qui est-ce donc ? Vous le connaissez ?

— Je crois bien ! C'est notre neveu à la mode de Bretagne ! Pendant qu'on répare la sous-préfecture, il descendra chez nous.

La grosse dame considéra M^{me} Fabre avec un respectueux attendrissement et minaуда presque aussitôt :

— Moi qui depuis si longtemps veux venir vous voir ! Ma fille me disait hier encore : « J'aurais tant envie d'embrasser M^{lle} Lili ! »

M^{me} Fabre ajouta sans avoir l'air d'y toucher :

— Elle sera contente aussi de faire la connaissance du sous-préfet !

— Ah ! chère amie ! Qu'allez-vous chercher là ! Elle n'y songera guère, la pauvre enfant !

La grosse dame s'éloigna, furieuse. M^{me} Fabre jubilait.

En l'absence de sa femme, M. Fabre alla confier à Lili cette idée saugrenue de recevoir le sous-préfet :

— Hélas ! mon enfant, conclut-il, que de tracas se préparent pour nous tous !

Il vit le visage de sa nièce s'allonger, trahir un grand embarras.

— C'est que, murmura-t-elle avec gêne, je n'ai pas encore osé vous en parler : je voudrais partir, moi !

Le vieillard leva les bras au ciel.

— Partir !

— Aux *Chouettes*. Tante Dercourt m'invite à aller la voir, comme autrefois.

Et elle courut chercher dans sa chambre une lettre, que couvrait une grande écriture changée, presque méconnaissable.

Après la fin tragique d'Hélène, Raymond s'était réfugié aux *Chouettes*, auprès de sa mère et de sa tante Brigitte ; et, depuis un an, on était à Pont-sur-Mer sans nouvelles des Dercourt.

« Vraiment, songeait M. Fabre, il choisissent bien leur temps pour donner signe de vie ! »

— Tu ne peux nous quitter à un pareil moment ! Sans compter que ce voyage serait assez coûteux !

Et il geignit :

— Que se passe-t-il dans ces têtes de femmes ? L'une veut inviter. L'autre veut visiter ! Seriez-vous devenues millionnaires ?

Et, cependant, le départ de Lili finit par être

décidé. C'était fatal, M. Fabre étant le seul à y mettre opposition. Or, que valait l'opposition de M. Fabre! Sa femme était trop préoccupée pour avoir une opinion sur une question aussi secondaire. Faire le ménage elle-même ne serait pas convenable tant que leur hôte resterait! Elle venait de louer comme bonne la mère Caudebec, cette matelote veuve qui occupait le pavillon au fond du jardin. Elle aménageait un salon et un bureau pour Monsieur le sous-préfet; elle remplaçait dans le vestibule le porte-parapluie et au seuil de l'appartement la sonnette.

Pendant ce temps, Lili, de son côté n'en finissait plus de préparatifs. Du matin au soir, de ses petits doigts vaillants, elle cousait une modeste robe neuve qu'elle voulait revêtir aux *Chouettes*. Son oncle n'y comprenait rien.

— Mais, ma pauvre, qu'en feras-tu quand tu seras là-bas? Tu as donc oublié? Il n'y a que des bois de chênes, des vignes et des champs de maïs. Tu ne rencontreras que des troupeaux de moutons!

Elle fut prête à partir le jour même de l'arrivée du sous-préfet, et M^{me} Fabre, en toilette, se rendit à la gare à deux fins : veiller au départ de sa nièce, recevoir son neveu.

A la gare, elle vit que le train du sous-préfet était là. Elle embrassa Lili, et la poussant aux épaules :

— Va vite rejoindre ton train. Il vient de se former sur la dernière voie. Je télégraphierai tout à l'heure aux *Chouettes* pour annoncer ton arrivée. Va! Va!

Et M^{me} Fabre alla se placer près de quelques Messieurs en chapeau haut de forme et en gants cérémonieux qui paraissaient attendre. Elle flairait en eux un groupe de fonctionnaires zélés venus pour accueillir, malgré son incognito, le nouveau sous-préfet. Lili, un peu gauche, un peu émue de sa liberté si nouvelle, traversa plusieurs voies. Le soleil, glissant sous la marquise, éclairait les rails de biais et les faisait scintiller gaiement. Un flot de voyageurs, débarqués à l'instant, la croisa, et la jeune fille lut dans les yeux d'un jeune homme

un compliment si vif, quoique muet, qu'elle en rougit de plaisir. Oh! non pas qu'elle se souciât guère de l'admiration de cet inconnu. Mais, au seuil de ce voyage, qui, lui semblait-il, la conduisait au bonheur, il lui était doux de se savoir jolie.

Elle pensait encore au regard qui l'avait enveloppée, et elle oubliait l'homme à qui appartenait ce regard, lorsqu'elle monta dans son compartiment. En se penchant à la portière pour faire signe à sa tante, elle vit M^{me} Fabre donner l'accolade à un monsieur et crut bien reconnaître l'étranger qui venait de la croiser. Quoi! ce serait Georges, le petit Georges, ce grand garçon à la moustache blonde? Le groupe de fonctionnaires s'avancait, chapeau bas, pour le saluer. Plus de doute, c'était lui! Mais la machine siffla, les roues s'ébranlèrent. Lili sentit que le train l'emportait et ce ne fut plus à Georges qu'elle pensa.

A la gare de Fonsgrêve, la jeune fille ne vit personne pour l'attendre. M^{me} Fabre, tout affairée par l'arrivée du sous-préfet, avait oublié de télégraphier. Lili laissa sa valise au voiturier et partit à pied.

Oh! cette route, ces ceps tordus, ces maïs verdissants, cette ligne sombre de bors au milieu desquels elle devinait les *Chouettes!* La jeune fille, abîmée dans ses souvenirs, n'avait presque pas conscience de cheminer seule. Les visages d'autrefois, et tels qu'ils étaient autrefois, animés des mêmes passions, des mêmes joies, des mêmes tristesses, lui semblaient surgir autour d'elle. Les pinsons chantaient. Le serpolet des talus sentait bon. Elle-même redevenait par degré la petite Lili de jadis, l'enfant dont l'âme précoce s'éveillait à l'amour et à la douleur.

Dans ce bois, elle avait poursuivi *Kiki* à coups de pierres. Combien il avait épaissi, le bois!

Un murmure léger sous la mousse. Elle reconnut la Linoise. Ici, Raymond l'avait peinte agenouillée. Depuis, les saules avaient été coupés, puis avaient tant bien que mal repoussé; des rejetons déjà hauts s'échappaient des troncs mutilés.

La grille du verger était ouverte. La jeune fille la franchit avec émotion. Oh! cette allée large du jardin, où la mousse remplaçait aujourd'hui le gravier! Par cette allée, une nuit, Raymond s'était enfui, tandis que sa petite cousine en larmes le regardait de la croisée. Elle se sentit rapetisser, s'identifia de plus en plus avec la pauvre petite dédaignée, et ce fut la tête basse qu'elle franchit le perron.

La vieille maison semblait endormie, désertée. Personne au seuil, personne à la cuisine, où la jeune fille jeta un coup d'œil. Toinon était-elle donc au poulailler? Personne dans l'escalier. Mais sur les marches, Lili, en proie à une sorte d'hallucination, crut voir se dresser l'élégante silhouette d'Hélène. Une pénible scène du passé ressuscita. Hélène dit : « Eh bien! petite, j'attends que vous vous effaciez! » Lili, cramponnée à la rampe, ne bougea pas. Le fantôme continua : « Je vous engage à redescendre vous brosser et vous laver! Vous êtes dans un bel état pour prendre ces grands airs! » Cette fois, Lili rentra tout à fait dans ses quatorze ans. Confusion, humilité emplirent son âme.

Une porte s'ouvrit brusquement sur le palier, la porte de l'atelier, toujours comme dans la scène de jadis. Quelqu'un apparut au seuil. Et, du coup, Lili fut délivrée de l'oppression du passé, reprit conscience des années écoulées. Oh! bien nombreuses, surtout bien pesantes, ces années, puisque l'homme qui souriait à la jeune voyageuse et inclinait vers elle sa tête toute grise était Raymond. Il avait tragiquement vieilli. Lili lui sourit avec extase.

— Cousine, petite cousine! Comment se fait-il que vous arriviez ainsi toute seule? J'aurais été si heureux d'aller vous chercher à la gare. Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus? N'êtes-vous pas trop lasse? Entrez vite vous reposer. Et laissez-moi vous remercier d'être venue. Mais non, je ne saurais jamais assez! Que vous êtes bonne!

Il l'introduisit dans l'atelier. Triste atelier où l'on ne peignait plus, où l'on se réfugiait seule-

ment pour pleurer en secret un talent mort. Mais il parut accueillant à la jeune fille. Jusqu'au Bédouin de bois qu'elle regarda sans amertume, avec l'intime certitude qu'il ne serait plus le témoin de nouvelles peines. Tout à coup, elle lut mieux en elle et demeura interdite. Comment, revoyant Raymond aussi méconnaissable, pouvait-elle éprouver de la joie, oui, une joie confuse, infiltrée au travers de sa compassion même, comme si un bonheur lui arrivait, à elle! N'avait-elle pas de cœur?

M. Dercourt avança un siège. Jadis, une fois qu'il était triste, elle avait essayé de le consoler, dans cet atelier où ils étaient tous deux. Seulement, elle ne le pouvait pas alors, tandis qu'aujourd'hui, peut-être, elle le pourrait. N'était-ce pas là le motif de sa joie? Les années en s'écoulant avaient enfin rapproché la fillette du cousin. Tous deux étaient de « grandes personnes ». Et, en son humilité persistante, elle oubliait que sa jeunesse la rendait aujourd'hui plus charmante que cet homme grisonnant. Tout au plus se jugeait-elle digne de lui.

— Comment va votre mère, Raymond? Ne pourrais-je pas l'embrasser?

— Si! murmura-t-il avec embarras. Mais, pour vous éviter une pénible surprise, auparavant, je voudrais vous avertir...

Il ne fut pas contraint d'achever sa phrase. Par la porte restée ouverte, M^{me} Dercourt entra soudain, sans bruit, l'air absent et agité. Elle ne remarqua point d'abord la jeune fille et se mit à rôder dans la pièce, remuant les lèvres sans émettre aucun son. Raymond n'osa regarder Lili, de peur de lire dans ses yeux, et dit précipitamment :

— Non! Non, elle n'est pas folle! Seulement « absente », hélas! La mort de notre petite fille a achevé de la terrasser.

La vieille dame, comme si elle sentait que l'on s'occupait d'elle, s'approcha de la nouvelle arrivée et lui dit plaintivement :

— Te voilà, Lili?... Je cherche, je cherche...

— Ce sont les mots qui reviennent toujours sur ses lèvres, murmura Raymond.

Qui cherchait-elle? Peut-être la petite Simone!

L'amour tire des chants de la douleur même : cet instant si sombre ne serra point le cœur de Lili. Elle se demandait qui avait inspiré à M^{me} Dercourt la lettre que l'« absente » n'avait pu écrire seule. Oui, qui lui avait dicté les mots qu'elle ne comprenait plus? Qui, peut-être, avait guidé sa main? Qui donc? Oh! serait-ce possible? Lili secoua la tête; c'eût été trop beau... Et elle pensa à M^{lle} Brigitte.

— Où est tante Brigitte? s'informa-t-elle.

— Je vais vous conduire jusqu'à son fauteuil, dit Raymond. Elle ne marche plus guère. Hélas! Lili, dans quelle triste maison avez-vous consenti à venir!

Elle n'osa point lui répondre que les *Chouettes* lui plaisaient mieux ainsi que pimpantes, animées comme autrefois. On arrivait à la chambre de M^{lle} Brigitte. Du seuil, on aperçut la vieille tante qui tricotait dans un grand fauteuil. Elle accueillit la jeune fille avec bonté et lassitude; Lili, en l'embrassant, n'osa lui demander à l'oreille: « Est-ce vous qui avez songé à m'inviter? » Mais elle se rappela le caractère timoré de la pauvre vieille fille, qui se lisait si bien sur sa physionomie. M^{lle} Brigitte aurait-elle voulu assumer cette légère responsabilité?

Le cœur de Lili se mit à battre plus fort. Elle rejoignit Raymond dans le corridor, où il l'attendait discrètement; et il la conduisit jusqu'au seuil d'une chambre voisine:

— Vous voici chez vous, cousine... Vous devez avoir besoin de vous reposer après un si long voyage... S'il vous manque quoi que ce soit, prévenez-moi..., je serai à vos soins...

Il prit congé d'elle, et, après l'avoir remercié, elle entra dans cette chambre où une surprise l'attendait. La pièce contrastait avec l'air de vétusté de la maison par un aspect coquet, avenant. Des tentures neuves aux nuances tendres voilaient

les murs. Des rideaux en fine dentelle frissonnaient au vent, le long de la croisée entre-bâillée. Les vases, les jardinières étaient garnis de primevères et de jacinthes qui embaumaient mystérieusement... Qui donc avait paré avec tant de délicate sollicitude cette chambre de jeune fille?... Lili, muette, les mains pendantes et jointes, n'osait bouger, de peur que tout ne s'évanouît... Elle entendit du bruit à la porte, se retourna ; et ses yeux pleins de rêve furent un instant avant de distinguer la vieille femme en tablier blanc qui se tenait devant elle.

— Chère vieille Toinon ! Tu fais encore le service !

— Et pourquoi pas, mademoiselle Lili ?

— Sais-tu qui a si bien arrangé ma chambre ?

— C'est M. Raymond !

VIII

Lili n'était pas depuis huit jours aux *Chouettes* que la physionomie de la maison avait déjà changé.

Dans bien des logis se trouvent de vieilles tantes, de vieilles mères éprouvées par la vie, sans que le foyer soit assombri ; ce qui devenait ici anormal, c'est que ces pauvres épaves occupaient en quelque sorte le devant de la scène, continuaient à remplir lamentablement le rôle pour lequel elles n'étaient plus faites. La présence de la jeune fille auprès d'elles les remit au second plan, dans une ombre qui leur convenait mieux et leur était plus clémente.

On entendit de nouveau résonner une voix claire dans les grands escaliers silencieux, un pas alerte sillonna les allées moussues. Lili allait, venait. Raymond la suivait timidement, comme jadis une pe-

tite cousine suivait certain beau peintre, et il respirait avec les odeurs de printemps un apaisement magique. Sa douleur s'endormait, et son deuil, par instants, lui paraissait lointain. Il se reprenait à la vie.

Lui et sa cousine parcouraient le domaine. Il lui demandait conseil en toutes choses, le bois à élaguer, des murailles à reblanchir. Il semblait n'avoir qu'un désir : rendre les *Chouettes* agréables à Lili, ou mieux, lui en confier la direction. Dans toutes ses paroles, tous ses actes, éclatait la soumission d'un vaincu qui offre au vainqueur les clefs de la ville.

La jeune fille se pénétrait du rôle qu'il lui faisait jouer. Insensiblement, par un chemin doux et simple, elle en était arrivée à envisager toute proche la réalisation de son vieux rêve : devenir la femme de Raymond. Mais pourquoi ne se décidait-il pas à parler ?

Elle ne pouvait guère le deviner. Il y a beaucoup d'incompréhension entre une petite fille de quatorze ans et un ardent garçon de trente. Il y en a beaucoup aussi entre un homme aux cheveux gris, brisé par la vie, et une jeune fille dans tout son éclat. Il aurait semblé naturel à Lili que Raymond la pressentît avec une fougue juvénile. Tandis qu'il y mettait une lenteur pleine de circonspection. Il n'en revenait pas de voir le bonheur frapper à sa porte. Il rendrait Lili heureuse ? Lili le rendrait heureux ? C'était donc vrai ? Cela paraissait vrai ; et, dans le cadre mélancolique et ensoleillé de ces bois, où hululaient les chouettes, une idylle jolie et encore muette se déroulait entre ces deux êtres qui avaient souffert, et, l'un par l'autre, allaient sans doute se consoler.

Un matin, Lili, avec un regard malgré elle interrogateur, montrait à Raymond une lettre de sa tante. M^{me} Fabre la rappelait. Ne songeait-elle point à rentrer ? On avait besoin d'elle. Georges, après un court séjour à Paris, était retourné à Pont-sur-Mer et avait repris avec gratitude l'appartement qui était toujours à sa disposition. « Je tiens, écrivait M^{me} Fabre, à ce que tu fasses ou plu-

tôt refasses connaissance avec notre sous-préfet.»

Raymond lut la lettre :

— Cousine, murmura-t-il, j'irai sans doute bientôt à Pont-sur-Mer, moi aussi!

Et Lili traduisit : « J'aurai à parler à votre tante! » Elle pâlit d'espoir.

Lorsque Lili quitta les *Chouettes*, elle ne put se défendre d'un serrement de cœur. Mais cette ombre fut vite dissipée dans le rayonnement de son espérance.

« Je viendrai dans quelques jours! » avait dit Raymond.

Lili se promettait d'employer ce délai à aménager le pavillon au fond du jardin, où M. Dercourt devrait descendre.

Mais, à peine arrivée, elle ne s'appartint plus. La tante Fabre et le nouveau sous-préfet semblaient être partout et toujours où elle se trouvait : « Cousine, écoutez ceci! » disait-il. « Ma nièce, fais cela! » disait-elle.

L'arrivée de Raymond passa fort inaperçue dans ce logis des Fabre, devenu, à l'orgueilleuse joie de la maîtresse de maison, une succursale de la sous-préfecture. Ce matin-là, comme les autres, la table était décorée de buissons de crevettes, alternant avec les touffes d'iris bleus ; et la blancheur de la nappe complétait la garniture tricolore. Cette prévenance à l'adresse du sous-préfet n'était pas de trop pour contre-balancer l'attitude belliqueuse de Lili.

Et voyez, cependant ! Georges, qui ne prêtait aucune attention à la décoration flatteuse, en accordait, au contraire, beaucoup à la jeune fille farouche.

— Charmante cousine, je me rappelle très bien maintenant où je vous ai rencontrée pour la première fois. C'est à la gare de Pont-sur-Mer, le jour de mon arrivée. Nous nous sommes croisés au milieu de la voie. Je crois même que nos yeux...

— Mon cher cousin, parlez pour les vôtres ! Les miens ne voyaient que le train vers lequel je me dirigeais.

M^{me} Fabre lança à Lili un regard courroucé. Mais qu'avait-elle donc à se montrer avec Georges aussi agressive! On eût dit que, tout à coup, elle ne pouvait le souffrir. Et cela, juste au moment où la tante, surprise, constatait que les amabilités du sous-préfet à l'égard de Lili n'étaient pas tout à fait celles d'un cousin.

— Alors, vraiment, Mademoiselle ma cousine, je ne suis devant vous qu'un étranger?

— Un étranger? Vous, Georges? Quelle plaisanterie! Mais je me rappelle, comme si c'était hier, le temps où nous nous battions ensemble, où nous nous jetions du sable à la tête. Et vos grandes mains rouges, croyez-vous que je les aie oubliées? Et votre voix enrouée de potache! Mais je crois l'entendre encore!

Et elle quêtait un regard de complicité taquine de M. Dercourt, silencieux.

M^{me} Fabre eut un geste si brusque qu'elle renversa la salière.

D'où venait l'hostilité de la jeune fille à l'égard de Georges? Lili ne savait au juste, mais elle lui en voulait d'occuper ici la première place, alors que Raymond était relégué à la seconde. Elle lui en voulait d'être gai, triomphant, heureux, alors que Raymond semblait repris par la tristesse. Elle lui en voulait de se montrer gaiant envers elle, alors que les yeux de Raymond la fuyaient.

Qu'avait-il, Raymond? Que lui avait-elle fait? Peut-être trouvait-il qu'elle le négligeait, sans s'apercevoir qu'elle était constamment harcelée par sa tante pour que l'on s'occupât du sous-préfet. Et la jeune fille, assombrie, se vengeait de son inquiétude sur Georges! Elle espérait montrer à M. Dercourt le peu de cas qu'elle faisait de ce godelureau dont la personnalité encombrante s'était maladroitement dressée entre eux.

Hélas! si l'amour est aveugle, la jalousie lui tient de trop près pour être bien perspicace. Raymond était jaloux du sous-préfet, en butte aux sarcasmes de Lili. Que n'eût-il pas donné pour que ce persiflage s'adressât à lui-même, pour que Lili

pût lui rappeler ses mains rouges et sa voix enrouée d'adolescent! Avoir avec elle de communs souvenirs d'enfance! Quel charme... qu'il ne connaîtrait point! Lili se souvenait-elle de lui dans les années passées? Non!

A ce moment-là, elle n'avait dû prêter que peu d'attention à l'homme qu'il était; elle réservait sa curiosité et son affection pour le camarade de son âge, pour Georges. Et, à présent, cette affection ancienne bien facilement se réveillerait.

Tout à l'heure, en le voyant arriver, la trop franche M^{me} Fabre avait eu un mot terrible:

— Pauvre Raymond! Que vous avez vieilli!

Et voilà! C'était l'épilogue du roman qui n'avait existé que dans son imagination. Il était venu ici demander Lili en mariage. Il avait cru pouvoir recommencer sa vie; il s'était trompé. Et sa résignation même, sa résignation presque subite venait lui confirmer qu'il n'avait plus vingt ans, que l'âge des révoltes superbes était passé pour lui. Lili ne l'aimait pas; Lili ne l'aimerait pas. Il n'était plus assez jeune pour lui plaire. Il regrettait de ne pas s'en être aperçu plus tôt. On pleure moins un espoir qui n'est jamais venu qu'un espoir qui s'en va.

Le repas terminé, M^{me} Fabre, avant de passer au salon avec les autres convives, s'approcha de Raymond qui faisait mine de se retirer.

— Vous avez besoin de distractions, mon pauvre ami! Dans quelques jours, vous assisterez avec nous à l'ouverture du casino!

— Je serai sans doute reparti! répondit-il. D'ailleurs, je ne serais point allé au casino. Mon double deuil est encore récent.

Les sombres souvenirs rôdaient autour de lui, depuis que Lili ne le défendait plus contre eux.

La jeune fille s'approchait. Il continua, d'une voix ferme:

— Je suis venu à Pont-sur-Mer pour revoir la tombe de Simone.

Sa petite fille morte! Avec la vieille mère et la vieille tante qui l'attendaient, là-bas, aux *Chouettes*, sa petite fille morte seule lui restait.

Lili l'avait écouté, les yeux agrandis. Quoi! ce voyage sur lequel elle fondait tant d'espoir n'avait que ce but : une visite au cimetière!

Il alla le lendemain au cimetière et y retourna souvent, comme s'il voulait demander au petit tombeau des encouragements au renoncement suprême. Quand donc, au sortir de cet entretien mystique, serait-il assez dompté pour pouvoir s'éloigner de Pont-sur-Mer?

IX

Un après-midi, on se rendit à la sous-préfecture. Georges voulait en faire les honneurs à ses hôtes, et M^{me} Fabre comptait sur cette visite pour éblouir Lili et la ramener à de plus sages dispositions.

En attendant, et durant tout le trajet, la jeune fille marcha résolument à côté de Raymond, qui, sans qu'elle s'en doutât, ne venait qu'à cause d'elle. Elle essayait de rétablir entre eux l'intimité qu'on ne sait quel obstacle rendait de nouveau impossible, causait, souriait, se montrait bonne... Georges, qui suivait avec M^{me} Fabre, et que l'on saluait beaucoup, ne perdait point de vue sa cousine...

— Gageons que ces mines sont pour moi! songeait-il avec la belle assurance de la jeunesse. Elle cherche à me dépiter en flirtant avec le vieux cousin! On s'essaye à la coquetterie! Charmante, au reste! Tout à fait charmante!

Lorsqu'on fut parvenu dans la cour de la sous-préfecture et que Lili offrit, dans un élan, de rester auprès de Raymond qui préférait ne pas se joindre aux visiteurs, Georges dissimula sous sa moustache un malin sourire.

« Mademoiselle n'aurait pas envie de visiter la sous-préfecture avec le sous-préfet pour cicerone? Cette fois, elle va trop loin, la petite masque! Bon, voilà notre tante qui se fâche et l'entraîne par le bras! »

Ah! cette visite à la sous-préfecture! M^{me} Fabre n'avait jamais tant fait l'importante. Sans souci des plâtras, elle s'avavançait jusqu'au milieu des réparations, donnait des conseils aux ouvriers... En passant devant le buste de la République, un peu poussiéreux, elle l'épousseta avec son gant. Le geste était presque familier, mais M^{me} Fabre se sentait si fière!

— Il vous faudra donner quelques fêtes, Georges, cela vous fera bien voir! conseilla-t-elle au nouveau fonctionnaire.

Lorsque enfin on rejoignit le vestibule pour sortir, Lili eut un mouvement de joie. Elle allait retrouver Raymond qui se promenait mélancoliquement dans la cour herbeuse. Une rose, piquée à sa ceinture, tomba. Georges se précipita pour la ramasser.

— Me la donnez-vous?

— Rendez-la-moi, répondit-elle.

Mais M^{me} Fabre s'interposa et dit à Georges, avec aisance :

— Moi, je vous la donne!

— Merci, ma tante! balbutia-t-il d'un air si comique que Lili éclata de rire.

Et elle n'y pensa plus. Ah! si elle s'était doutée que cette rose, tout le long du trajet, Raymond l'avait caressée des yeux, qu'elle lui avait paru belle et inaccessible!

Lorsqu'il l'aperçut, cavalièrement passée à la boutonnière d'un jeune fat, M. Dercourt pâlit. Il fit un pas vers Georges. Eh! quoi! On osait, devant lui, courtiser la femme qu'il aimait! Son ancien orgueil, son ancienne assurance d'homme jeune et d'artiste fêté se réveillèrent en lui, sans qu'il en prit même conscience, et surgirent du fond de son âme bouleversée.

— On t'a donné cette rose? demanda-t-il durement.

— Oui, mon cher, et tu vas rire...

Mais déjà, lui tournant le dos et parlant, la voix sourde, d'une course pressée, Raymond s'enfuyait :

— Tu m'excuseras auprès de ces dames...

Il s'enfuyait pour que Lili n'eût pas l'idée, le voyant causer avec Georges, d'établir entre eux une comparaison qu'il n'eût pu soutenir... Lili... Georges... Cette rose blanche, Georges ne l'avait pas trouvée, ramassée furtivement. On la lui avait donnée.

Au retour, Raymond voulut écrire aux *Chouettes*.

Il s'aperçut qu'il n'avait ni encre, ni plume, ni papier, et ce contretemps lui fit l'effet d'un délai de grâce.

Qu'avait-il donc à faire ici? Chaque jour souffrir davantage? Il s'en rendait bien compte, mais il ne pouvait se résoudre à quitter pour toujours Lili. Et, lorsqu'il eut enfin « tout ce qu'il faut pour écrire », il hésita longtemps encore à noircir la feuille blanche étalée devant lui.

Enfin, il eut honte de sa faiblesse ; il se pencha ; il écrivit :

CHÈRE TANTE BRIGITTE,

Je vais revenir tout seul. Tu t'es doutée, n'est-ce pas, du but de mon voyage? C'est vrai, j'allais demander en mariage ma chère Lili ; mais, vois-tu, j'y ai renoncé. Elle est trop jeune, trop jolie pour moi, et elle est courtisée par un jeune homme qu'elle me préfère. Je devrai me contenter de l'aimer sans espoir. Tante Brigitte, j'ai de la peine. Ma pauvre mère ne peut m'entendre ; c'est à toi de plaindre ton grand petit, toujours plus malheureux. Il me tarde de t'embrasser.

Il aurait voulu crier sa douleur. Il n'avait pu trouver que quelques phrases décousues. Mais l'idée qu'aux *Chouettes* il n'aurait plus besoin de

dissimuler, qu'il pourrait pleurer sa dernière déception, qu'une pauvre main ridée lui caresserait la tête, rendit presque chère à Raymond la perspective d'un départ auquel, la veille, il n'osait point penser. Il se sentit victorieux de lui-même.

Le lendemain, Raymond voulut se rendre, pour la dernière fois, au cimetière.

— Je vous accompagnerai ! dit Lili résolument.

Elle n'avait point osé le lui proposer encore, puisqu'il ne l'y avait jamais invitée. Mais où prenait-elle le droit d'être fière, d'être timide ? Raymond était seul ; il souffrait. Elle devait aller à lui ! Il la remercia avec émotion. Combien pourtant il aurait préféré qu'elle ne lui imposât pas le supplice de sa compagnie trop chère !

Ils gravirent tous deux en silence la falaise que couronnaient là-bas, enfermés entre quatre murs blancs, des cyprès et des tombes.

Lili s'encourageait. Oui, c'était maintenant qu'elle allait dévoiler à Raymond la soif de dévouement qu'elle cachait en son cœur et qu'il n'avait sûrement pas comprise. Elle avait oublié déjà, Lili, toutes les preuves qu'elle lui en avait donné. Il lui semblait que, pour l'homme aimé, elle n'avait encore rien fait, tant elle aspirait à faire davantage.

En longeant le sé naphore, ils tressaillirent tous deux. Une plainte traversait l'espace. Elle était, quoique rauque et inarticulée, quasi humaine. Lili courut en avant, contourna la muraille nue que dominaient les appareils télégraphiques. Elle se baissa, puis se redressa d'un mouvement de crainte, presque de dégoût. Et Raymond, qui l'avait suivie, vit un goéland blessé.

Lili alla jusqu'à un filet d'eau qui filtrait à quelques pas dans l'herbe et y trempa son mouchoir. Elle revint vers l'oiseau qui se débattait sur le sol ; elle s'agenouilla près de lui. La misérable bête était hideuse, avec son œil sauvage plein d'effroi, ses plumes hérissées, maculées de sang et de boue. Lili parvint à laver ses plaies, en dépit de ses soubresauts. Puis, domptant un autre mou-

vément d'hésitation, elle le prit dans ses bras, le porta jusqu'au ruisselet et le posa doucement au bord. L'oiseau, tendant le cou, se mit à boire avec précipitation.

Peut-être, grâce à Lili, pourrait-il reprendre son vol, son voyage à travers les mers, le grand goéland qu'on ne sait quel accident tragique avait jeté au pied du sémaphore.

Raymond regardait Lili. Il éprouvait un malaise à la trouver si bonne pour le premier oiseau blessé qu'elle rencontrait sur sa route. Il s'assimilait un peu à lui, point beau, sauvage et souffrant. Une tentation lui venait. Peut-être Lili aurait-elle la même pitié du vieux cousin qui ne pouvait plus vivre sans elle? S'il lui avouait son amour?

Il passa la main sur son front. Avait-il perdu toute dignité? Songeait-il à solliciter la pitié de Lili?

Ils entrèrent au cimetière. A côté de la tombe ancienne d'un capitaine de trois-mâts, une dalle neuve recouvrait le sommeil innocent de la petite Simone. Une main pieuse — Raymond savait laquelle — avait tout autour de cette tombe planté des violettes blanches qui embaumaient.

Lili se rapprocha encore de son cousin. Il se tenait droit, pâle, les yeux secs. Les jours précédents, il avait pleuré en murmurant le nom de sa fille. Maintenant, il ressentait en lui un soudain et terrible élan vers une vie nouvelle. Il ne voyait du cimetière que les violettes, que les rosiers fleuris et les cyprès en fuseau qui se détachaient sur les lointains de la mer et sentaient bon au soleil. Il se faisait horreur; mais il voulait encore vivre, encore être heureux. Il n'entendait pas le tragique silence de la pierre. Il écoutait une fauvette qui chantait sur une branche et la voix de Lili qui murmurait :

— Pauvre Raymond!

Et il sentit, comme en un rêve, une petite main qui saisissait la sienne, la serrait doucement. Elle disait, cette pression grave, cette pression tremblée :

« Voulez-vous me permettre d'essayer de vous consoler? De vous offrir tout mon être, tout mon amour? Le voulez-vous? »

Et Raymond ne l'entendit pas. Il ne vit dans ce geste qu'une marque de compassion à l'adresse du père, immobilisé devant une tombe.

Il eut envie de porter à ses lèvres la main chérie, de lui avouer tout bas, dans un baiser fervent, qu'elle tenait son bonheur. Et ces mots suppliants, il comprit que, s'il parlait, il allait les dire.

Il se tut. Non, il ne donnerait pas à sa jeune cousine l'envie de sourire de ses cheveux gris. Il se raidit contre son émotion, reprit un visage impassible, laissa tomber la petite main douce dont le contact le grisait et l'eût poussé à quelque folie.

X

Lorsque Lili rentra, elle se retira dans sa chambre.

Elle avait tenté de révéler sa tendresse à Raymond et il n'avait pas voulu l'entendre; il l'avait repoussée, trouvée importune. Il préférait sa douleur aux consolations qu'elle pouvait lui offrir. Ses regrets le possédaient.

Ses regrets, le regret d'Hélène, car le souvenir d'une enfant n'écarte pas d'une autre femme, Hélène morte gardait le cœur de son mari.

Lili eut un geste de désespoir.

Pourquoi le rêve qui avait semblé prendre fin neuf ans auparavant était-il revenu pour de nouveau mourir? Folle qui, aujourd'hui, s'était crue plus près de Raymond parce qu'Hélène l'avait bien fait souffrir! Ne pardonne-t-on pas à la femme aimée? Parce qu'Hélène était morte? Oublie-t-on la femme aimée? Parce qu'il était vieilli,

brisé. Mais la raison de ce déclin précoce n'était-elle pas justement dans les longues affres du deuil?

Le regard navré de la jeune fille rencontra, suspendu au mur, le tableau peint jadis par Raymond, la petite Lili de quatorze ans agenouillée et ouvrant en extase ses yeux lumineux.

« Ah! petite naïve, qui offres ton amour! Il n'en veut pas de ton amour! Il n'en voudra jamais! Entends-tu bien, jamais! »

La jeune fille avait parlé tout haut, et le son de sa propre voix l'effraya. Indifférente à l'apostrophe, l'enfant agenouillée continuait de sourire, confiante, sous les vieux saules de la Linoise.

Lili ne put supporter cette vue; elle grimpa sur uné chaise, décrocha le tableau et courut le jeter dans un cabinet noir. Il tomba avec un bruit sourd, s'érafla. Lili sentit la déchirure au cœur.

Oh! pourquoi Raymond l'avait-il rappelée aux *Chouettes*, comblée d'attentions, et maintenant?... Elle se sentit prête à le haïr.

Le lendemain, après une nuit d'insomnie et de larmes, elle fut se réfugier au fond du jardin, sous la tonnelle.

Elle lui avait pris la main. Cela surtout la mettait en colère, plus encore contre elle-même, peut-être, que contre lui! Et il avait deviné! Elle avait donné sa pauvre, sa dédaignée tendresse en spectacle à l'indifférent! A cette idée, elle cachait dans ses mains son front qui s'empourprait.

Soudain, elle tressaillit. Quelqu'un était debout, à quelques pas, la contemplait :

— Ne suis-je pas importun, Mademoiselle ma cousine?

— Du tout.

Le jeune sous-préfet, agitant d'un geste plaisant la liasse de papiers qu'il tenait à la main, se décidait à s'avancer :

— Je prépare un discours! Plaignez-moi! J'en ai la migraine! J'avais espéré que l'ombre du berceau m'inspirerait un peu, en quoi je me suis trompé. J'arrive à peine, et déjà mes idées se sauvent à la débandade.

— Ah! Et pourquoi? demanda-t-elle, l'esprit ailleurs, ravalant ses larmes.

Il ne répondit point. Elle crut comprendre qu'il souhaitait la solitude, et, se levant :

— Vous serez on ne peut mieux ici. Je vous cède la place.

— Je vous en prie! protesta-t-il, une déception vraie allongeant son visage. Je vous en prie! Vous avez bien voulu me dire que je ne vous dérangeais pas!

— Mais je crains de vous déranger!

Il riposta d'un ton sérieux :

— Pour me faire tant désirer votre compagnie, auriez-vous deviné toute la joie qu'elle me cause?

Lili eut presque un mouvement d'orgueil. Depuis la veille, elle souffrait tant dans sa fierté de femme! Elle existait donc pour Georges? Il s'apercevait donc qu'elle était aimable et jolie? Elle fut reconnaissante et lui sourit mélancoliquement :

— Pourquoi préparer vos discours? Vous les improvisez fort bien!

— Il en est, cousine Lili, que je puis, il est vrai, me passer d'apprendre par cœur. Mais c'est précisément parce que le cœur me les inspire!

Elle murmura :

— Êtes-vous sûr que ce soit bien le cœur?

Il vint s'asseoir à côté d'elle, sur le vieux banc de bois. Mais, d'un geste instinctif, elle se leva, sortit de la tonnelle. Il la suivit entre les plates-bandes d'iris, dont les pétales retombants semblaient de velours bleu. Lili s'arrêta de nouveau. Elle se sentait admirée; ce lui était un léger baume. Et un âpre désir lui vint : prendre une revanche sur le dédain qu'elle avait subi, expérimenter son pouvoir. Coquette? Et puis après? Qui est-ce qui pleurerait au monde l'endurcissement de son cœur?

— Cousin Georges, dit-elle gracieusement, je voudrais savoir ce que vous pensez de moi?

— Je pense, délicieuse cousine, répondit-il avec conviction, que je vous remercie de m'avoir un peu boudé, puisque c'était pour me sourire ensuite. Les

Chinois, quand ils veulent parler d'un bleu rare, disent « bleu comme le ciel apparu entre les nuages ».

« Bénis soient les nuages, puisqu'ils m'ont préparé une éclaircie d'adorable azur! »

Pendant ce temps, Raymond cherchait Lili à travers la maison. Il venait lui annoncer son départ.

Il ne trouva pas la jeune fille, mais rencontra M^{me} Fabre qui, toute voûtée, trottinait dans les corridors avec l'expression méchante d'une vieille fée. Elle préparait sa prochaine réception.

Et elle caressait ce projet : décocher en face les épigrammes qu'elle méditait depuis des années, agencer son salon comme une salle de torture, disposer des poufs bas, exposés à tous les regards, pour les dames qui auraient envie de se cacher après certaines allusions de cette détestable M^{me} Fabre ; reléguer des sièges dans les coins écartés pour les orgueilleuses qui voudraient briller.

Elle murmura :

— Puisque vous voilà, Raymond, rendez-moi donc un service! Voyez s'il n'y a pas les embrasses des rideaux dans le cabinet noir.

Il se dirigea vers le cabinet et l'ouvrit. Un filet de lumière, pénétrant avant lui, frappa quelque chose à terre, comme un paysage étendu là, dont s'éclairèrent soudain d'un éclat fugitif et nouveau le ruisseau et les vieux saules. Le peintre ramassa la toile, se souvint vaguement et la considéra.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Raymond demeurait immobile, d'une immobilité profonde ; il n'avait de vivant que ses yeux agrandis qui plongeaient leur regard dans ceux de la fillette à genoux auprès du ruisseau.

Pourquoi ce visage d'enfant — levé vers quelqu'un d'invisible — avait-il une expression tendre au-dessus de son âge, un sourire de délices et un teint si rosé? Raymond le demandait avec une émotion croissante aux yeux graves et passionnés de la petite à genoux dans les herbes. Son cœur battait. Lentement, il tourna, retourna le tableau, irrité

de le voir muet, cherchant à percer son mystère.

Il découvrit, écrits derrière, des mots presque effacés. Il lut ce que Lili, neuf ans auparavant, lui avait dit, la voix tremblante, ce qu'il avait alors entendu sans même écouter :

Moi aussi, je te peins ! Je te regarde bien, et je te grave dans mon cœur ! Quand nous ne serons plus ensemble, je n'aurai qu'à fermer les yeux, je te verrai toujours.

Il comprit, il comprit enfin, maintenant !

Il s'appuya contre la muraille. Il savoura l'aveu qu'il avait autrefois laissé négligemment « tomber », l'aveu qui, aujourd'hui, à travers tant d'années, lui arrivait dans toute sa fraîcheur enfantine. Elle l'aimait ! Il était étourdi par le choc du bonheur ! Elle l'aimait ! Il se rendit compte de la joie orgueilleuse, du geste triomphal du mort qui ressuscite, qui soulève d'un coup d'épaule la pierre du tombeau, de son étonnement aussi et de son incrédulité devant le merveilleux de sa propre résurrection. C'était trop beau ! Il n'osait pas y croire.

Mais les yeux purs de l'enfant à genoux lui répétaient : « Je t'aime ! Que mon amour te soit un talisman contre le déclin et la douleur. Je t'aime ! »

Et Raymond s'inclina ; il baisa le portrait ; il sentit que, déjà, il était rajeuni.

Il rêva. Il se vit aux *Chouettes*, peignant sa jeune femme dans les mêmes bois que jadis. Il ferait un chef-d'œuvre. Il se reprenait tout à coup de passion pour son art, à la vue du tableau où, à défaut de l'homme qui ne comprenait pas, l'artiste avait si bien su rendre la tendresse révélatrice de ce visage d'enfant. Son renom renaitrait. Et pourquoi pas ? Puisque Lili l'aimait, lui donnait le courage d'affronter l'avenir ! Dire que ce bonheur, que naguère il avait frôlé sans seulement y prendre garde, qui aurait si bien pu ne jamais reparaitre, revenait aujourd'hui pendre, ainsi qu'un beau fruit, à portée de sa main !

Il entendit un pas. Si c'était elle! Son cœur cessa de battre. Mais le pas était lourd, saccadé. M^{me} Fabre apparut, très nerveuse :

— Et mes embrasses? Vous ne les trouvez donc pas? Tiens, qu'est-ce que ce tableau fait ici? Je l'ai toujours vu accroché dans la chambre de ma nièce! Par quel caprice s'en sera-t-elle débarrassée?

Et Raymond s'aperçut que c'était, en effet, dans un obscur réduit, avec des choses hors d'usage, qu'il avait ramassé sa toile; il s'aperçut qu'elle était éraflée, qu'on l'avait jetée là! Et il se fit en lui cette chute profonde, ce réveil déchirant que vaguement il « attendait ».

Il remit le tableau parmi les objets de rebut où il l'avait trouvé gisant, et il suivit M^{me} Fabre qui s'éloignait, les embrasses de rideaux enroulées autour de son bras.

Soudain, elle s'arrêta devant la croisée du corridor; son visage s'éclaircit; elle sourit. A son tour, Raymond regarda.

Il vit dans le jardin, assis sur le même banc, un jeune homme, une jeune fille. Lili tenait une gerbe d'iris, et Georges, incliné sur son bras nu, que caressait le velours des pétales, dérobaît un baiser.

La nuit était venue, profonde et pleine de rumeurs. Un de ces orages de printemps, que nous aimons parce qu'ils présagent l'été, grondait dans le ciel chaud. La pluie crépitait. Une bouée lointaine geignait sur la mer. Une lueur pâle et éblouissante déchira tout à coup l'ombre. Elle éclaira les touffes d'iris scintillantes de gouttes d'eau, et, aux façades des deux logis vis-à-vis — le pavillon et la maison des Fabre, — une femme immobile et un homme prostré. Chacun d'eux était accoudé à sa croisée ouverte. Ils s'aperçurent. Puis tout retomba dans la nuit.

— Lili, pauvre petite Lili, murmura Raymond, j'ai déçu le rêve de tes quinze ans! J'ai trompé ton attente! Car tu m'as attendu. Tu es demeurée à l'écart de la vie, toujours aussi pure. C'était pour moi! Tu aimais mon souvenir, et tu ne t'imaginais pas que les années m'accablent à ce point! Pe-

tite Lili, je souffre de n'être plus digne de toi. Je te demande humblement, tristement pardon. C'est mon affreuse punition aujourd'hui. Je t'ai dédaignée jadis, quand je voyais toujours enfant celle qui, en m'aimant, devenait jeune fille; j'ai méconnu l'amour que tu m'offrais; je t'ai confondue, mignonne à genoux, à mes pieds, avec les fleurettes des bois, et j'ai reçu, les confondant peut-être dans mon indifférence, tes aveux avec leur parfum. Et maintenant, ce serait moi qui ploierais le genou, oh! Lili, pour les entendre. Mais je ne les entendrai plus. Il est trop tard.

Une volée de feuilles, arrachées par l'orage, pénétra dans la chambre sombre. Raymond avait caché sa tête dans ses mains. Pourquoi, par son aveuglement, avait-il causé son malheur et celui de Lili? Et il essayait de trouver de la joie à cette pensée torturante qu'au moins elle rencontrerait une compensation, que son cœur se rouvrirait, qu'un avenir heureux surgissait pour elle, et lui murmurait des promesses, dans un baiser posé sur son bras nu.

Dans sa chambre obscure, Lili pleurait. Elle avait essayé de ne plus penser à Raymond, de se venger de ses dédains en s'attirant les hommages d'un autre. Et maintenant qu'elle y était parvenue, elle se sentait plus humiliée qu'auparavant. Elle s'écartait du flirt plus altérée d'amour.

Elle répéta tout bas avec une sorte d'exaltation :
— Je ne peux pas l'oublier, je ne peux pas! Et il part!

Elle pleurait.

Ah! si Raymond avait pu entendre la plainte de Lili! Ah! si Lili avait pu percevoir le soupir de Raymond! Il n'y avait entre eux qu'un jardin plein d'ombre. Mais le vent de la nuit, qui promenait les bruits de l'orage et de la mer, ne se chargeait point de ces tristes voix trop discrètes.

XI

Raymond était en train de faire sa valise, lorsque le sous-préfet entra. M. Dercourt releva la tête avec surprise et animosité. Georges, qui éprouvait un peu d'embarras, essaya de prendre un air délibéré.

— Je te dérange, vieux? Il s'agit d'une affaire délicate.

Raymond dit avec effort :

— Conte-moi ça vite! Je n'ai guère de temps à te donner!

— Figure-toi, j'aime Lili, notre jolie cousine. Mais laisse donc ta valise, pour Dieu! Je ne serais pas fâché d'en faire la sous-préfète, mais je crains qu'il n'y ait... une grosse difficulté.

— Laquelle? demanda brusquement Raymond.

Il vint, tout pâle, se planter devant Georges et le regarda droit dans les yeux.

— N'est-elle pas à peu près sans fortune? murmura le jeune homme.

— Et c'est cela qui t'arrête?

— Dame, mon vieux! Il y a certaines nécessités sociales! Mets-toi à ma place! On dit : « Une chaumière et un cœur. » On ne dit jamais, hélas! « Une sous-préfecture et un cœur. »

— Eh bien! renonce à ce mariage! répondit âprement Raymond.

— Nous allons souffrir tous les deux! Ah! la vie n'est pas belle!

— Notre cousine t'aime? Tu en es sûr?

— A peu près!

— Epouse-la donc, misérable! Epouse-la donc!

— Puis-je entraver ma carrière?

— Tu aurais dû y penser plus tôt! Permits-moi de te le dire! Tu l'as poursuivie de tes assiduités. Tu as provoqué sa tendresse. Et à présent tu te dérobes! Cela manque de chic!

— Mon cher, tu le prends sur un ton... Je ne suis pas venu te demander une leçon, mais un renseignement. Alors, c'est vrai? Notre cousine Lili n'a aucune fortune?

— Si!

Il y eut un silence.

— Mais parle, sacrebleu! Ce n'est pas le moment de te remettre à ta valise!

Détourné, Raymond songeait :

« Que me faut-il, à moi, pour vivre? Très peu de chose! Je suis seul! »

Georges poursuivait, très excité :

— Si c'est possible, je la demande en mariage dès demain!

Le silence retomba.

— On dirait que tu calcules quelque chose, mon vieux! Le montant de la dot, sans doute? Oh! je me contenterai d'un chiffre approximatif.

C'était bien, en effet, le montant de la dot que calculait Raymond. Naturellement, il ne pourrait plus être question pour lui de voyager. Il s'entermerait aux *Chouettes*, et peut-être, là-bas, lui serait-il possible de réduire encore son train de vie. Il ferait couper les bois. Il aliénerait les vignes. Et lorsque enfin il se décida à prononcer le chiffre secrètement attendu, Georges réprima un mouvement de joyeuse surprise.

Raymond se rendit aussitôt au logis des Fabre et trouva la tante de Lili en train d'astiquer son salon.

— Pourrais-je vous parler? lui demanda-t-il d'une voix lasse.

— Mais tout de suite, mon cher Raymond, et ici même, si vous voulez! répondit-elle sans s'interrompre.

— Voici, commença-t-il, cherchant ses mots. Georges aime Lili.

Du coup, M^{me} Fabre lâcha la jardinière de cuivre qu'elle était en train de fourbir, se dressa, joignit ses mains maculées de « brillant » :

— Il vous l'a dit?

— Il m'a dit aussi qu'il n'épouserait qu'une jeune fille assez fortunée.

Les mains de M^{me} Fabre se dénouèrent, retombèrent.

— Il n'épousera pas Lili!

— Lili est presque riche, dit simplement Raymond. Ma qualité de vieux cousin, pour lequel elle s'est dévouée, me donne le droit, et presque le devoir, de la doter.

M^{me} Fabre voulut parler. Il lui imposa silence d'un geste farouche.

— Où est votre mari? Je voudrais me rendre tout de suite avec lui chez votre notaire.

— Raymond! Raymond! s'exclama la tante, émerveillée. Il me semble rêver. Que vous êtes bon, généreux! Combien elle vous remerciera, la chère petite!

— Ah! par exemple! Ne lui en parlez jamais, ni à elle, ni... à son mari! interrompit-il avec véhémence. Entendez-vous, jamais? Vous trouverez le moyen d'expliquer, sans que j'y sois mêlé, cet accroissement de fortune, et...

La porte s'ouvrit violemment. Lili fit irruption dans la pièce. Ses yeux étaient sombres, ses joues en feu. Elle avait une expression de fureur que personne ne lui avait jamais vue.

— Oui, en entendant prononcer mon nom, j'ai écouté à la porte! éclata-t-elle. Je ne sais si c'est beaucoup plus mal que de régler mon sort en mon absence!

— Mais, Lili! balbutia M^{me} Fabre, interdite.

Dédaignant de s'adresser à elle, la jeune fille se tourna vers Raymond, sidéré :

— Vous avez mal agi, mon cousin! Vous demandais-je quelque chose? Vous avais-je prié de m'acheter un mari? Si vous pensiez, bien à tort, me devoir un peu de reconnaissance, ce n'est point avec de l'argent qu'il fallait songer à me payer! C'est en ne m'infligeant pas l'affront d'être, à mon insu, dotée par vous... Oh!

— Tu perds la raison, malheureuse enfant,

s'écria M^{me} Fabre. Si tu n'as point cette dot, Georges ne t'épousera pas!

— Mais je pense bien que Georges ne m'épousera pas! Je ne veux pas épouser Georges!

M^{me} Fabre marcha sur Lili. C'est tout au plus si elle ne leva pas la main.

— Mademoiselle refuse le sous-préfet! Et que prétends-tu faire alors?

— Partir! s'écria la jeune fille hors d'elle. Partir! J'ai une amie de pension établie en Angleterre. Elle m'aidera à gagner ma vie!

Elle regarda encore Raymond, qui n'avait pas bougé.

— Je ne vous pardonne pas, monsieur Dercourt, dit-elle.

Et elle sortit, courut jusqu'à sa chambre. Lili ne pleurait pas. Sa gorge était trop nouée pour laisser passer les sanglots. Et le feu sombre de ses yeux aurait séché les larmes avant qu'elles vinssent à ses paupières.

— Oui, murmura-t-elle, les dents serrées, en Angleterre! Je donnerai des leçons de français. Fuir! Fuir! Mais, d'abord, en finir avec le passé!

Elle avait déjà enlevé du mur le tableau représentant la Linoise. A la place qu'il avait occupé, le papier demeurait plus clair. Elle décrocha d'un geste brusque le morceau de bois mort qui, depuis tant d'années, pendait au chevet de son lit, et le jeta dans la cheminée.

Elle alluma autour quelques papiers chiffonnés, et de la branche morte une flamme jaillit.

Dans sa lueur, Lili crut voir se dessiner le chêne vieux rose. Elle se vit, parmi les rameaux, abandonnée aux bras de son cousin; il descendait en la portant; elle appuyait la tête à son épaule. Elle tisonna durement le feu.

Mais ne l'appelait-on pas?

Elle se retourna. Par la porte entre-bâillée passait la tête effarée de M^{me} Fabre.

— Lili, une lettre pour toi. Voyons, approche-toi, je veux te parler.

Evidemment, la lettre n'était qu'un prétexte, une

entrée en matière auprès de cette folle furieuse à qui M^{me} Fabre s'adressait maintenant d'un ton de comique précaution.

Lili s'avança, tendit la main.

— Donnez, ma tante!

Elle ne vit que le timbre. Cette lettre venait des *Chouettes*. Lili la jeta au feu.

— Mon Dieu! Mon Dieu! gémit M^{me} Fabre.

— Ma tante, laissez-moi! cria Lili.

M^{me} Fabre s'enfuit.

XII

La jeune fille ferma sa porte à double tour.

Elle revint vers la cheminée. Jetée contre le tison encore à demi rougeoyant, la lettre, à l'un de ses angles, commençait à noircir. Lili la regarda d'un air hébété, puis la ramassa.

Ce ne pouvait être que M^{lle} Brigitte qui, de là-bas, lui écrivait. Pauvre M^{lle} Brigitte! Elle ne méritait pas d'être repoussée par Lili!

La jeune fille ouvrit la lettre au coin noirci — la braise n'avait mordu que la marge, — la déplia, se mit à lire :

MA PETITE LILI,

Je ne sais pas si je fais bien, mais, cette fois, je ne veux pas réfléchir. Tant pis si je me trompe encore. Je t'envoie la lettre que j'ai reçue ce matin de Raymond. Et, si ce geste peut racheter mes erreurs passées, ma petite Lili, votre vieille tante Brigitte, qui vous aime bien tous les deux, mourra contente.

Et Lili lut ensuite la lettre de Raymond :

MA CHÈRE TANTE BRIGITTE,

Je vais revenir, tout seul. Tu t'es doutée, n'est-ce pas, du but de mon voyage? C'est vrai, j'allais de mander en mariage ma chère Lili; mais, vois-tu, j'y ai renoncé. Elle est trop jeune, trop jolie pour moi et elle est courtisée par un jeune homme qu'elle me préfère. Je devrai me contenter de l'aimer sans espoir. Tante Brigitte, j'ai de la peine. Ma pauvre mère ne peut plus m'entendre, c'est à toi de plaindre ton grand petit toujours malheureux. Il me tarde de t'embrasser.

RAYMOND.

Quand Lili eut lu, elle lut encore. Elle était comme ces errants du désert qui, mourant de soif, ne se lassent pas de boire à la source enfin rencontrée. Elle lisait, relisait, et pleurait de joie.

Lorsque Lili sortit de sa chambre, M^{me} Fabre, qui la guettait dans le corridor, fut définitivement convaincue que sa pauvre nièce avait la cervelle dérangée. Elle lui avait vu, peu auparavant, une figure inaccoutumée, bouleversée par le désespoir et la colère. Un moment après, la jeune fille reparaisait avec un visage aussi exceptionnel, mais tout opposé au premier. L'exaltation du bonheur faisait briller ses yeux d'un doux éclat.

M^{me} Fabre fut si saisie qu'elle eut un recul.

Mais Lili, pleine d'enjouement, passa son bras sous celui de sa tante, qui se raidissait, et l'entraîna au salon. Elle la fit asseoir dans un fauteuil et resta debout en face d'elle.

— Ma bonne tante, me pardonnez-vous ma colère de tout à l'heure?

M^{me} Fabre respira, sourit et eut compris. Parbleu! Le changement de physionomie de Lili était tout naturel. Sur le moment, elle avait été froissée par le don trop généreux du cousin Der-court. Était-elle orgueilleuse, cette petite! Mais un peu de réflexion la ramenait à une appréciation plus saine de sa chance,

— Alors, tu es bien contente d'épouser Georges?

— Mais non, je ne l'épouse pas! Ma bonne tante, ne prenez pas de nouveau cette mine consternée! Je vais vous expliquer qu'il vaut beaucoup mieux pour vous ne pas marier votre nièce avec votre sous-préfet de neveu. C'est assez que vous soyez sa tante. A vouloir le devenir deux fois, vous auriez l'air de l'accaparer. On vous accuserait de « truster » le sous-préfet! Tout Pont-sur-Mer vous en voudrait et vous tournerait derechef le dos. Tandis que si, parmi les jeunes filles qui fréquentent chez vous, vous avez l'air de vouloir choisir à l'intention de votre neveu, si vous faites sonner bien haut votre vocation de mariée, vous verrez toutes les mères de famille à vos pieds. Elle supporteront vos taquineries, solliciteront votre amitié et vos conseils. Bref, vous serez devenue le gouverneur de la ville!

— Le fait est..., murmura M^{me} Fabre, dont le visage s'était éclairci au fur et à mesure que Lili parlait. Que veux-tu, ma pauvre fille! Si Georges ne te plaît pas, on ne peut te l'imposer. N'en parlons plus.

M^{me} Fabre se moucha bruyamment, renifla et continua :

— Et veux-tu un conseil? Tu n'es pas faite pour le mariage! La situation indépendante que tu projettes de te créer en Angleterre sera la meilleure solution!

— Oh! ma tante, dit gaiement Lili, je ne songe pas à m'expatrier. Oui, je sais bien, tout à l'heure je vous ai parlé de cette absurdité. Mais que ne dit-on pas quand on est en colère?

— Alors tu resteras toujours auprès de nous? demanda M^{me} Fabre d'un ton un peu froid.

— Non, ma tante, je vais épouser Raymond.

De nouveau, M^{me} Fabre la considéra d'un air d'inquiétude. Décidément, ne perdait-elle pas l'esprit?

— Épouser Raymond? Qu'est-ce encore que cette histoire? Qu'imagines-tu? Il ne m'a parlé de rien!

— Il ne le sait pas, ma tante, répondit Lili avec sérénité.

Et, laissant M^{me} Fabre les yeux exorbités, elle sortit.

La jeune fille se mit à la recherche de Raymond. Elle n'eut pas loin à aller. Dans le corridor, il l'attendait, l'attitude humble.

— Pardon, Lili! murmura-t-il. Je vous ai peinée sans le vouloir, oh! oui, sans le vouloir! Et je ne puis m'éloigner avec votre ressentiment!

Sa voix, qu'il baissa encore, devint suppliante :

— Laissez-moi emporter au moins votre amitié! Rendez-la-moi!

La jeune fille s'aperçut que les têtes curieuses de sa tante et de son oncle — M. Fabre venait d'être alerté — apparaissaient au seuil du salon, prêtes à épier son dialogue avec M. Dercourt.

— Raymond, dit-elle, nous serons mieux dehors pour causer. Venez faire un tour avec moi.

Il lui obéit presque sans pensée, déconcerté par cette sorte d'assurance joyeuse qui — pourquoi? — la transfigurait.

Ils suivirent quelques rues commerçantes et se trouvèrent sur la digue qui surplombait la plage. La « saison » allait commencer. Les chalets s'ouvraient à la file. Un homme en blouse, coiffé d'une casquette municipale, appuyait son échelle à chacun des becs électriques qui dominaient la mer, et remplaçait leur tête modeste, dont le petit toit aplati ressemblait aux bandeaux des femmes mal coiffées, par une tête luxueuse, à la couronne de fonte dentelée et aux vitres arrondies. La tête d'hiver n'avait qu'une ampoule. La tête d'été en comptait plusieurs.

Les cabines de bain, prêtes à être « moutées », s'entassaient en amas de planches au bout de la digue ; et sur les galets de la plage, demain rendez-vous des élégances, des pêcheurs se hâtaient de mettre leurs lessives à sécher. L'heure étant déjà tardive, des femmes en socques et jupes courtes relevaient leur linge de grosse toile mêlé à des brins de goémon.

— Lili, implora Raymond, parlez-moi! Le silence entre nous m'est cher quand je le sens ami ;

mais, aujourd'hui, il m'est intolérable. Vous m'en voulez beaucoup?

— Et comment ne vous en voudrais-je pas, Raymond? Vous avez tenté de me marier avec un homme que je n'aime pas!

— Lili, je croyais...

— Que je l'aimais? N'avez-vous pas compris que j'étais seulement coquette?

— Lili, cela vous ressemble si peu!

— Merci de cette parole, Raymond! J'étais coquette, non pour le plaisir, mais pour me venger du dédain de l'homme que j'aime!

Il s'arrêta brusquement, balbutia :

— Vous aimez quelqu'un?

— Oui, répondit-elle.

Un marin et sa promise se promenaient languissamment sur la plage. Leurs silhouettes noires se détachaient, enlacées, sur la mer d'un bleu crépusculaire, dont les cernures couleur de braise se déployaient en demi-cercle jusqu'à l'horizon.

— Depuis longtemps? demanda Raymond qui frémit.

— Depuis toujours.

Il revit la petite Lili de quatorze ans, agenouillée au bord de la Linoise, la petite Lili qui l'aimait. Un espoir fou l'envahit.

— Lili?

— Oui, Raymond!

— C'est moi...?

— C'est vous!

— Oh! serait-il possible? J'aurais ce bonheur?

— Je vous aime. Je vous ai toujours aimé, répétait Lili.

Elle riait et pleurait.

— Raymond, j'ai envie de me moquer de nous deux! Avons-nous joué à cache-cache! Toute une vie!

Ils revinrent, marchant l'un contre l'autre. Ils n'osaient pas se donner la main comme les « promis » qui se profilait sur la mer. Leur étonnement était de se sentir si calmes au milieu de leur soudain et immense bonheur.

Ils ne faisaient point de projets. A quoi bon? N'avaient-ils pas le temps? Ils regardaient un vol de mouettes, dont le soleil, déjà près de l'horizon, rougissait le dessous des ailes. Ils écoutaient la sirène d'un bateau marchand qui quittait le port. Quelle douceur, au milieu des séparations, quelle douceur d'être ensemble pour toujours! D'un geste de possession grave, Raymond entourra de son bras les épaules de la jeune fille défaillante.

— Lili, murmura-t-il, comment peux-tu m'aimer encore, toi si jolie, si jeune?

Elle lui répondit vivement :

— Ma jeunesse, c'est mon ennemie! Pourquoi ne m'as-tu pas regardée jadis quand j'avais quatorze ans? Parce que tu me trouvais trop jeune! Et maintenant, si je ne m'étais pas jetée à ta tête... Mais si, Raymond, je me suis jetée à ta tête, et j'en suis très fière! Tu n'aurais pas osé me demander en mariage. Une fois de plus, tu me trouvais trop jeune! Ah! ma jeunesse! Quelle fée Carabosse toujours prête à démolir notre bonheur! Mais maintenant, je ne la crains plus, Raymond, je te la livre! Fais-en ce que tu voudras!

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION "MON OUVRAGE"

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan.* (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes*, contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 5 fr. ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION "AUBRE" **Colibri** COVER SYSTEM®

- TOUT EN LAINE (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 2).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

(Service des Ouvrages) www.colibri-system.com 204.

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

